N° 8 1932 Sept.-Octobre

NOUVELLE
REVUE THÉOLOGIQUE

Les Particularités du style prophétique

UN ESSAI D'INTERPRÉTATION

De tous les problèmes que pose l'étude des prophètes de l'Ancien Testament, un des plus captivants mais aussi un des plus difficiles est celui de l'interprétation du style prophétique. Plusieurs ouvrages et articles récents lui ont donné un regain d'actualité; ils nous ont amené à lui consacrer un examen spécial, qui tiendra compte des termes dans lesquels les controverses récentes l'ont posé (1).

I. — Les particularités du style prophétique concernent surtout les descriptions de l'ère messianique et elles revêtent principalement un triple aspect (2). Les tableaux que les prophètes

(1) Cet article sera repris dans la nouvelle édition des *Prophètes d'Israël* par Éd. Tobac, revue et augmentée par J. Coppens, dont le premier fascicule paraîtra prochainement à Malines, chez H. Dessain : I. *Le prophétisme en Israël. Les prophètes orateurs.* In-8, xxxvi-192 p.

(2) Les particularités du langage prophétique ont été à plus d'une reprise étudiées par les exégètes catholiques. On pourra consulter surtout les ouvrages ou articles suivants : A. Van Hoonacker, *La prophétie relative à la naissance d'Immanu-El*, dans la *Rev. Bibl.*, 1904, nouv. sér., t. I, p. 213-227; M.-J. Lagrange, recension d'A. Condamin, *Le livre d'Isaïe*, Paris, 1905, dans la *Rev. Bibl.*, 1905, nouv. sér., t. II, p. 280-281; M.-J. Lagrange, *Pascal et les prophéties messianiques*, dans la *Rev. Bibl.*, 1906, nouv. sér., t. III, p. 533-560; J. Touzard, *L'argument prophétique*, dans la *Rev. Prat. d'Apologétique*, t. V, 1908, p. 757-772; t. VI, 1908, p. 906-933; t. VII, 1908, p. 81-116, 731-750; J. A. Mesnard, *Les tendances apocalyptiques chez le prophète Ézéchiel*, Cahors, 1909; J. Touzard, *L'âme juive au temps des Perses*, dans la *Rev. Bibl.*, 1919, nouv. sér., t. XVI, p. 52-54; J. Calès, *Les trois discours prophétiques sur l'Emma-*

nous ont laissés de l'ère nouvelle sont souvent composés au moyen de traits et de couleurs, pour les personnes et pour les choses, empruntés à l'ancienne alliance. Ces tableaux sont fragmentaires, n'embrassent pas dans son ensemble toute l'étendue de la délivrance messianique et ils participent à l'obscurité propre à toute prédiction (1). Enfin, ils ressemblent pour la plupart à des tableaux sans perspective, mettant sur le même plan des scènes rapprochées et des scènes éloignées, comme si elles devaient se réaliser en même temps.

Observons en premier lieu que les visions des prophètes ressemblent souvent à des tableaux sans perspective. Dieu leur révélait à la fois divers événements qui devaient s'accomplir à des époques diverses; il les leur montrait néanmoins sur un même plan, quelle que dût en être la date : cela revient à dire que les prophètes

nuel, dans les *Rech. Sc. Relig.*, 1922, t. XII, p. 169-177; A. VAN HOONACKER, *De maagdelijke ontvangenis en de geboorte van den Messias bij Isaias VII*, 14, dans les *Handelingen van het Vlaamsch Maria-Congres* (1921), t. I, Bruxelles, 1922, p. 148-160; L. DENNEFELD, *Les problèmes du livre de Joël*, Paris, 1926; J. CALÈS, recension de L. DENNEFELD, *Les problèmes du livre de Joël*, Paris, 1926, dans les *Rech. Sc. Relig.*, 1926, t. XVI, p. 569-571; L. DENNEFELD, *Le signe dans la prophétie d'Emmanuel*, dans la *Rev. Sc. Relig.*, 1927, t. VII, p. 69-86; J. CALÈS, *L'avènement d'Emmanuel est-il affirmé prochain dans Isaïe*, 7, 14 sqq. ? dans les *Rech. Sc. Relig.*, 1927, t. XVII, p. 314-316; L. DENNEFELD, *Le messianisme*, Paris, 1930 (cf. *Ephem. Theol. Lovan.*, 1931, t. VIII, p. 566); H. PINARD DE LA BOULLAYE, *Jésus Messie*. Conférences de Notre-Dame de Paris, année 1930, Paris, 1930; L. DESNOYERS, *Histoire du peuple hébreu des Juges à la Captivité*, t. III, *Salomon*, Paris, 1930, p. 296-328 ; *Le profezie messianiche*, dans la *Civ. Catt.*, ann. LXXXI, t. III, 1930, p. 31-38; *Il profeta Isaia e la esegesi tradizionale*, dans la *Civ. Catt.*, ann. LXXXII, t. I, 1931, p. 134 et suiv.; J. LINDER, recension de L. DENNEFELD, *Le messianisme*, Paris, 1930, dans la *Zeitschr. Kath. Theol.*, 1931, t. LV, p. 124-130; M.-J. LAGRANGE, recension de H. PINARD DE LA BOULLAYE, *Jésus Messie*, Paris, 1930, dans la *Rev. Bibl.*, 1931, t. XL, p. 457-459; N. PETERS, *Sache und Bild in den messianischen Weissagungen*, dans la *Theol. Quart. Schrift*, 1931, t. CXII, p. 451-489.

(1) Dans les prophéties, observe justement le P. de Grandmaison, « la première place revient aux choses lointaines, cachées, mystérieuses : au secret des cœurs, aux profondeurs de la vie et des prédilections divines, aux événements futurs. » Voir L. DE GRANDMAISON, *Prophète et prophétie*, dans *Jésus-Christ. La personne, son message, ses preuves*, t. II, 3e édit., Paris, 1928, p. 246-255.

ont rarement été favorisés de révélation chronologique (1).

Les visions prophétiques participent ainsi d'une certaine manière à la plénitude, la totalité, l'immutabilité et l'indivisibilité de la science divine, dans laquelle rien n'est partiel, successif, réversible, à laquelle tous les faits sont présents « toute réalité tenant de Dieu ce qu'elle est, dans toutes ses modalités » (2). « Un homme observant, du haut d'une montagne, une armée en marche sur la plaine, embrasse d'un coup d'œil, sur la route qui se déroule à ses pieds, ceux qui ont passé, ceux qui passent et ceux qui passeront, tandis que le piéton cheminant à son rang, dans un des bataillons, a perdu de vue les premiers et ignore tout de ceux qui viennent après lui : ainsi, — note saint Thomas, et ce n'est qu'une comparaison, mais instructive, — Dieu, infiniment élevé au-dessus du temps, voit ce qui pour nous n'est pas encore, ou n'est plus. » (3) En d'autres termes l'optique de la prophétie n'est pas celle de l'histoire. La seule comparaison qui puisse en donner une idée un peu distincte est celle du regard, si imparfait et fugitif soit-il, par lequel nous appréhendons le présent (4). Les événements distincts, séparés par des laps de temps considérables, se présenteront sous des images enchaînées entre elles; les étapes qui relativement à nous jalonnent la route de l'avenir sont brûlées; seule la continuité du dessein providentiel transparaît clairement, tandis que souvent les précisions numériques et les coïncidences de détail sont exclues (5).

Cependant, en ces dernières années, quelques auteurs paraissent

(1) J. TOUZARD, *Comment utiliser l'argument prophétique*, Paris, 1911, p. 49 : « Il ne fut pas donné à la plupart des prophètes de saisir avec exactitude les rapports chronologiques qui devaient exister entre ces divers tableaux. A plusieurs d'entre eux tout apparut sur un même plan; c'était l'événement qui devait manifester quelles distances immenses pouvaient séparer ces divers horizons. »

(2) Cf. L. DE GRANDMAISON (*op. cit.*, t. II, p. 249) citant Saint THOMAS, Commentaire sur Aristote, *Perihermeneias*, lib. I, lect. XIV, à propos de la volonté divine : « velut causa quaedam profundens totum ens et omnes differentias. »

(3) *Quodl.* XI, art. 3, cité par L. DE GRANDMAISON, *op. cit.*, t. II, p. 250.

(4) L. DE GRANDMAISON, *op. cit.*, t. II, p. 250.

(5) L. BILLOT, *La Parousie*, Paris, 1920, cité par L. DE GRANDMAISON, *op. cit.*, t. II, p. 252-253.

avoir exagéré le principe si exact de la perspective prophétique et les remarques judicieuses formulées jadis par A. Van Hoonacker. Alors que la tradition catholique y discerne un manque de clarté et, en partie, un genre littéraire, parfois même une interprétation religieuse de l'histoire, dont les prophètes étaient conscients, quelques exégètes ont interprété la perspective prophétique comme une réelle confusion des diverses époques de l'histoire d'Israël et par conséquent comme une suite d'erreurs admises par la prédication prophétique. Pour J. Touzard par exemple, bien que cet auteur soit un partisan convaincu des explications de A. Van Hoonacker et de M.-J. Lagrange, la perspective prophétique consiste encore dans l'absence d'une distinction nette et claire entre les périodes consécutives de l'économie du salut. « Les prophètes du huitième siècle et du septième voient tout ce qui regarde le dernier âge du monde sensiblement sur le même plan, un peu comme il arrive dans les tableaux chinois ou sur les bas-reliefs assyriens; ils ne distinguent pas de périodes consécutives, d'horizons successifs. » (1) Par contre, d'après L. Dennefeld, les prophètes confondent positivement les diverses époques, et, de plus, presque toujours ils exprimeraient l'assurance que leurs prédictions se réaliseront bientôt. L'auteur l'affirme en particulier au sujet de la prophétie de l'Emmanuel (2) et de l'annonce du jour de Jahvé dans le livre de Joël, où il pose une connexion intime entre le fléau des sauterelles et l'avènement eschatologique du Seigneur (3). Il estime d'ailleurs traduire ainsi exactement la pensée de maîtres tels que A. Van Hoonacker, M.-J. Lagrange, Éd. Tobac, J. Calès (4).

Ainsi énoncée, la loi du raccourci en perspective, comme s'exprimaient Fr. Delitzsch et Cl. Fillion, devient nécessairement véhicule d'erreurs. Aussi quelques-uns des auteurs cités par L. Dennefeld ont cru devoir protester. « Le prophète, organe de

(1) *L'âme juive au temps des Perses*, dans la *Rev. Bibl.*, 1919, nouv. sér., t. XVI, p. 53.
(2) L. DENNEFELD, *Le messianisme*, p. 62-63.
(3) *Ibid.*, p. 159.
(4) *Ibid.*, p. 250.

l'Esprit de Dieu, note J. Calès (1), n'a pu prédire comme devant se réaliser au temps d'Achaz une naissance qui devait avoir lieu un demi millénaire après ce temps. C'est la question de l'inerrance prophétique. Elle est parfaitement claire, soit à priori : l'Esprit-Saint ne peut ni tromper, ni se tromper; soit à posteriori, l'enseignement de l'Église là-dessus est d'une évidence à souhait. » Du reste, les explications de J. Touzard et de A. Van Hoonacker nous paraissent plus nuancées que ne le suppose leur interprète. En tout cas la pensée de A. Van Hoonacker n'est pas sujette à caution, telle surtout qu'elle est formulée par l'auteur en 1922. Envisageant la prophétie d'Isaïe, VII, 14 et suiv., il écrit : « Cette façon de s'exprimer ne doit pas nous étonner. Elle est en quelque sorte la traduction immédiate en paroles de ce que contemple le voyant, et elle cadre parfaitement avec le style prophétique. Au reste, ce qui suit (vv. 15-16) n'est pas dans l'intention de l'auteur comme l'indication précise et exacte d'une date fixe. L'idée fondamentale est que la catastrophe précédera la venue du Sauveur, et par conséquent il importait beaucoup moins de faire connaître l'époque de cette venue. Toutefois l'auteur se représente dans l'esprit l'Emmanuël comme déjà présent. C'est un phénomène ordinaire des prophéties messianiques. En même temps il est conscient que la pleine révélation du Messie tardera encore. Il s'écrie, il est vrai, dans son transport : « Un enfant nous est né, un fils nous est donné, et la domination vint sur ses épaules », mais il ajoute : « Le zèle de Jahvé des armées accomplira ces choses! » (Isaïe IX, 5-6) (2)

(1) *L'avènement d'Emmanuel est-il affirmé prochain dans Isaie,* 7, 14 ss., *o. c.*, p. 315. — Voir LE MÊME, dans les *Rech. Sc. Relig.*, 1926, p. 570 et suiv.

(2) A. VAN HOONACKER, *De maagdelijke ontvangenis en geboorte van den Messias bij Isaïas*, VII, 14, p. 158-159 : « Zulk een uitdrukkingswijze, die als 't ware de onmiddellijke omzetting is van het schouwen van den ziener, past volkomen bij den profetischen stijl... Wat volgt in Isaias' profetie (v. 15-16) is niet bedoeld als eigenlijke of stipte bepaling van een vasten datum... De grondgedachte in vv. 15-16, is, dat de rampspoed als teeken, de openbaring van den Redder zal voorafgaan. Op het juiste tijdpunt van dezes verschijning komt het daarbij minder aan. Nochtans, dat de profeet, als overgang tot de beschrijving van het rampspoedig teeken, al was het ook maar in beeld, de ervaring van Immanoe-El kon aanhalen, toont toch aan, dat hij zich in den

Nous avons à signaler en second lieu que les tableaux messianiques que nous ont transmis les prophètes sont fragmentaires et par conséquent obscurs. Aucun des hommes de Dieu n'a embrassé dans son ensemble tout le plan de la délivrance messianique. « Prophetae, remarque très justement saint Thomas (II-II, q. 171, a. 4), non omnia prophetabilia cognoscunt, sed quilibet eorum cognoscit ex eis aliqua secundum specialem revelationem hujus vel illius rei. »

Ajoutez à l'obscurité qui provient de l'état fragmentaire des prophéties messianiques celle qui est inhérente à tout objet de la foi. « Aucun esprit humain n'est capable d'envisager avec la même netteté un projet idéal et sa réalisation concrète; comme le dit saint Paul, autre chose est de voir par la foi, autre chose de voir face à face. » (1) Dès lors les idées messianiques, hormis celles qui furent l'objet d'une révélation toute spéciale, se dessinaient aux yeux des Hébreux comme dans une esquisse incomplète et floue (2). « On relèverait sans peine dans les écritures sacrées de nombreux exemples de cet état d'esprit où le croyant envisage des réalités qu'il attend de toute la certitude de sa foi, et dont il ne sait pourtant pas de quelle manière Dieu les réalisera. » (3)

Enfin, il reste à signaler principalement que l'avenir était le plus souvent dévoilé aux prophètes au moyen d'images et de symboles. Ils forment, ce nous semble, comme une triple enveloppe autour de ce que nous appellerions la substance du message prophétique : enveloppe d'images et de symboles poétiques, enveloppe de thèmes littéraires empruntés au passé d'Israël ou parfois aux littératures des peuples voisins, enfin et surtout enveloppe

geest Immanoe-El als reeds aanwezig voorstelt. Dit is ook een gewoon verschijnsel in de Messianische profetie... Tezelfdertijd is de profeet er toch van bewust dat de volle openbaring van den Messias eerst later te verwachten is. Hij roept wel is waar in vervoering :«Een kind is ons geboren, een zoon is ons geschonken; en de heerschappij kwam op zijn schouder... »; maar hij voegt er aan toe : « De ijver van Jahve der Heirscharen zal dit bewerken! » (IX, 5-6). Touchant l'imminence des temps messianiques lire aussi les réserves formulées par H. PINARD DE LA BOULLAYE, *Jésus Messie*, p. 165.

(1) L. DESNOYERS, *op. cit.*, t. III, p. 327.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 326-327.

(3) *Ibid.*, t. III, p. 326.

d'expressions, d'idées, d'images et de types empruntés au milieu historique et religieux, au cadre terrestre, national et mosaïque dans lequel les prophètes de l'Ancienne Loi se mouvaient et exerçaient leur ministère.

D'abord, en ce qui concerne l'enveloppe poétique, il y a lieu de se rappeler que les prophètes sont des auteurs littéraires; quelques-uns d'entre eux sont des poètes merveilleusement doués. Aucun exégète catholique ne songe à nier que les discours et les prières prophétiques participent aux genres littéraires connus et pratiqués à l'époque où ils ont été prononcés ou mis par écrit. En particulier, les descriptions de l'avenir messianique sont très souvent soulevées par le souffle de l'inspiration poétique (1). Or, le poète ne se borne jamais à narrer. Si le réel lui donne son élan il le quitte presque aussitôt; il le grossit ou le réduit, toujours il le transfigure. « Pourquoi ces règles de toute poésie perdraient-elles leur valeur justement et seulement quand il s'agit des poètes hébreux et de leurs poésies sacrées ? » (2) Bien loin de perdre leur application, ces principes sont d'une application plus large et plus immédiate quand il s'agit de la poésie des Hébreux. Les prophètes sont des Orientaux; ils ont de l'Oriental le langage ample et imagé. De plus, quelques-uns d'entre eux, Isaïe par exemple (3), ont cultivé ce qu'on appelle la poésie de cour (4), et par conséquent, à l'occasion, ils ne manquent pas d'ajouter à l'hyperbole naturelle dans les pièces poétiques l'emphase si commune dans les protocoles royaux (5).

En dehors du langage proprement poétique, il y a dans le style prophétique ce qu'on a appelé *le langage convenu*. Il revient à H. Pinard de la Boullaye d'avoir le premier appelé d'une manière franche l'attention sur cet aspect du langage des prophètes,

(1) Cf. L. Desnoyers, *Histoire du peuple hébreu des Juges à la Captivité*, t. III : *Salomon*, Paris, 1930, p. 314, 318, 327, et surtout 321.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 321.

(3) « Isaias ille imprimis grandiloquus » : cf. *Brev. Roman.*, *hom. sancti Tharasii episcopi*, die 12 Decembris.

(4) L. Desnoyers, *op. cit.*, t. III, p. 312, 313, 318, 321.

(5) *Ibid.*, t. III, p. 312.

surtout dans les textes messianiques (1). En effet, « il y a un milieu entre la métaphore consciente ou le style volontairement allégorique et le sens matériel des expressions employées : c'est le style convenu, consciemment imprécis, parce qu'il emploie des locutions toutes faites, sans expliquer leur portée exacte » (2). A l'appui de cette distinction son auteur eût pu invoquer non seulement l'étude comparative des divers prophètes, étude qui révèle à tout instant la présence de thèmes et de schèmes encadrant le noyau original des messages prophétiques, mais aussi l'étude comparative de la littérature israélite avec celle des peuples voisins (3).

Enfin et surtout il y a *l'enveloppe historique*, c'est-à-dire l'adaptation aux circonstances historiques, nationales et religieuses, de l'Ancienne Loi, qui imprime aux textes prophétiques un caractère de contingence qui en exclut la réalisation littérale sous l'économie de la Nouvelle Loi : il en est ainsi des promesses de prospérité matérielle, des visions nationales, de la perpétuité de la dynastie davidique ou de l'économie mosaïque. Il s'agit en l'occurrence d'éléments nettement distincts de ceux que nous avons appelés poétiques ou thématiques. H. Pinard de la Boullaye par exemple le reconnaît. « On pourrait dire que les auteurs des Livres Saints à tout le moins ont usé, en cette matière, consciemment et constamment, d'un langage métaphorique ou figuré. En ce cas, les images les plus matérielles signifieraient, au sens direct visé par les écrivains, donc au sens littéral, des biens spirituels. Cette solution est fort commode, mais rien ne prouve qu'elle vaille au moins pour tous les cas. » (4) En fait, le problème est beaucoup plus complexe, et il relève d'une méthode générale de la prédication prophétique : celle qui consistait à englober les aspirations immédiates, terrestres, nationales, davidiques et

(1) *Jésus Messie*, p. 168.
(2) *Ibid.*, p. 168.
(3) C'est la méthode appliquée par H. GRESSMANN, H. GÜNKEL, S. MOWINCKEL, E. SELLIN, et, du point de vue catholique, par L. DUERR, *Ursprung und Ausbau der israelitisch-jüdischen Heilandserwartung*, Berlin, 1925.
(4) *Jésus Messie*, p. 166.

mosaïques d'Israël dans les visions de l'avenir. Ce phénomène a été relevé et étudié à plus d'une reprise. Partout, note L. Desnoyers, il y a des traces d'une fusion du concret et de l'idéal, du jahvéisme national et du monothéisme universel (1). « De là un mélange d'idéal et de concret qui nous déconcerte parfois, mais qui captive comme les balbutiements d'un enfant qui peine à montrer qu'il comprend... Tantôt ce sont des superbes élans vers un avenir que l'on devine grandiose; tantôt ce sont des retours instinctifs vers le passé un peu étroit que l'on connaît mieux; tantôt enfin, on n'arrive à exprimer l'idée plus haute, qui n'est pas encore familière, que sous des traits empruntés aux idées archaïques et aux réalités présentes qui en sont imprégnées. » (2) Il en résulte que les événements qui se sont déroulés en Israël au cours de son histoire se sont colorés d'une teinte messianique, que les institutions israélites ont été transfigurées dans les visions d'un avenir idéal, que la dynastie davidique apparaît auréolée de la gloire éternelle réservée au Messie, que le roi David en particulier est devenu le type du Messie au point que celui-ci a pu être présenté comme le *David redivivus* par certains critiques indépendants. « Il convient de rappeler, écrit le *New Commentary* (3), que dans la pensée de l'auteur des psaumes, David, sa dynastie et le roi idéal de l'avenir n'étaient qu'un, suivant le principe israélite de la solidarité familiale. » Il en est ainsi non seulement quand le roi est envisagé dans sa gloire, dans ses expéditions glorieuses à la tête de son armée, mais aussi lorsque le roi psalmiste décrit ses souffrances, exhale son âme humiliée et triste jusqu'à la mort (4). D'autre part, les visions de l'avenir se colorent des reflets du passé et de la lumière du présent : autant les rois historiques sont salués, célébrés, chantés dans la perspective du prince de l'avenir, autant celui-ci est dévoilé aux yeux des

(1) *Op. cit.*, t. III, p. 309.

(2) L. Desnoyers, *op. cit.*, t. III, p. 309.

(3) *A New Commentary on Holy Scripture*, Londres, 1929, p. 368.

(4) Voir par exemple l'exégèse du psaume XXI (XXII) proposée par L. Desnoyers, *op. cit.*, t. III, p. 320-321, et la discussion de cette exégèse par A. Charue, *Le triomphe du grand délaissé*, dans les *Collationes Namurcenses*, 1931, t. XXV, p. 273-288.

prophètes dans la lignée, les prérogatives et les fonctions de David et de ses successeurs, dans l'ensemble de l'économie de l'Ancienne Alliance. Il existe donc dans la littérature prophétique, en dehors de la loi de la perspective chronologique, celle d'une perspective plus vaste encore, embrassant à la fois le passé, le présent et l'avenir (1). Dans cette perspective, le roi comptait moins pour lui-même que comme le représentant passager d'une royauté qui s'acheminait vers la royauté idéale définitive; les institutions d'Israël n'y étaient plus qu'une étape et une anticipation typique des institutions d'un royaume de Dieu universel. Mieux que nous, les anciens Hébreux savaient voir dans les réalités de l'histoire, dans les hommes, dans les conjonctures, dans les événements, des signes prophétiques aussi certains et solides que la parole prophétique la plus formelle (2).

Les raisons providentielles de cette adaptation sont faciles à saisir. Il était naturel que les images et les symboles fussent empruntés à un milieu connu et familier. Au reste, le prophète écrivait pour ses contemporains et c'était surtout ses contemporains qu'il prêchait; or Dieu adapte toujours son action aux milieux dans lesquels il la produit; il revêt ainsi souvent les prédictions de l'avenir des dehors les plus aptes à les rendre accessibles à leurs premiers destinataires. De plus, les prophéties n'étaient pas faites à n'importe quelle occasion ou sans occasion; elles avaient souvent leur raison d'être dans les circonstances présentes et étaient formulées en fonction de ces circonstances. C'est ainsi qu'à une époque de guerre, de servitude et d'oppression pour Israël, l'avenir messianique sera décrit comme une ère de libération. A une époque de corruption et d'idolâtrie, les temps messianiques s'opposeront comme une époque de justice et de pure religion de Jahvé. A une époque de détresse et de misère, le règne du Messie apparaîtra sous les couleurs d'une prospérité et d'une richesse inouïes et l'on fera revivre, pour le dépeindre, les plus beaux jours de l'histoire d'Israël. On ne s'éton-

(1) L. DESNOYERS, *op. cit.*, t. III, p. 303-305.
(2) *Ibid.*, p. 304-305.

nera donc pas si les prophètes font miroiter devant les yeux éblouis de leurs contemporains le tableau d'un avenir, où Moab, Édom, Ammon, Tyr, l'Égypte, Assur et Babylone seront vaincus et soumis, où le peuple sera rassemblé dans sa terre, Jérusalem rebâtie, le trône de David restauré, l'idolâtrie abolie, le culte mosaïque rétabli dans sa splendeur, la loi de Jahvé imposée aux nations, où la paix, la justice, la prospérité et la joie régneront partout et toujours.

Bref, Dieu n'a pas l'habitude de révéler, par un prodige inouï et d'ailleurs inutile, toutes les conditions de vie et les habitudes mentales complètes de l'époque où se déroulera l'événement prédit. « Un tel dépaysement réduirait le voyant au rôle d'instrument passif; il rendrait son message non seulement mystérieux, mais inintelligible à ses contemporains. » Il faut donc renoncer à chercher dans les prédictions messianiques des précisions temporelles ou effectives, comme si les événements réels devaient se couler rigidement dans le moule de la description prophétique (1). Bien au contraire le Maître divin utilise les connaissances antécédentes des Prophètes. « Son action est comparable à celle d'un maître humain qui met en œuvre pour se faire comprendre les notions acquises de son disciple, quitte à lui communiquer les idées nouvelles, complémentaires, dont une leçon plus difficile aurait besoin. » (2)

II. — Les exégètes catholiques sont d'accord pour n'attribuer qu'une valeur relative à la triple enveloppe littéraire que nous avons distinguée : la valeur d'un signe logique, d'un symbole littéraire, adopté à la mentalité de l'époque et des milieux où les prophètes ont exercé leur ministère. Ils en exceptent les cas où l'Église distingue un sens typique au delà du sens littéral, puisque, en cette hypothèse, les personnes et les objets de l'Ancienne alliance deviennent les types, les symboles réels de la nouvelle économie de salut. Les exégètes catholiques ont donc le droit,

(1) L. DE GRANDMAISON, *op. cit.*, t. II, p. 251.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 247.

sous la direction de l'Église, de faire le départ entre ce qui est revêtement littéraire, provisoire, et les éléments essentiels et permanents de la prédication prophétique. L'étude littéraire et comparative des livres inspirés, les textes du Nouveau Testament, l'exégèse de l'Église leur fournissent les moyens d'opérer avec sûreté le partage délicat.

Toutefois, il ne suffit pas d'avoir distingué dans les messages prophétiques les éléments accidentels; il faut aussi expliquer comment leur présence est conciliable avec l'inerrance biblique et prophétique. Les prophètes et les écrivains de l'Ancien Testament ont-ils eu conscience des distinctions subtiles que nous leur prêtons ? Si cette conscience leur a fait défaut, comme le sens des textes inspirés est celui que l'hagiographe lui-même leur a attribué, est-il admissible de diviser ainsi le texte des saints Livres en plusieurs zônes, de valeur inégale, dont les écrivains sacrés ne se seraient jamais apercus ? En d'autres termes, ni dans la pensée des prophètes, ni par conséquent dans le contenu de leurs oracles, il n'y aurait lieu de distinguer un noyau substantiel; des deux côtés on serait plutôt en présence de vues imparfaites et partiellement erronées sur l'avènement du royaume de Dieu, que seuls les progrès constants de la révélation auraient dans la suite des temps corrigées.

La difficulté paraît à première vue d'autant plus sérieuse que la richesse de couleurs que les prophètes ont mises dans leur tableau de l'avenir messianique a été pour beaucoup de Juifs une occasion d'erreur. S'en tenant à la rigueur de la lettre et ne faisant pas la part assez large à la mise en scène, aux représentations symboliques, à l'hyperbole poétique, ils en sont venus souvent à des conceptions messianiques étroites, nationalistes et terrestres; ils ont attendu un royaume temporel gouverné par un roi puissant. De là, la grande difficulté qu'ils eurent à reconnaître le Messie promis par les prophètes en Jésus de Nazareth, qui proclamait que son royaume n'était pas de ce monde.

Envisagée du point de vue des Juifs la difficulté trouve aisément un éclaircissement. La faute des enfants d'Israël ne consiste pas dans le fait de ne pas avoir toujours dégagé exactement, par eux-

mêmes, dans les oracles prophétiques, la réalité, du symbole qui la recouvrait, mais dans l'obstination qu'ils ont mise à ne pas vouloir s'éclairer, à résister aux efforts constants de Jésus pour élever et purifier leurs conceptions, pour montrer dans sa vie et dans son œuvre le véritable accomplissement des prophéties messianiques. Au reste, comme l'observe H. Pinard de la Boullaye, la prédication prophétique ne saurait être rendue responsable des précisions qu'un peuple porté à l'orgueil national, aux conceptions terrestres et matérielles, a ajouté aux messages des prophètes. Si les auditeurs ont entendu les paroles dans un sens trop rigide, eux seuls sont responsables de l'erreur dans laquelle ils ont versé (1).

Du point de vue de l'inerrance prophétique et biblique le problème est plus compliqué, du moins en ce qui concerne l'enveloppe historique des prophéties. Quant à l'enveloppe poétique et au style convenu, il est clair que les prophètes ont été conscients de la valeur relative des expressions et des thèmes auxquels ils faisaient appel dans leur prédication. Il n'en fut pas de même, semble-t-il, des promesses matérielles et terrestres, davidiques et mosaïques, qui, prises à la lettre, ne sont qu'une expression caduque de la merveilleuse économie morale et religieuse instituée par le Messie.

Quelques exégètes catholiques n'ont pas hésité à souligner la valeur purement relative de l'enveloppe historique. « Certes, remarque J. Touzard, nous ne prétendons en aucune manière qu'une telle distinction existât dans l'esprit de prophètes eux-mêmes; comme leurs auditeurs, ils attendaient, d'une attente égale, la réalisation de tous les éléments de l'espérance qu'ils prêchaient. » (2) M.-J. Lagrange est plus affirmatif encore (3) : « Les Prophètes parlaient avec une si entière sincérité, ils s'associaient si étroitement aux aspirations nationales, ils étaient si entièrement, par toute leur âme, les enfants d'Israël en même

(1) *Jésus Messie*, p. 166.
(2) *Comment utiliser l'argument prophétique*, p. 46-47.
(3) *Pascal et les prophéties messianiques*, p. 556.

temps que les interprètes de Dieu, qu'on ne peut insinuer, sans les rabaisser beaucoup, que leurs espérances temporelles n'étaient que rhétorique. Et pourquoi eussent-ils choisi, délibérément et de sang-froid, des images qui devaient nécessairement surexciter l'attente, pour lui donner ensuite un si cruel démenti ? Tout cela serait en effet bien artificiel et tellement en dehors des sentiments ordinaires, qu'on le dirait presque inhumain. Mais l'incroyant qui reproche volontiers au surnaturel chrétien d'être un placage, et mécanique dans ses effets, n'essaiera-t-il pas de nous comprendre lorsque nous lui accordons que Dieu s'accommode avec condescendance de nos sentiments légitimes ? Ou bien a-t-il le droit de conclure que l'action divine est purement naturelle, parce que le surnaturel, reconnu avec évidence, est cependant comme imbibé de ces notes contingentes qui sont la condition normale de notre action à nous-même quand elle collabore à son action à Lui. » Enfin, Éd. Tobac dans la première édition de cette introduction à l'étude des prophètes, s'exprimait, avec plus de circonspection, comme suit (1) : « Les prophètes eux-mêmes en s'exprimant par symboles n'en ont-ils jamais attendu la réalisation concrète ? Nous ne sommes pas forcés de le croire, pas plus que nous ne sommes contraints d'admettre que Josué, en disant au soleil de s'arrêter, avait conscience de ne parler que selon les apparences. »

Si attirantes que soient ces explications, elle ne peuvent, ce nous semble, être considérées comme suffisantes. On reconnaîtra aisément qu'il n'y a pas de parité entre les apparences qui ont dicté à Josué son langage et celles qui auraient inspiré la rédaction des prophéties messianiques. Là il y eut accommodation aux données apparemment objectives de l'expérience, de la vision; ici au contraire il y a adaptation à des données subjectives et, bien plus, insertion de ces données dans les messages prophétiques. Et qu'on n'objecte plus que les prophètes étaient autant les enfants d'Israël que les interprètes de Dieu, par conséquent associés étroitement à toutes les aspirations nationales. Déjà les

(1) *Les prophètes d'Israël*, t. I : *Le prophétisme en Israël*, Lierre, 1919, p. 48.

critiques wellhausiens, puis et surtout les partisans de l'école religionniste ont établi l'existence en Israël d'une eschatologie populaire, peut-être même d'une eschatologie d'emprunt, contre lesquelles la prédiction prophétique a déclanché l'offensive. Les prophètes pouvaient et devaient donc, à l'occasion, combattre les espérances populaires ou les corriger; leur eschatologie apparaît dans une large mesure comme une création nouvelle ou, ailleurs, comme une transformation profonde de l'attente populaire, et cela sous l'influence du monothéisme prophétique et des croyances les plus caractéristiques de la foi révélée d'Israël (1).

Si l'hypothèse d'une condescendance prophétique pour les aspirations terrestres et nationales d'Israël nous paraît manquer de nuances et de justesse, du moins telle qu'elle est formulée par les auteurs cités, certaines explications, répandues dans les ouvrages à tendances plus rigoureusement conservatrices, nous paraissent également dénuées de valeur. Il est, par exemple, arbitraire d'expliquer les visions de bonheur terrestre et d'avenir national uniquement par le sens typique ou par une interprétation métaphorique des descriptions. D'abord le sens typique n'entre pas en ligne de compte, quand il s'agit de la conscience des prophètes; par définition, il dépasse la signification littérale des textes, et il n'est dévoilé avec certitude que par le Saint-Esprit (2). Quant à l'interprétation métaphorique, nous avons déjà observé, à la suite de H. Pinard de la Boullaye, que cette solution est fort commode, mais ne vaut pas pour les cas qui nous occupent (3).

Les mêmes restrictions s'imposent quand il s'agit d'apprécier l'interprétation conditionnelle des prophéties terrestres et nationales de l'Ancienne Loi. Sans doute, il arrive que les prophètes

(1) On lira à ce sujet les thèses sur les origines de l'eschatologie israélite par W. Staerk dans les *Theologische Blätter*, 1929, t. VIII, col. 165-166, et traduites par J. Coppens, dans les *Ephem. Theol. Lovan.*, 1929 t. VI, p. 607-608.

(2) H. Hoepfl, *Tractatus de inspiratione Sacrae Scripturae*, 2e édit., Rome, 1929.

(3) *Jésus Messie*, p. 166.

posent des conditions, d'où dépend l'avenir par eux annoncé. Il en est ainsi, à plus d'une reprise, de la prédiction du châtiment d'Israël dans un avenir rapproché (ISAIE, VI, 9, 10; JEREM., XI, 14; XIV, 11; XV, 1; EZECH., XIV, 13-21). Pour chacune de ces prophéties l'irrévocabilité du décret divin s'entend dans l'hypothèse de l'impénitence finale d'Israël. Comme il appert de JEREM., XXVI, 17-19, le peuple lui-même s'est rendu compte du caractère conditionnel de cette classe d'oracles prophétiques. Il en est de même de plusieurs prédictions adressées à la dynastie de David (1). Toutefois rien n'autorise d'étendre ce caractère conditionnel à l'ensemble des promesses matérielles et nationales qui forment comme l'arrière-fond des espérances messianiques. Ni les prophètes, ni leurs auditeurs, ni l'ancienne exégèse juive n'ont compris ainsi les visions de l'avenir de la nation.

Enfin, ce n'est pas encore une solution que d'établir une distinction entre le contenu immédiat des révélations, prétendûment énoncé dans les seuls oracles prophétiques, et le commentaire de la parole divine ajouté par le prophète. En plusieurs endroits, cette distinction peut se justifier, et elle autorise le traitement spécial du commentaire prophétique; car il est naturel que le milieu historique ait exercé plus d'influence sur les réflexions personnelles des prophètes que sur la parole directement reçue de Dieu. Mais, dans l'occurrence, la solution n'est pas trouvée; l'inerrance biblique vaut pour l'Écriture entière, et la parole écrite de l'hagiographe est aussi la parole de Dieu. Toutefois, la distinction établie entre les notions de révélation et d'inspiration permet de faire rentrer plus facilement dans les divers genres littéraires les considérations dont les prophètes encadrent leurs oracles, de même que la forme concrète dont ils les ont revêtues. Comme le remarquent justement les théologiens (2), Dieu après avoir révélé à ses prophètes les vérités qu'il désirait leur communiquer, pouvait les laisser libres de les traduire à leur manière. L'inspiration intervenait pour les préserver d'errements;

(1) Voir par exemple la prophétie de Nathan et le caractère conditionnel qu'elle a revêtu dans plusieurs passages de l'Ancien Testament.

(2) H. PINARD DE LA BOULLAYE, *Jésus Messie*, p. 168.

elle n'empêchait pas que cette traduction fût défectueuse à certains égards (1),

Pour un grand nombre de prophéties la vraie solution consistera à reconnaître que les prophètes étaient conscients du caractère accidentel et provisoire non seulement de la forme poétique et thématique, mais aussi de l'enveloppe historique, dont leur message était entouré. Dans certains cas, le prophète attribuait au cadre historique un caractère purement symbolique. Il en est ainsi, par exemple lorsqu'Isaïe, au chapitre XI, décrit la délivrance messianique sur le modèle de la délivrance d'Égypte avec la répétition des miracles de l'Exode, ou lorsque Ézéchiel dépeint la situation du peuple messianique en Palestine. Dans d'autres cas, les plus nombreux sans doute, pour les raisons alléguées plus haut, cette conscience n'était pas aussi nette; toutefois le voyant sentait que le langage humain était impuissant à retracer les splendeurs du royaume futur, et il avait le pressentiment que l'ère messianique réaliserait, au moins lors de son parfait épanouissement, au delà de la lettre les plus brillantes images : aux temps messianiques les enfants de Dieu règneront véritablement et jouiront d'une paix, d'une félicité, d'une gloire dont rien de terrestre ne peut approcher. C'est le cas du langage déficient, comme s'exprime H. Pinard de la Boullaye (2) : langage général, approximatif, usant provisoirement d'images banales. Bref, dans une large mesure, nous ramenons l'enveloppe historique au style convenu.

Et qu'on n'objecte pas une nouvelle fois que les prophètes se sont associés trop étroitement aux aspirations nationales. Comme nous l'avons déjà noté, bien loin d'épouser les aspirations de leurs concitoyens, leur prédication est en réaction ouverte contre l'eschatologie populaire et contre les espérances correspondantes des peuples païens. Au reste, à la rigueur, il est possible que certains prophètes se soient prononcés, à titre personnel, comme particuliers, en faveur d'une réalisation matérielle et terrestre de

(1) H. Hoepfl, *op. cit.*, p. 46-47.
(2) *Jésus Messie*, p. 168.

leurs prophéties. Il suffit qu'ils n'aient pas formellement exprimé (1) ni suggéré (2) ces précisions erronées, contraires aux desseins providentiels.

Du point de vue psychologique l'indifférence des prophètes à l'égard des thèmes secondaires de leur prédication ne pose pas un troublant mystère; au contraire, elle cadre bien avec les caractères principaux de l'inspiration prophétique. Les visions de l'avenir étaient des visions de foi, et par conséquent les prophètes avaient nécessairement conscience du mode imparfait suivant lequel ils les appréhendaient. Même au défaut de révélations explicites, la foi les invitait à découvrir l'Œuvre divine, dans son achèvement, au delà de ce que leurs yeux de chair contemplaient ou que leur imagination se représentait (3). Il subsistait chez eux le pressentiment d'un ordre nouveau, d'une économie supérieure qui se dessinait, il est vrai, dans la perspective des choses terrestres, mais aussi les dépassait. Quand un homme se trouve soulevé par une grande espérance, aucune borne n'arrête son esprit; involontairement il conçoit de sublimes pensées et d'immenses désirs (4), auxquels aucune donnée présente ne correspond plus. Au reste, le caractère flou, varié, parfois même chaotique, presque contradictoire, de certaines visions confirme excellemment que, dans leur acte de foi et dans leurs aspirations vers la cité de Dieu, les prophètes ne se sont pas arrêtés aux contours accidentels de leurs descriptions, aux traits historiques qui les encadrent. Leurs oracles se présentent comme des esquisses incomplètes, comme des ébauches lointaines du chef-d'œuvre qu'un jour le Seigneur réalisera; toujours « on y pressent la retouche à faire, la figure à pousser, le caractère à mettre en relief » (5).

Ces observations permettent, ce nous semble, de comprendre

(1) H. Pinard de la Boullaye, *op. cit.*, p. 166.
(2) M.-J. Lagrange, dans la *Rev. Bibl.*, 1931, t. XL, p. 459, note 2.
(3) L. Desnoyers, *op. cit.*, t. III, p. 306.
(4) *Ibid.*, t. III, p. 327.
(5) *Ibid.*, t. III, p. 327.

comment la pensée divine, en se concrétisant dans les conditions humaines de l'Ancienne Loi et en s'y adaptant, ne s'y est pas limitée; « comment, en se traduisant par elles, elle ne s'y exprimait pas tout entière; comment, enfin, en les pénétrant d'une signification transcendante, qu'il leur était impossible de manifester complètement, elle se réservait aussi de les expliquer » (1) et de les accomplir un jour au delà des réalités présentes pleinement comprises. Bref, les prophètes n'ont pas ignoré que leur temps, leurs préoccupations nationales, leur milieu historique, recouvraient comme un voile, parfois à peine translucide, la claire vision de la réalité lointaine qu'ils entrevoyaient (2). Dans ces conditions ils ne se trompaient pas en employant les images banales et matérielles qui abondent dans leurs descriptions. Après le style poétique, le style convenu, c'est donc le style général, approximatif, confus (3), qui les a préservés d'errements. Dès lors si nous prenions les images prophétiques au pied de la lettre, l'erreur serait exclusivement notre fait, comme il arriva à la plupart des Juifs (4).

Un second principe de solution consiste dans ce que nous appellerions la loi de la cohésion prophétique des deux Testaments. Nous avons déjà appelé l'attention sur cette caractéristique fondamentale de la prédication des prophètes. En ces derniers temps, elle a été mise en lumière surtout par l'exégète catholique déjà cité plusieurs fois, L. Desnoyers. Dans les oracles prophétiques, le présent et le passé sont liés à l'avenir, comme la préparation à la réalisation, comme l'esquisse au chef-d'œuvre. Il en résulte que l'histoire d'Israël et son avenir messianique chevauchent l'un sur l'autre, que le concret et l'idéal se fusionnent, que le visionnaire monte insensiblement de la contemplation du présent vers la vision des gloires futures ou, au contraire, retombe, parfois brusquement, d'une vision presque transcendante du

(1) L. Desnoyers, *op. cit.*, t. III, p. 305.
(2) *Ibid.*, t. III, p. 297.
(3) H. Pinard de la Boullaye, *Jésus Messie*, p. 168.
(4) *Ibid.*, p. 168.

royaume céleste dans l'exaltation de la maison de David et du jahvéisme national. Mais, tout en colorant ainsi les visions de l'avenir des reflets du passé en vertu de l'unité supérieure qui reliait les deux Testaments, les prophètes restaient conscients de la distinction des deux alliances, préoccupés qu'ils étaient de la réalisation totale du plan divin. Cette distinction s'est imposée d'autant plus nettement à leur conscience, à mesure que les réalités présentes sont venues décevoir leurs aspirations. Ils se sont détachés d'autant plus des cadres historiques que les événements les ont désillusionnés amèrement.

Lus à la lumière de ces observations préliminaires, bien des textes de l'Ancien Testament ne présentent plus de difficulté. Cependant, nous ne voudrions pas conclure qu'il ne reste pas quelques passages où les prophètes semblent envisager, d'une attente ferme et absolue, la réalisation d'espérances terrestres et nationales, en d'autres termes où ils attribueraient à l'enveloppe historique, provisoire, la valeur absolue qui ne revient qu'au noyau substantiel de leur prédication. Des auteurs soucieux d'exégèse traditionnelle, l'ont reconnu. « On concèdera vraisemblablement sans peine que des idées comme celles de restauration davidique, royaume davidique, perpétuité du culte de Jahvé, etc., ont pu être révélées aux prophètes et annoncées par eux sous cette forme, alors que Dieu entendait les réaliser dans un sens que peut-être ils ne prévoyaient pas. » (1)

Faut-il en conclure qu'ils se sont trompés ? Oui, si l'on s'avisait de lire ces textes uniquement du point de vue de l'Évangile. Replacés dans leur contexte, expliqués du point de vue des prophètes et de leurs auditeurs, ces passages ne nous semblent contenir aucune erreur formelle. A l'époque où ils furent prononcés ou rédigés, l'Ancienne Alliance était la réalisation terrestre du royaume de Dieu. Dès lors les promesses et les visions d'avenir touchant ce règne ne pouvaient se formuler qu'en fonction de la Loi de Moïse et de la dynastie de David. Dans ces conditions

(1) H. Pinard de la Boullaye, *Jésus-Messie*, p. 166.

les prophètes ne se trompaient pas en entrevoyant l'avenir sous un jour de bénédictions matérielles et nationales. Tout ce qu'ils ont affirmé, au sens où ils l'ont affirmé, — et uniquement en ce sens leurs affirmations sont parole de Dieu (1), — c'est-à-dire au sens de l'Ancienne Alliance, est infailliblement vrai. Parlant du point de vue de la Loi à des auditeurs qui y adhéraient comme à la révélation divine, le langage prophétique ne pouvait et ne devait pas être formulé autrement. Il était réservé à la révélation progressive touchant la fin de l'alliance ancienne et l'instauration d'une économie spirituelle de salut, d'apporter aux couleurs anciennes d'autres nuances sous les reflets d'une lumière nouvelle, de reprendre l'esquisse, non pour la déformer mais pour donner toute leur valeur aux contours légers, qui n'avaient été qu'à peine indiqués (2). D'ailleurs même dans les visions matérielles les plus accusées, l'intention prophétique semble toujours s'arrêter en premier lieu, comme à l'essentiel, à la venue du règne de Dieu, et développe le reste comme une mise en scène de cet avènement. Enfin, les prophètes n'ont jamais apporté de précisions propres à exclure le mode de réalisation spirituel et transcendant que Dieu se réservait d'accomplir. A elles seules ces deux observations suffisent à montrer que les prophètes n'ont pas versé dans l'erreur formelle, dont les accuse trop légèrement la critique rationaliste.

J. Coppens,
Professeur à l'Université de Louvain.

(1) H. Pinard de la Boullaye, *Jésus-Messie*, p. 167.
(2) L. Desnoyers, *op. cit.*, t. III, p. 326.

La popularité des saints.

A PROPOS DU PLUS POPULAIRE D'ENTRE EUX

Ce que nous voulons maintenant consacrer à nos grands saints, répètait volontiers le P. Beda Kleinschmidt, ce ne sont plus seulement des *biographies*, mais des *monographies* (1). Ces termes conventionnels parleraient peu à l'esprit de plus d'un lecteur; aussi l'érudit franciscain précisait-t-il aussitôt la portée que leur attribue le groupe d'historiens dont il avait fait sien le programme.

Aux biographes appartient l'existence terrestre du saint, de la naissance à la mort; à cette étude seront nécessaires la connaissance du cadre historique et les finesses de la psychologie profane et religieuse. Mais, en réalité, la vie d'un saint et son action ne s'achèvent pas au moment de son trépas : elles se continuent, au ciel sans doute, mais aussi sur terre. Cette survie s'exprime dans les interventions miraculeuses que Dieu opère par son intercession, dans l'histoire de ses reliques, les vicissitudes de son culte liturgique et privé, dans tout ce qu'ajoutent au souvenir de l'ami de Dieu la piété ou l'imagination de ses dévôts. Elle joue un rôle dans l'histoire littéraire et dans l'histoire des arts; moins brillante peut-être, son influence devient plus attachante encore dans la vie religieuse des populations chrétiennes, où elle fait éclore des pratiques curieuses ou touchantes. Dans le sens compréhensif que nos auteurs attachent à ce mot, la *monographie*

(1) Beda Kleinschmidt, o. f. m. *Antonius von Padua in Leben, Kult und Volkstum*, Dusseldorf, L. Schwann, 1931, in-4° (29 × 22 cm.), xxxii-410 p., 13 pl. hors texte et 338 gravures (*Forschungen zur Volkskunde*, hrsgg. von Dr. G. Schreiber, Heft 6-8). Prix : 24 Mk. Le passage cité se trouve p. xi; le P. Kleinschmidt avait exprimé plus nettement encore son programme dans un article préparatoire : *Antonius von Padua*, dans *Franziskanische Studien*, t. xviii, 1931, p. 6-7. — Le savant religieux s'est éteint à l'âge de 65 ans, le 7 mars de cette année 1932. Sa longue et féconde carrière scientifique avait été consacrée principalement à l'histoire artistique franciscaine; cf. *Nouvelle Revue Théologique*, t. LVIII, 1931, p. 508, où nous avons énuméré ses productions les plus importantes.

d'un saint devrait recueillir et grouper en un faisceau tous ces éléments divers, vie et survie multiple (Leben, Nach- und Fortleben); pour cette dernière, la matière tend à s'organiser suivant une division facile : légende s'il y a lieu, culte (liturgique et privé, reliques et pèlerinages), iconographie, usages et coutumes populaires. La monographie complète présenterait donc, malgré les raccourcis que comporte tout exposé historique, un tableau d'ensemble de la place occupée par un saint dans la vie de l'humanité.

On verra parfois la vie posthume éclipser la vie humaine qui l'a précédée et qui lui sert de base. Combien ne connaissons-nous pas de saints authentiques dont la belle histoire semblerait ne commencer qu'à la mort ? Carrières brèves et apparemment sans portée, ou dont la monotonie se prolonge sans offrir de prise à l'intérêt historique : et voici que les funérailles inaugurent une survie d'une riche complexité, dont les répercussions mondiales contrastent étrangement avec l'existence effacée de mendiants comme Alexis ou Benoît Labre, de jeunes religieux comme Jean Berchmans ou Thérèse de Lisieux. Il en est d'autres, comme sainte Anne, dont la biographie connue avec certitude s'écrirait en trois lignes et dont l'histoire posthume remplit un gros volume sans provoquer l'ennui.

Ce n'est pas d'hier, sans doute, que l'attention s'est portée sur la survie des saints. Les premiers hagiographes annexaient déjà à leurs œuvres des récits de miracles. Les Bollandistes ont corrigé, par l'étude systématique de la *gloria posthuma*, ce qu'avait souvent de négatif la critique littéraire appliquée aux passions des martyrs : même si rien n'est recevable de la légende d'un saint, son inscription au martyrologe sera légitimée historiquement par une localisation progressive de son culte, remontant, ou à peu près, à sa déposition dans une église locale (1). Depuis un siècle surtout, des auteurs de plus en plus nombreux

(1) Dans les volumes plus récents des *Acta Sanctorum*, les paragraphes des *commentarii praevii* relatifs au culte des autres saints s'allongent davantage, sans cesser d'être accessoires.

ont montré la part des saints dans l'inspiration des artistes (1), tandis que d'autres érudits amorçaient l'inventaire du sanctoral des églises particulières ou recherchaient dans les noms des localités la trace des vocables des saints patrons (2). Ce qui est plus neuf, c'est le souci de compléter ces enquêtes les unes par les autres, d'en coordonner ensuite les résultats pour mesurer, en quelque sorte, la popularité d'un saint aux divers siècles. Naturellement, les monographies déterminées s'orientent surtout dans le sens des études personnelles de chaque auteur et, jusqu'à présent, ce sont surtout les historiens de l'art et les folkloristes qui ont apporté à ce genre de travaux les plus importantes contributions.

Même ramené aux limites qu'impose la pratique, le programme des monographies de saints reste pourtant fort ambitieux. Parmi les élus, rares sont encore les privilégiés auxquels on peut songer à l'appliquer; pour les autres, les travaux préparatoires font trop défaut (3). La très méritante collection des *Forschungen zur Volkskunde*, que dirige l'un des plus actifs promoteurs des études de folklore en Allemagne, le professeur G. Schreiber, vient en moins de deux ans de consacrer trois monographies à des saints dont le culte eut un retentissement mondial, sainte Anne, saint Antoine de Padoue et saint Nicolas (4). Dans le petit

(1) Un bon exemple fut, en son temps, C. DE MANDACH, *Saint Antoine de Padoue et l'art italien*, Paris, 1899. Mais la plupart des ouvrages de ce genre ne sont que des florilèges, munis d'une illustration anecdotique, et non une véritable histoire d'un saint dans l'art. Dans le genre de la vulgarisation, tout le monde connaît la charmante série *L'art et les saints* (Paris, Laurens).

(2) Pour ces deux derniers points, cfr H. DELEHAYE, S. I. *Loca sanctorum*, dans *Analecta bollandiana*, t. XLVIII, 1930, p. 5-60, avec une abondante bibliographie.

(3) Voir les réflexions très sages du P. DELEHAYE, *art. cit.*, p. 23-25.

(4) B. KLEINSCHMIDT, *Die heilige Anna. Ihre Verehrung in Geschichte, Kunst und Volkstum*, 1930 (*Forschungen*, Heft 1-3), cfr *Nouvelle Revue Théologique*, t. LVIII, 1931, p. 507-523; du même, *Antonius von Padua*, 1931 (*Forschungen*, Heft 6-8), dont nous allons parler; K. MEISEN, *Nikolauskult und Nikolausbrauch im Abendlande*, 1931 (*Forschungen*, Heft 9-12), ce dernier rétrécit sagement son champ d'étude, omettant provisoirement certains pays, comme l'Angleterre, quoique très riches en témoignages de culte.

volume qu'il a rédigé pour servir d'introduction à sa collection (1), l'éditeur signale d'autres patrons célèbres, dont le culte exerça sur la vie du monde chrétien une influence étendue et dont l'étude serait fort désirable, tels saint Sébastien, saint Jacques et saint Léonard (2); on peut espérer que plusieurs de ces sujets seront abordés par les collaborateurs des *Recherches de Folklore*. De moindre portée et plus restreinte aux régions germaniques, la popularité de sainte Élisabeth permettrait cependant une moisson suggestive. Parmi les saints de l'époque moderne, l'un des plus connus ne devra plus attendre longtemps une monographie de grande envergure : dans l'énorme travail que le P. G. Schurhammer commence à faire paraître sur saint François Xavier, les problèmes relatifs à la biographie de l'apôtre des Indes occuperont sans doute la plus grande place, car ce sont ici les plus épineux, mais les questions concernant sa vie posthume, iconographie, culte et dévotions, seront aussi largement traitées (3).

Il n'entre point dans notre plan de parler des enquêtes de détails, dont la multiplication seule rend possibles ces grandes synthèses; mais nous nous reprocherions de ne point citer l'exemple donné sur ce terrain par un de nos confrères d'Espagne. Au cours de ses pérégrinations apostoliques en Catalogne, le P. J. Blanco avait été frappé par l'abondance des œuvres d'art et des pratiques de dévotion relatives à saint François Xavier, qu'il rencontrait. Bravement, il en entreprit l'exploration méthodique, amorcée par l'envoi à tous les curés ou desservants de sanctuaires d'un petit questionnaire imprimé, continuée par une visite personnelle et, au besoin, par celle d'un photographe ami.

(1) G. SCHREIBER, *Nationale und internationale Volkskunde*, Dusseldorf, L. Schwann, 1930, in-4° (26 × 19 cm.), XII-212 p. *(Forschungen zur Volkskunde*, Heft 4-5). Ce très intéressant volume étant déjà épuisé, une réédition fortement remaniée est annoncée pour 1932. — Voir le passage cité, p. 51.

(2) *Op. cit.*, p. 51.

(3) Le premier volume, récemment paru dans les Publications de l'université catholique de Tokio, n'est encore que l'introduction à la partie biographique et comprend le regeste des sources d'archives contemporaines, *Zeitgenössische Quellen zur Geschichte Portugiesisch-Asiens... zur Zeit des hl. Franz Xaver*, Leipzig (Asia Major), 1932.

Le petit volume, au titre suggestif, où le P. Blanco a classé méthodiquement son butin, se défend d'être plus que de simples « notes » offertes aux amis du saint et aux amateurs d'art, de folklore, de dévotions populaires (1); mais la richesse de ces notes fait souhaiter que des initiatives analogues s'exercent sur les saints honorés chez nous (2).

Peu de saints se prêtent mieux à une étude de ce genre que saint Antoine de Padoue. Qui s'en étonnerait : n'est-ce pas *il santo del popolo*, celui que Léon XIII qualifia un jour, en une exclamation qui fit aussitôt le tour du globe, de « saint du monde entier » (3)? Parmi les nombreuses publications qui lui ont été consacrées en l'année jubilaire qui s'est clôturée en juin 1932, le somptueux volume du P. Kleinschmidt ne sera pas le plus répandu, mais il nous a paru le plus riche en aperçus et faits nouveaux, grâce précisément à l'histoire de la survie du saint, qui en forme la plus grande partie (4).

Le savant franciscain a tenu à réaliser point par point le programme qu'il s'était tracé, ouvrant sa monographie par une étude biographique soignée, refaite à nouveaux frais. La vie de saint Antoine est riche en épisodes à répercussions historiques,

(1) J. Blanco Trias, s. i. *Notes sobre la popularitat de sant Francesc Xavier a Catalunya*, Barcelona, F. Fores i Font, 1931, in-8°, 117 p., dont 31 de gravures. Prix : 4 pesetas.

(2) Des recherches sur le culte de Xavier en Belgique devraient prendre une allure différente, plus historique, mais seraient rémunératrices, car nos provinces furent avant la Révolution l'un des centres les plus actifs de cette dévotion (Bruges, Malines, Courtrai...). Une enquête sur la dévotion *actuelle* à saint Antoine de Padoue réserverait des surprises au chercheur qui ne se bornerait pas à dresser un inventaire. Il y aurait intérêt à reprendre avec les moyens modernes l'esquisse faite au XVIII^e siècle par Wielens sur le culte de saint Jean Népomucène en Belgique (cfr un résumé dans les *Précis historiques*, t. XXI, 1872, p. 221-231; sur l'intérêt de cette dernière dévotion, cfr Schreiber, *op. cit.*, p. 80).

(3) Kleinschmidt, *op. cit.*, p. 397; le mot fut prononcé à la réception au Vatican d'un pèlerinage de Padoue.

(4) L'auteur ne nous semble nullement surfaire la valeur de son travail en ce qu'il écrit p. XII-XIII. Nous avons appris récemment que le Ministre général de l'ordre, le R. P. Bonaventure Marrani, avait fait entreprendre une édition italienne du volume.

car il joua un rôle marquant comme professeur à Bologne, comme réformateur et prédicateur populaire en France et en Italie, comme entraîneur et manieur d'hommes. Par ailleurs, la complexité et l'éclat de cette vie l'exposèrent très tôt à l'invasion des légendes. L'exposé qu'en fait le P. Kleinschmidt dénote une connaissance approfondie des sources, comme aussi des travaux déjà parus sur ces délicats problèmes ; sa critique ferme ne se laisse point troubler par l'amour des traditions de famille. On sent pourtant que le public auquel s'adresse le volume autant que les goûts personnels de l'auteur ne laisseront pas celui-ci s'attarder sur cette partie; il se retrouvera sur son terrain d'élection en abordant l'iconographie. Il faut cependant relever un trait au chapitre des miracles, le plus délicat à écrire lorsqu'il s'agit d'un thaumaturge par excellence. Les critiques font aisément bon marché de prodiges retentissants, tels que l'anecdote célèbre des funérailles de l'usurier, dont Antoine fait chercher et trouver le cœur dans le coffre-fort : simple appropriation au saint d'un exemple de prédicateurs. Mais Fachinetti lui-même n'avait point osé rejeter une autre tradition, qui semblait comme incorporée à la physionomie du saint : celle de la gracieuse apparition de l'Enfant Jésus. La merveilleuse fortune de l'épisode dans l'histoire de l'art et les chefs-d'œuvre qu'il nous a valus n'arrêteront pas le verdict du P. Kleinschmidt : la relation unique qui nous a transmis ce miracle est de bien mauvais aloi (1). Notons d'ailleurs que ce n'est qu'au XVII^e siècle que l'Enfant est devenu l'attribut caractéristique de notre saint; les œuvres antérieures le désignent plus souvent par un livre, une flamme ou une branche de lis.

L'enquête préparatoire aux chapitres de la vie posthume devait être entre les mains du P. Kleinschmidt, aussi complète et définitive que possible. Elle a conduit l'actif chercheur des montagnes des Balkans à l'Italie et au Portugal, et même jusqu'aux côtes du Pacifique et sous les wigwams des Indiens de l'Arizona. Il nous confesse d'ailleurs avec bonne grâce que son livre y a plus

(1) KLEINSCHMIDT, *op. cit.*, p. 74-76.

gagné pour le pittoresque de l'illustration que pour le fonds scientifique. Dans le butin, les objets familiers voisinent avec les œuvres d'art et l'ouvrage fait place, à côté du tableau de musée, à la statuette de nos chapelles comme à l'estampe enluminée, voire même aux faïences ornées de sujets et aux timbres-postes jubilaires. Nous n'allons point résumer ni même parcourir cet inventaire, que l'auteur a d'ailleurs ordonné avec une clarté presque trop méthodique; mais nous voudrions en prendre occasion pour souligner certains points qui nous ont paru, à la lecture, intéressants pour l'histoire des dévotions (1).

Le culte voué par le peuple à ses saints préférés apparaît singulièrement capricieux et, même lorsqu'il s'exerce dans les églises et en relation avec des cérémonies liturgiques, il ne se laisse que partiellement guider par des règles ou des prescriptions. Aussi sa courbe se laisse-t-elle moins aisément tracer que celle du culte liturgique, dont des actes officiels, concession de fête ou modification de rite, fixent les points essentiels; mais elle traduit bien plus immédiatement, quand on peut la suivre, les variations de popularité, les progrès et surtout les reculs. Que l'on songe, par exemple, au culte des grands « auxiliateurs », si répandu à la fin du moyen âge, et dont la vogue fléchit brusquement peu après, par suite de la diminution des grandes calamités contre lesquelles on les invoquait. Tout près de nous, nous voyons une vieille dévotion presque entièrement oubliée après avoir été des plus populaires, le recours à saint Christophe contre la mort subite, revivre brusquement et avec éclat du fait des automobilistes. Ce sont, en effet, les raisons de patronage qui semblent conditionner avant tout l'élan des masses vers tel ou tel protecteur. Si saint Antoine n'a pas vu le culte qu'on lui rend subir de déclin fort marqué, en dépit des coups portés par l'Aufklärung et de la suppression de ses confréries par Joseph II, il le doit sans doute

(1) L'exécution matérielle est digne des presses de Schwann; en particulier, les clichés sont d'un rendu parfait. Nous oserions cependant suggérer pour les volumes suivants une amélioration considérable : ce serait de ramener autant que possible l'illustration aux pages correspondantes du texte.

à la multitude et au caractère humble et intime de ses patronages. Il existe un vieux répons « Si quaeris miracula », que vulgarisèrent des gravures et que le P. Kleinschmidt croit pouvoir faire remonter au premier office du saint, rédigé par Julien de Spire : il n'y a guère de misères humaines que ses strophes ne fassent rentrer parmi les maux écartés par les « treize privilèges » du thaumaturge (1).

Dans quelle mesure la personnalité même du saint contribue-t-elle à orienter les préférences des fidèles ? On a souvent souligné ce qui, dans la carrière apostolique de saint Antoine, dans sa fine psychologie populaire, toute pénétrée de simplicité franciscaine, dans son activité charitable, le rapprochait des foules et le mettait d'emblée à leur niveau. C'est indéniable et nous applaudissons à l'usage qu'on a fait de ces amorces de popularité pour faire aimer le saint des prolétaires modernes. Il nous semble toutefois, à considérer le passé, que ce sont moins ces faits historiques relativement complexes qui ont frappé les masses que certaines situations très simples, gestes ou attitudes, qui atteignent aussitôt un des grands traits de la psychologie humaine. Nous avons fait remarquer autrefois à propos de sainte Anne comment son seul titre d'aïeule du Christ avait mis à l'actif de cette dévotion toutes les séductions de l'intimité familiale (2). Il en fut de même pour le grand prêcheur franciscain et il nous paraît bien instructif que la scène de sa vie qui fut de loin la plus répandue dans l'art jusqu'à la Renaissance soit celle du miracle eucharistique de l'âne forcé de s'agenouiller devant l'hostie : thème caractéristique s'il en fut d'apologétique populaire. Le P. Kleinschmidt signale que l'iconographie moderne rendit à la cause du saint un service analogue, en vulgarisant presqu'exclusivement, depuis le XVII^e^ siècle, le type qui le représente avec l'enfant Jésus : son patronage

(1) KLEINSCHMIDT, *op. cit.*, p. 345-355. Tout ce chapitre sur l'iconographie du répons est original et de grand intérêt. Il vaut la peine de relever, au sujet du patronage de saint Antoine le plus connu de nos jours, le détail piquant donné p. 386, note 2 : le texte original du répons n'aurait point porté : « membra *res*que perditas petunt et accipiunt », mais : « membra *vires*que perditas... »

(2) *Une ancienne dévotion populaire : l'aïeule du Christ*, dans *Nouvelle Revue Théologique*, t. LVIII, 1931, p. 519.

sur les enfants s'en est trouvé singulièrement renforcé et, du coup, les mères lui ont été gagnées (1).

Parmi les facteurs extérieurs qui ont le plus puissamment favorisé l'expansion du culte d'un saint, le plus efficace depuis le XIII^e siècle est sans contredit l'action des ordres religieux : ceux-ci se font les apôtres des saints qu'ils ont adoptés (2) et, à fortiori, de ceux qui appartiennent à leur famille. Les relations entre les provinces de l'ordre amènent l'importation, dans un pays, des pratiques qui réussirent ailleurs. C'est ainsi que le franciscain Henri Jonghe introduisit à Anvers, en 1666, la dévotion des douze mardis de saint Antoine, dont il avait constaté le succès à Munich (3). L'influence d'un religieux peut se faire décisive : c'est un franciscain devenu le pape Sixte IV qui fit franchir au culte liturgique de saint Antoine une étape importante en étendant la célébration de sa fête à l'Église universelle (4). Coïncidence frappante : biffée du calendrier en 1568, lors de la réforme du missel romain par saint Pie V, cette fête y fut réintroduite quelques années plus tard par Sixte V, franciscain lui aussi (5).

La dévotion de ses frères en religion, montés sur le trône de saint Pierre, valut au saint de Padoue une fortune autrement étrange, que le P. Kleinschmidt qualifie heureusement de *canonisation artistique* (6). La surprise est grande, pour le visiteur des basiliques romaines, de voir l'image de l'humble frère mineur

(1) KLEINSCHMIDT, *op. cit.*, p. 371.

(2) Nous l'avons montré pour sainte Anne, *art. cit.*, p. 372, d'après les recherches du P. Kleinschmidt. On sait comment les clunisiens développèrent dans toute l'Europe le culte des SS. Pierre et Paul; cfr. SCHREIBER, *op. cit.*, p. 81. Les jésuites propagèrent celui de saint Jean Népomucène.

(3) M. VERJANS, O. F. M. *Antonius van Padua, de populairste aller heiligen*, dans *Ons volk ontwaakt*, t. XVII, 1931, p. 419.

(4) Voir dans KLEINSCHMIDT, *Antonius von Padua*, p. 255-257, tout ce que fit ce pape (Francesco della Rovere) pour le culte de saint Antoine; la médaille de son couronnement (*ibid.*, fig. 207) montre au revers cette scène significative : saint François et saint Antoine posant la tiare sur le front du pape.

(5) KLEINSCHMIDT, *op. cit.*, p. 241; il en avait été de même de la fête de sainte Anne.

(6) *Ibid.*, p. 110-116.

prendre place, avec celle de son père saint François, aux côtés de Jean-Baptiste et de quelques apôtres dans les vénérables mosaïques absidales de Saint-Jean de Latran et de Sainte-Marie-Majeure; à cette époque, seuls les grands martyrs romains auraient pu prétendre à Rome à une pareille distinction. Cet honneur, gros de conséquences pour le développement du culte antonin, ne s'explique que par la volonté du pape alors règnant : avant son pontificat (1288-1292), Nicolas V avait été ministre général de l'ordre de saint François (1272-1279).

L'attention a été attirée à plusieurs reprises, ces dernières années, sur une sorte de glissement qui s'opère assez facilement entre les dévotions propagées par les ordres religieux. On voit un saint plus récent profiter, si l'on peut ainsi parler, de la faveur déjà acquise à l'un de ses aînés, à son fondateur, par exemple, et même prendre peu à peu sa place. C'est ainsi que, en Allemagne, la dévotion à saint Ignace fut partiellement remplacée par celle à saint François Xavier et à saint Louis de Gonzague, qu'ailleurs le culte de saint Alphonse de Liguori facilita la propagation de celui du bienheureux Clément Hofbauer (1). Saint Antoine de Padoue n'a-t-il point supplanté parfois, souvent peut-être, saint François d'Assise dans la dévotion populaire ? Au moins croyons-nous justifiée la boutade célèbre : François d'Assise est sans doute le plus connu des saints, mais c'est son lieutenant saint Antoine qui possède le plus de clients.

Ce qui nous a le plus frappé, en parcourant *Antonius von Padua*, c'est l'éclatante réhabilitation que ces études constituent pour l'époque moderne, tant au point de vue de l'iconographie religieuse qu'à celui de la piété populaire. Lorsqu'on entend parler des relations familières, simples et comme quotidiennes, des gens du peuple avec les saints du ciel, invoqués dans tous les dangers, et de la place magnifique que cette mentalité chrétienne fit attribuer aux saints dans l'art d'autrefois, la pensée se porte

(1) Voir entre autres, sur ce sujet, G. Schreiber, *Nationale und internationale Volkskunde*, p. 84.

d'instinct vers le moyen âge, vers ses deux derniers siècles surtout. Les brillants tableaux qu'ont brossés de cet aspect caractéristique de l'art d'alors des maîtres comme MM. Mâle et Bréhier sont devenus classiques, repris d'ailleurs et vulgarisés par des publications plus accessibles (1). Pourquoi faut-il que ces exposés s'achèvent trop souvent par un regret, au seuil de l'époque moderne, comme si les traditions iconographiques du moyen âge n'avaient plus, après la Renaissance, d'héritage légitime ? S'il est un trait caractéristique de la critique d'art actuelle, c'est bien le souci de rendre justice à chaque époque, à celle de la contre-réforme comme aux autres, d'apprécier leurs productions en fonction de leurs propres principes et non par comparaison avec un style donné qui serait seul chrétien. Nous avions parfois l'impression, avant d'ouvrir le livre du P. Kleinschmidt, que l'iconographie n'avait point toujours suivi cette progression. Mais notre auteur fut un des champions d'une saine estimation de l'art religieux après le concile de Trente. Pour se rendre compte du chemin parcouru, il suffit d'ouvrir, à côté de son livre, l'étude du critique d'art suisse C. de Mandach, sur saint Antoine et l'art italien, antérieure de trente ans à peine (2) : l'abondante production des maîtres de la Renaissance remplit presqu'entièrement ce volume ; c'est à peine si quelques pages effleurent, dédaigneusement, les siècles qui suivirent. De son côté, le P. Kleinschmidt maintient sans doute en place d'honneur les grands cycles légendaires et les « saintes conversations » de la Renaissance, mais parmi les Tiepolo, les Murillo et les Van Dyck, les Sansovino ou les Ribera, les anonymes qu'il nous présente, que d'œuvres de réelle valeur religieuse !

Nous en convenons : ce ne sont plus les tableaux de musée et

(1) E. Male, *L'art religieux à la fin du moyen âge*, Paris, 1922 (2e édit.) et L. Bréhier, *L'art chrétien, son développement iconographique*, Paris, 1928, (2e édit.). Parmi les exposés de vulgarisation : C. Baussan, *Images populaires des saints*, Paris, 1928.

(2) C. de Mandach, *Saint Antoine de Padoue et l'art italien*, Paris, 1899, avec une préface de E. Müntz.

les œuvres de maîtres qui traduisent le mieux à ce moment l'évolution de la piété chrétienne ; il faut s'adresser pour suivre celle-ci à l'imagerie religieuse, aux statues pieuses, aux estampes gravées ou coloriées, et tout n'est pas ici de grand mérite artistique. Encore ne doit-on point passer condamnation trop vite; parmi les gravures qui ornent les petites images de dévotion, les *sanctjes* et les *prentjes*, il s'en trouve de grande valeur, dues parfois à des maîtres comme Wiercx, Galle, Krafft, ou leurs émules (1). La question de valeur est d'ailleurs étrangère au point de vue iconographique, pourvu que ces images plus humbles expriment, comme jadis les chefs-d'œuvre, les tendances vivantes des dévotions de l'époque (2).

Les pratiques de dévotion elles-mêmes restent nombreuses et vivaces aux époques très proches de la nôtre et l'on ne peut manquer de remarquer le nombre de celles dont l'origine est toute récente. Nul doute, par exemple, que l'institution des pains de saint Antoine n'ait grandement contribué à faire connaître le saint dans les milieux pauvres au cours de ces dernières années : sous sa forme actuelle, elle ne prit naissance qu'en 1890, dans une arrière-boutique de Toulon, et dans des circonstances d'une simplicité toute populaire (3). Les usages de la civilisation moderne seront eux-mêmes soumis, grâce à l'extension des vieilles coutumes, à la protection des habitants du ciel : saint

(1) On trouvera de nombreux exemples dans l'illustration du volume de Kleinschmidt; les mêmes idées sont exprimées, avec l'aide de quelques gravures, dans un article du P. M. Verjans, o. f. m., sur la dévotion à saint Antoine dans les anciens Pays-Bas : *Antonius van Padua, de populairste aller heiligen*, dans *Ons volk ontwaakt*, t. xvii, 1931, p. 418-420.

(2) Cette remarque a été faite très sagement par le P. G. de Jerphanion, à propos du volume de L. Bréhier cité plus haut. « C'est par elle (l'imagerie religieuse) que se manifestent les tendances de la piété chrétienne, beaucoup plus que par les tentatives isolées, souvent déconcertantes, de bien des artistes renommés. C'est elle la véritable héritière des imagiers d'autrefois... Ils comptaient dans leurs rangs des artistes, les nôtres ne le sont guère... affaire de critique d'art et non d'iconographie. Au cours de son dernier chapitre, M. Bréhier me semble avoir déplacé quelque peu son point de vue. » (*La voix des monuments*, 1930, p. 30, note 3).

(3) Kleinschmidt, *op. cit.*, p. 389-392.

Antoine, qui faisait retrouver les objets perdus, sera chargé d'empêcher la perte des correspondances postales. N'avez-vous jamais reçu de lettre portant en guise de sceau les initiales S.A.G. (Sankt Antonius Geleit) ou R.S.A. (Recommendata a Sant'Antonio) (1)? Le développement de l'industrie moderne amène au pied du Saint une clientèle nouvelle, qu'on n'ose dire dévote; elle est pourtant conduite par le même besoin obscur et violent d'une protection surhumaine que les artisans médiévaux. Nous regrettons que le P. Kleinschmidt n'ait point examiné de plus près la dévotion des mineurs à saint Antoine (2) : dans notre pays, par exemple, elle constitue certainement avec ses pratiques parfois outrées, un des traits caractéristiques du culte du grand thaumaturge.

C'est un des principaux mérites de ce beau volume jubilaire d'avoir mis en lumière la continuité de nos traditions chrétiennes, dans l'art et dans la piété populaire.

E. LAMALLE, S. I.

(1) *Ibid.*, p. 388-389; la fig. 371 reproduit une étiquette imprimée, portant l'effigie du saint et les sigles S. A. G. et servant à cacheter les enveloppes. On nous assure que cette coutume est très répandue au Brésil.

(2) Les quelques lignes données, *op. cit.*, p. 388, ne font qu'effleurer le sujet.

Bulletin critique des études plotiniennes

(1929-1931)

De plus en plus Plotin s'impose à l'attention des philologues, des philosophes et même des historiens du dogme. Dans cet égyptien hellénisé qui enseigna à Rome de 244 à 270 après J. C., on se plaît à saluer le dernier grand nom de la sagesse grecque, l'héritier de Platon, d'Aristote et de Zénon le stoïcien. On veut aussi voir en lui, parfois non sans quelque exagération, le premier anneau de la longue chaîne des philosophes médiévaux et modernes. Augustin l'a lu, Leibnitz en dépend et Bergson s'en réclame. Par eux ou avec eux maint autre penseur illustre a subi son influence. Dean Inge n'a-t-il pas osé écrire qu'à ses yeux saint Thomas d'Aquin est plus près de Plotin que de l'authentique Aristote ? (1) Et dans ce jugement, tout n'est pas faux. Le grand penseur « alexandrin » sort enfin de l'ombre. Surtout depuis 1900 et plus encore depuis 1918, on s'est mis très sérieusement à l'étudier. Dans les trois dernières années (1929-1931) on compte une vingtaine de travaux de tout genre sur les *Ennéades*. Il nous a paru intéressant d'en grouper ici les résultats et, si possible, de les mettre au point ou de les compléter. Le lecteur, spécialiste ou non, pourra ainsi se faire sans trop de peine une idée assez complète de l'état actuel des études plotiniennes. Auparavant, il ne sera pas inutile de passer rapidement en revue les principaux travaux sur le néoplatonisme antérieurs à 1928.

Vers le milieu du XIX^e^ siècle, sous l'impulsion de l'helléniste qu'était Victor Cousin, le néoplatonisme jouit en France d'une certaine faveur. Coup sur coup paraissent trois ouvrages intitulés

(1) W. R. Inge, *The philosophy of Plotinus*, 3^e^ éd., t. I, p. 15, note 1 : « To me at least it is clear that St Thomas is nearer to Plotinus than to the real Aristotle ». Cette note doit justifier l'assertion plus audacieuse encore qu'on lit dans le texte : « As long as St Thomas Aquinas is the norm of scientific orthodoxy, the philosophy of the Church must remain predominantly Neoplatonic ». — Voir aussi F. Picavet qui, dans son *Essai sur l'histoire générale et comparée des théologies et des philosophies médiévales*, fait de Plotin le principal inspirateur des doctrines du moyen âge.

Histoire (critique) de l'École d'Alexandrie, celui de Jules Simon en 1845, de Vacherot en 1846, et une réédition de celui de Matter en 1848. Dix ans plus tard (1857-1861) M.-N. Bouillet publie sa traduction française des *Ennéades*, la première en langue vulgaire, et contribue ainsi puissamment à faire connaître Plotin; puis, pendant plus d'un demi-siècle, la France n'entend plus parler de Plotin.

Tandis que les philosophes français de l'école ou de l'entourage de Cousin s'intéressent davantage à la doctrine des *Ennéades*, les philologues allemands s'attachent à en publier le texte. En 1835, paraît à Oxford, en 3 volumes in-4°, l'édition monumentale de F. Creuzer et de G. H. Moser. Déparée par une ponctuation fantaisiste — et dont les auteurs s'excuseront — mais pourvue d'un apparat critique abondant, elle reste la seule où l'on puisse retrouver le texte de la tradition manuscrite. Malgré les défauts de son œuvre (les collations, dues à plusieurs savants, sont de valeur inégale) et quoiqu'on en ait dit, Creuzer a bien mérité des études plotiniennes. Tous les éditeurs suivants dépendent de lui, mais dans une mesure variable. Tous aussi, et en cela ils en diffèrent, portent leur effort du côté de la critique conjecturale.

A. Kirchhoff en 1856 chez Teubner à Leipzig, H.-F. Müller en 1878-80 chez Weidmann à Berlin, R. Volkmann en 1882-84 de nouveau chez Teubner, publient un texte « corrigé » des *Ennéades*. Kirchhoff et Volkmann n'ont sans doute étudié eux-mêmes directement aucun manuscrit de Plotin, Müller en a étudié plusieurs et établit son texte sur trois ou quatre d'entre eux qu'il collationne intégralement. Il donne aussi la première traduction allemande des *Ennéades*. Il fut pendant longtemps presque le seul spécialiste des questions plotiniennes. De 1867, date de sa dissertation (*Ethices Plotini lineamina*), à 1919, date de son dernier article (*Plotinos über die Unsterblichkeit*, dans *Sokrates*, N. F., VII, pp. 177-187), il publia une trentaine de consciencieuses monographies sur le texte, la doctrine et l'influence de Plotin. Comme Creuzer, il en a bien mérité.

En Angleterre, il faut attendre le début du XX^e siècle pour voir paraître des études importantes sur le néoplatonisme. Une des

premières en date et non la moins remarquable est celle de M. Whittaker, *The Neoplatonists, A Study in the History of Hellenism*, parue en 1901, refondue en 1918 et rééditée en 1928 à l'*University Press* de Cambridge. Peu après, Edward Caird parla brillamment de Plotin dans le second volume de son *Evolution of Theology in the Greek Philosophers* (Glasgow, 1904). D'autres suivirent, mais aucun « scholar » d'outre-manche ne s'est encore donné pour tâche d'éditer Plotin.

Depuis 1918, et tant en Angleterre qu'en France et en Allemagne, Plotin fait l'objet de plusieurs travaux de valeur. Franchissant petit à petit le cercle des philosophes, il pénètre dans les milieux philologiques où il ne s'était fait jusqu'ici que d'assez rares amis. Mais aujourd'hui, même les historiens de la philosophie croient utile d'appuyer leurs interprétations doctrinales à de minutieuses études de texte. De cette méthode nouvelle nous avons un brillant exemple dans les deux thèses de doctorat du R. P. Arnou. Le titre de la « petite » thèse est à lui seul éminemment significatif : Πρᾶξις et Θεωρία, *Étude de détail sur le vocabulaire et la pensée des Ennéades de Plotin*. La « grande » thèse, intitulée *Le désir de Dieu dans la philosophie de Plotin* (Paris, Alcan, 1921), et dont le titre aussi est révélateur, constitue une étude originale et puissante sur le sens profond de la pensée plotinienne; on ne saurait trouver de meilleure introduction à l'étude du néoplatonisme des Pères de l'Église.

En 1921 aussi, paraissait à Leipzig chez Meiner le *Plotin* de F. Heinemann, ouvrage qui, parmi les initiés, fit sensation. On sait que Porphyre dans sa *Vita Plotini* nous a laissé une liste chronologique des œuvres de son maître. Pour se faire une juste idée du prix de ce document, presque unique en son genre, il suffit de se rappeler la peine inouïe que se donnèrent et que se donnent encore les philologues pour retrouver la chronologie des Dialogues de Platon; et certains traités d'Aristote ne sont-ils pas aujourd'hui l'objet de recherches analogues? Quant aux œuvres de Plotin, en se fiant à Porphyre, on croyait pouvoir les lire dans l'ordre où elles furent écrites. Or Heinemann met en doute la véracité de ce canon chronologique et reclasse à sa

manière, au moins dans chaque « groupe » chronologique et en respectant l'ordre de succession de ces groupes, les différents traités de Plotin. A dire vrai, les indices de classement, nullement stylistiques mais presque uniquement tirés de petites divergences doctrinales, sont des plus subjectifs. D'après des critères semblables l'auteur conteste aussi l'authenticité de certains passages, parfois même de traités entiers des *Ennéades*. Dans une seconde partie, moins intéressante mais non moins subjective, il reprend, d'un point de vue plus spéculatif, différents points du système de Plotin et en montre l'évolution supposée. Par ses erreurs même, l'ouvrage fut utile : il a confirmé l'intérêt et, le plus souvent, la véracité des renseignements transmis par Porphyre dans sa *Vita Plotini*. De plus, si l'ensemble des conclusions de M. Heinemann est rejeté à bon droit par des critiques tels que MM. Bréhier, Inge et Oppermann, plus d'un point de détail en peut être retenu.

Telle est, *per summa capita*, l'histoire des études plotiniennes au XIX^e^ siècle et jusqu'en ces dernières années.

Le présent *Bulletin* comprendra quatre parties : après deux courtes mais substantielles études sur la *Vita Plotini* de Porphyre, on analysera les travaux qui concernent l'établissement du texte, son histoire et son interprétation, tels que les éditions, les articles de critique verbale, les traductions; puis l'on passera aux exposés généraux ou particuliers de la philosophie de Plotin; on terminera par les ouvrages — de jour en jour plus nombreux — qui s'efforcent de retrouver les sources de cette philosophie et d'en déceler l'influence chez des écrivains postérieurs, Pères de l'Église ou philosophes païens, parfois même chez des penseurs contemporains.

I. — La « vita Plotini » de Porphyre.

Sous le titre *Plotins Leben, Untersuchungen zur Biographie Plotins* (1), M. Oppermann a publié deux études pleines d'intérêt, la première sur les maladies et la mort de Plotin, la seconde sur la chronologie des principaux événements de sa vie. Au chap. 2

(1) Hans Oppermann, *Plotins Leben, Untersuchungen zur Biographie Plotins*

de sa *Vita Plotini*, Porphyre nous a conservé des détails assez précis sur la maladie dont mourut son maître. Il les tenait de son condisciple Eustochius qui assista Plotin à ses derniers moments. Dans le récit de Porphyre, les symptômes de cette maladie sont en contradiction avec le nom qu'il lui donne (p. 10). D'après les descriptions des médecins de l'antiquité, la κύναγχος (*Vit. Plot.*, 2, 9) est une sorte d'angine foudroyante. Or, d'après Porphyre, Plotin en aurait été atteint plusieurs mois avant sa mort : il n'est donc pas possible qu'il en mourut. Heureusement un autre auteur, un latin cette fois, nous a donné un récit de cette maladie : Firmicus Maternus au cours de ses élucubrations astrologiques (*Matth.*, I, 7, 14-21) (1) nous fait une description circonstanciée des maux très graves qui, à l'en croire, s'abattirent sur Plotin pour le châtier de n'avoir pas cru à l'influence des astres. Quelle est ici la source de Firmicus ? L'auteur ne pense pas que ce puisse être Porphyre (p. 12) : car le récit de Firmicus est plus riche de détails que celui de la *Vita Plotini*. En fait, il n'en contient qu'un ou deux de plus, mais ils sont assez précis : « et primum membra eius frigido sanguinis torpore riguerunt »; « ... per omnes dies ac per omnes horas serpente morbo minutae partes viscerum defluebant (cfr cependant *Vit. Plot.*, 2, 1), et quicquid paulo ante integrum videras statim confecti corporis exulceratio deformabat». A moins de supposer que l'auteur latin ait inventé de toutes pièces ces détails pour augmenter l'effet dramatique de son tableau, il est probable qu'il les tient d'une source indépendante de Porphyre, et, sans doute, étant donné certains traits techniques, d'une description de médecin. Or, on sait, par une scolie des manuscrits des *Ennéades* (IV, 4, 29, fin), qu'Eustochius publia une édition des œuvres de Plotin, et selon toute vraisemblance avant celle de Porphyre.

(*Orient und Antike*, hrsg. von G. Bergsträsser und O. Regenbogen, n. 7), Heidelberg, 1929, Carl Winters Universitäts-Buchhandlung. (23 × 15 cm.), 60 pp. Prix : 3,60 RM. (Envoyé à la rédaction de la Revue).

(1) Ce texte fut déjà signalé et transcrit par Fabricius (éd. Harder, *Bibl. Gr.*, t. V, notice de Plotin, pp. 691 sqq.). On le trouvera reproduit dans la grande édition des œuvres de Plotin (1835), par Creuzer et Moser, t. I, p. XXIV sqq.

De même que celui-ci, il aurait fait précéder son édition d'une *Vie de Plotin*, et de cet ouvrage nous aurions un morceau — paraphrasé, évidemment — dans le récit de Firmicus Maternus. L'hypothèse de M. Oppermann, sans être absolument certaine (Firmicus peut fort bien avoir paraphrasé Porphyre), n'en est pas moins très séduisante. Elle nous rendrait un fragment d'une œuvre dont on a perdu toute trace : l'édition des écrits de Plotin par Eustochius.

Quoiqu'il en soit de l'origine de ce second récit, il permet d'affirmer que la maladie dont mourut Plotin n'est pas la κύναγχος mais ce que les médecins de l'antiquité appelaient l'ἐλεφαντίασις et ce que leurs confrères d'aujourd'hui dénomment plus savamment « elephantiasis graecorum ». Plotin mourut tout simplement *de la peste* (1). Ceci explique pourquoi, à la fin de ses jours, il se décida à quitter Rome pour se retirer à la campagne, dans la maison de son défunt ami Zéthus : on l'aurait *contraint* à l'isolement, et c'est par ordonnance du médecin (Eustochius en l'occurrence) qu'il aurait choisi, pour se refaire, le climat salubre de la Campanie. La nature répugnante de cette maladie (cfr *Vit. Plot.*, 2, 16) et son caractère contagieux rendent compte aussi du soin que mettaient à l'éviter ses disciples et même ses amis. A sa mort, seul Eustochius était présent.

M. Oppermann croit pouvoir préciser le genre de relations qui rattachent Eustochius à Plotin. Au chap. 7 de la *Vita*, où Porphyre énumère les diverses connaissances de Plotin, on lit : « Il avait aussi pour ami un médecin d'Alexandrie, Eustochius, dont il fit la connaissance à la fin de sa vie; il continua à en recevoir les soins jusqu'à sa mort; Eustochius se consacra aux (seules) doctrines de Plotin, et il acquit (ainsi) les dispositions d'un vrai philosophe, ἀλλὰ μὴν καὶ Ἀλεξανδρέα Εὐστόχιον ἰατρικὸν ἔσχεν ἑταῖρον ὃς περὶ τὰ τελευταῖα τῆς ἡλικίας γνωρισθεὶς αὐτῷ διέμενε θεραπεύων ἄχρι τοῦ θανάτου καὶ μόνοις τοῖς Πλωτίνου σχολάζων ἔξιν περιεβάλλετο γνησίου

(1) M. Oppermann ne nous dit rien du texte *Vit. Plot.*, 2, 7 ἐπειδὴ τοῦ λοίμου ἐπιβρίσαντος συνέβη τοὺς τριβόντας αὐτὸν ἀποθανεῖν. Est-ce que cette peste (λοιμός) a quelque chose à voir avec l'ἐλεφαντίασις ? Serait-ce en se faisant faire des frictions par des pestiférés que Plotin fut lui-même atteint ? Simple question.

φιλοσόφου » (texte et trad. (1), Bréhier). Comme la plupart des traducteurs (Ficin, Bouillet, Müller, MacKenna, Bréhier), M. Oppermann comprend qu'Eustochius fit la connaissance de Plotin *à la fin de sa vie*. Plotin est mort au courant de l'été de 270; les symptômes de la peste ont dû se manifester vers 268-269 (p. 27). M. Oppermann semble porté à croire qu'Eustochius n'entra en relation avec Plotin que pour le soigner. Mais dira-t-on la même chose des deux autres médecins que Plotin comptait parmi ses disciples et amis, Paulin de Scythopolis et l'Arabe Zéthus? Ce Zéthus aurait-il acheté la propriété de Firmicus près de Minturnes (*Vita*, 7) pour la transformer en sanatorium et y recevoir ses patients, dont Plotin ? L'hypothèse de M. Oppermann ne reposerait-elle pas sur une méprise du sens que prend ici ἡλικία. Ce mot peut signifier la vie humaine dans toute sa durée, c'est entendu; mais il peut signifier aussi dans un sens plus strict une certaine époque de la vie, la jeunesse ou la maturité. Plotin peut fort bien avoir connu Eustochius « vers la fin de sa jeunesse » ou « vers la fin de son âge mûr » peut-être avant d'avoir atteint sa quarantième année, alors qu'il était encore à Alexandrie. N'oublions pas qu'Eustochius était originaire de cette ville. N'est-il pas probable que certains des Alexandrins qui se trouvaient dans l'entourage de Plotin — et Porphyre en cite un certain nombre — avaient déjà fait sa connaissance à Alexandrie, puis l'avaient retrouvé ou même accompagné à Rome? Cela est vraisemblable de l'Alexandrin Olympius qui fut, nous dit Porphyre (*Vita*, 10, 1-3), disciple d'Ammonius, et donc condisciple de Plotin et qui le jalousait (διὰ φιλοπρωτίαν). Le sens que nous proposons pour ἡλικία est confirmé par un passage qui précède le nôtre de quelques lignes : *Vita Plot.*, 6, 29 sqq. ὥπερ δὲ ἐγράφη, τὰ μὲν κατὰ πρώτην ἡλικίαν, τὰ δὲ ἀκμάζοντος, τὰ δὲ ὑπὸ τοῦ σώματος καταπονουμένου, οὕτω καὶ τῆς δυνάμεως ἔχει τὰ βιβλία. Si l'on traduit ici ἡλικίαν par « vie » il faut traduire κατὰ πρώτην ἡλικίαν par « dans sa jeunesse », ce qui est faire dire une absurdité à Porphyre (Voir la note de M. Bréhier dans son édition : « En réalité... Plotin avait alors 51 ans »). A moins qu'Eustochius

(1) Nous avons ajouté deux mots à la traduction de M. Bréhier.

ne se soit appliqué à l'étude de la philosophie de Plotin après la mort du maître, — et le contexte rend une telle interprétation peu probable —, il faut qu'il soit demeuré auprès de lui un certain temps pour qu'il ait pu « revêtir le caractère d'un vrai philosophe ». Il semble donc que loin d'être un ami de la dernière heure il ait été un de ses tout premiers compagnons (ἑταῖρον) (1), peut-être même un de ceux qui l'avaient accompagné d'Alexandrie à Rome. Ainsi dans διέμενε, le préfixe prend-il tout son sens.

Quant à la maladie qui tourmenta Plotin pendant la majeure partie de sa vie, M. Oppermann montre que c'est la κωλικὴ νόσος et non comme le portent certains manuscrits la κοιλιακὴ νόσος (p. 25 et 26). Ceci est un nom générique, cela un nom spécifique. Aretaios, IV, 13, 12 décrit la κωλικὴ νόσος en ces termes : σιτίων (Petit, ἀφροδισίων mss.) ὠμῶν τε καὶ ἀπέπτων ἡ ἀνάδοσις.

Dans sa deuxième étude — tout aussi importante que la première — M. Oppermann s'astreint à retrouver exactement toutes les dates qui jalonnent la *Vita Plotini* de Porphyre. A cette fin, il met en œuvre, et avec un succès remarquable, les données précises que les papyrus et les monnaies nous livrent aujourd'hui sur l'année égyptienne ou syro-macédonienne qui commençait le 29 août. Il prouve que c'est d'après les années égyptiennes et non d'après les années de la *tribunicia potestas* que Porphyre a calculé les dates de son récit.

M. Oppermann remarque que l'année de l'arrivée de Plotin à Rome (été de 244) correspond à la quarantième de son âge. Or, l'on sait que, pour les anciens, c'est à quarante ans qu'un homme atteignait son ἀκμὴ et d'autre part qu'ils dataient cet ἀκμὴ par un événement important de la vie. Il se peut, dit l'auteur, que Porphyre ait tout bonnement calculé la date de la naissance de Plotin en fixant à 40 ans son ἀκμὴ, et en prenant pour l'événement capital de la vie de son maître son arrivée à Rome. De la sorte ni lui ni Eustochius n'auraient connu l'âge vrai de Plotin

(1) Eustochius est expressément cité parmi les disciples les plus fervents de Plotin. *Vita Plot.*, 7, début : ἔσχε δὲ ἀκροάτας μὲν πλείους ζηλωτὰς δὲ καὶ διὰ φιλοσοφίαν συνόντας Ἀμέλιον... ἀλλὰ μὴν καὶ Ἀλεξανδρέα Εὐστόχιον...

et toutes les dates de la *Vita* reposeraient sur une conjecture de Porphyre. Sur ce point les doutes du savant auteur ne paraissent pas absolument fondés; les dates de la *Vita* sont tout d'abord d'une cohérence parfaite; puis Porphyre dit explicitement qu'il tenait l'âge de Plotin d'Eustochius (*Vita*, 2, 29 : ἔτη γεγονώς, ὡς ὁ Εὐστόχιος ἔλεγεν, ἓξ τε καὶ ἑξήκοντα). A son ami, Plotin a seulement caché le *jour* et le *mois* de sa naissance afin qu'on ne fêtât pas son anniversaire (*Vita*, 2, 38 et 39). Enfin on remarquera que, pour Porphyre, Plotin était dans son ἀκμὴ à l'âge de *soixante ans*, tandis qu'à cinquante et un ans il était encore dans sa πρωτὴ ἡλικία (*Vit. Plot.*, 6, 29-30. Voir le texte cité plus haut, p. 713). Si, comme on peut le croire, Eustochius était un des plus vieux amis de Plotin, on comprend sans peine qu'il ait connu son âge exact. Une fois de plus la *Vita Plotini* de Porphyre, cette œuvre si riche en renseignements de toute sorte, paraît devoir mériter pleinement notre créance.

II. — Le texte et son interprétation.

Comme les quatre volumes qui l'ont précédé, le tome V de la nouvelle édition et traduction française des ***Ennéades*** (1) doit surtout sa valeur aux claires et pénétrantes notices qui accompagnent chaque traité. Le savant éditeur de Plotin y a mis le meilleur de sa compétence en histoire de la philosophie ancienne. C'est ainsi qu'il peut prouver que le début du traité (V, 5) combat la théorie de la connaissance des Épicuriens, remarque qui jusqu'ici n'a pas encore été faite. Dans plusieurs de ces notices, M. Bréhier met en lumière les principaux aspects de la « critique » de Plotin, parfois aussi de sa mystique; mais sur ce point on attendait peut-être des développements plus abondants.

Par son contenu, la cinquième Ennéade est une des plus intéressantes de toute l'œuvre de Plotin; l'on peut aussi y récolter une ample moisson de problèmes de critique verbale, dont

(1) Plotin, *Ennéades*, V. Texte établi et traduit par Émile Bréhier (*Collection des Universités de France*, publiée sous le patronage de l'*Association Guillaume Budé*), 173 pp. (21 × 14 cm.), Paris, 1931. Société d'édition « Les Belles-Lettres ».

quelques-uns importent assez à l'interprétation de la pensée du philosophe. Tout en suivant d'assez près ses prédécesseurs, Volkmann et Müller, M. Bréhier se montre en général plus respectueux qu'eux de la traduction manuscrite. Son « conservatisme » même aurait pu être plus prononcé, d'autant qu'un apparat critique sommaire — et parfois fautif — ne permet pas toujours de retrouver les leçons des manuscrits. On jugera mieux de ceci par quelques exemples choisis à dessein dans des textes qui intéressent la doctrine. M. Bréhier édite et traduit comme suit le début de V, 2 : « τὸ ἓν πάντα καὶ οὐδὲ ἕν· ἀρχὴ γὰρ πάντων οὐ πάντα, ἀλλ' ἐκεῖνο πάντα· ἐκεῖ γὰρ οἷον ἀνέδραμε· μᾶλλον δὲ οὔπω ἔστιν ἀλλ' ἔσται, L'Un est toutes les choses et il n'est aucune d'entre elles; principe de toutes choses, il n'est pas toutes choses; mais il est toutes choses; car toutes font en quelque sorte retour à lui : ou plutôt à son niveau, elles ne sont pas encore, mais elles seront ». A propos d'ἐκεῖνο, M. Bréhier écrit en note : « Cette contradiction a amené Müller à adopter une correction acceptée par Volkmann; nous pouvons, je crois, garder la leçon du manuscrit, puisque cette contradiction fait partie intégrante de l'Un ». Voici la note critique correspondante : ἐκεῖνο : ἐκεῖνος E F Ciz, ἐκείνως cet. codd., ἐκείνης Müller et Volkmann. Nous croyons avec M. Bréhier que la dite contradiction « fait partie intégrante de l'Un ». Mais quel est le ms. qui porte ἐκεῖνο? Nous n'en connaissons pas. Pourquoi ne pas écrire ἐκεῖνος confirmé d'ailleurs par ἐκείνως des autres mss. (sur ce masculin, voir ci-dessous); ou bien si l'on veut corriger, ne pourrait-on écrire ἐκείνων (corrompu en ἐκείνως qui donne ensuite ἐκείνος)? Mais ἐκεῖνο n'est guère plus satisfaisant qu'ἐκείνης. A la ligne 11, M. Bréhier écrit avec ses prédécesseurs καὶ νοῦς οὕτως (conj. Kirchh.). Les mss. portent οὗτος qui est parfaitement acceptable et qu'a traduit M. Harder. Enfin dans ce même passage aux lignes 10, 12, 13, nous préférerions écrire avec les manuscrits αὐτὸ brillamment défendu par Arnou (*Le Désir de Dieu*, p. 196) plutôt que αὐτὸ correction de Volkmann à laquelle revient M. Bréhier : il s'agit de savoir si l'Intelligence devient intelligence en se pensant elle-même (αὐτὸ) ou en pensant l'Un (αὐτὸ).

Autre texte important : V, 4, 2, 10 : « Ἔστι μὲν οὖν (ὁ νοῦς, la deuxième hypostase) καὶ αὐτὸς νοητόν, ἀλλὰ καὶ νοῶν· διὸ δυὸ ἤδη|. Ἔστι δὲ καὶ ἄλλο τὸ μετ' αὐτὸ νοητόν|. Ἀλλὰ πῶς ἀπὸ <τούτου> τοῦ νοητοῦ ὁ νοῦς; οὕτως... Elle est elle-même objet de pensée et aussi pensante; la voilà donc déjà double; mais après elle viennent tous les autres objets de sa pensée. Mais comment l'Intelligence vient-elle de l'Intelligible? De la manière suivante...» Tout l'intérêt de ce texte est dans le sens du mot νοητόν. A la ligne 11, il désigne certainement l'Intelligence elle-même, la seconde hypostase. A la ligne 13 (dans la note de M. Bréhier, à la p. 81 il faut évidemment lire l. 13 et 24 et non l. 12 et 24) et dans les lignes suivantes, il désigne l'Un ou la Première Hypostase. Par là, ce texte est unique dans les *Ennéades*. Nulle part ailleurs on ne trouve affirmé avec cette clarté que l'Un est objet de pensée pour l'Intelligence et est lui-même doué d'une vie consciente. Que signifie ἔστι δὲ καὶ ἄλλο μετ' αὐτὸ νοητόν ? D'après M. Bréhier, il s'agirait ici d'un *troisième* intelligible, de la multiplicité des objets de pensée qui sont perçus par le νοῦς. Si l'on accepte cette interprétation il faut absolument négliger l'insertion de Volkmann <τούτου>, insertion qui dans tous les cas est inutile. M. Bréhier ne traduit d'ailleurs pas ce mot. Son interprétation du νοητὸν de la l. 12 ne nous semble pas heureuse : les objets multiples de l'Intelligence sont à son niveau, mieux en elle. Μετὰ est inexplicable. De même le singulier νοητὸν. Enfin, en 3 lignes νοητὸν se rapporterait à trois objets différents. Bouillet suit Ficin et traduit en commentant : « Mais outre cet intelligible (identique à l'Intelligence) il y a un autre Intelligible (l'Intelligible Suprême, le Premier) ». Le sens de μετὰ (« outre »; « praeter » dit Ficin) est étrange. Mais le texte est ainsi parfaitement clair : l'Intelligence est intelligible et, outre l'Intelligence, il y a un autre intelligible (l'Un) dont vient l'Intelligence. MacKenna paraît accepter cette interprétation lorsqu'il écrit : « It possesses besides another object of intellection in the Order following upon itself ». Il est absolument contraire à la doctrine de Plotin qu'une réalité trouve l'objet de son intellection dans une hypostase inférieure. Μετὰ doit donc être compris dans le sens « ascendant ». Nous n'avons

pas encore rencontré chez Plotin d'autres exemples de cet emploi bizarre de μετὰ. Malgré tout, cette interprétation nous paraît plus satisfaisante que celle de M. Bréhier. Ce fut sans doute celle de Volkmann, à en juger d'après le τούτου qu'il insère à la ligne 13 et qui ne peut se rapporter qu'au νοητὸν de la ligne 12. Harder traduit, mais on ne voit pas bien sur quel texte: « Anderseits ist er aber von Gedachten selbst verschieden und nach ihm », ce qui paraît supposer que μετὰ est pris dans le sens ascendant. M. Bréhier n'a pas cru devoir citer ici les variantes des manuscrits. Ils offrent peut-être la clef de ce problème. Mon C, Marc A, Vat., c'est-à-dire les meilleurs représentants de la deuxième famille de mss. portent ἔστι δὲ καὶ ἄλλῳ τῷ(aussi Ciz) μετ' αὐτὸ νοητὸν « Elle est aussi intelligible pour autre chose, pour la réalité qui est après elle (c'est-à-dire la ψυχή, la troisième hypostase) ». La petite phrase devient une sorte de parenthèse, mais elle exprime une idée authentiquement plotinienne; et μετὰ garde son sens ordinaire. Si l'on voit une difficulté dans le parallélisme ἔστι δὲ καὶ αὐτός... ἔστι δὲ καὶ ἄ., on pourrait corriger αὐτὸς en αὐτῶι. Mais ce parallélisme n'est peut-être qu'apparent : il n'est pas sûr que δὲ corresponde au μὲν de μὲν οὖν (1).

Le premier traité de la cinquième Ennéade « Sur les trois hypostases qui connaissent » a été extrait en partie par Eusèbe de Césarée, Cyrille d'Alexandrie et Théodoret. Malheureusement les apparats critiques des éditeurs de Plotin reposent sur des éditions défectueuses de ces textes de la tradition indirecte

(1) Nous corrigeons ici quelques fautes d'impressions ou petites confusions du t. V de l'édition Bréhier : p. 23,V, 1, 7 ap. crit. : « 1 ἐκείνου Vitringa : ἐκεῖνο », lire : 2 ἐκείνου, etc. — P. 34, V, 2, 1 ap. crit. 16, biffer Darm (Les collations de Darm. utilisées par Creuzer sont sujettes à caution).— P. 50, V, 3, 1 ap. crit. 21 : εἰ, lire... *Creuzer* e Ficino, Volkmann. — P. 58, V, 3, 7 ap. crit. 27 : « οἷον deest in Darm », biffer toute cette note (nous avons vérifié ceci directement sur le ms.). — P. 115, V, 6, 4 app. crit. 2 « νοεῖν Volkmann : εἰ quod om. Ciz », biffer toute cette note; p. 116, V, 6, 4 ap. crit. 5 : « νοεῖ οὐδὲν ὅτι : εἰ o. ἔτι E, Müller », lire : καὶ νοεῖ οὐδὲν ὅτι... Volkm. : καὶ εἰ (om. Ciz) οὐδὲν ὅτι (ἔτι E, si nous comprenons bien) μηδὲ ἄλλο codd. : καὶ εἰ μηδὲν ἔτι. οὐδὲν ἄλλο Müller. On pourrait peut-être garder la leçon des mss. et traduire : « Et si l'on objecte : il ne pense *rien* (νοεῖ sous-entendu de la phrase précédente), nous répondons : mais alors il ne pense pas non plus *autre chose*(ce qui garantit son indépendance)».

et plus souvent sur le *texte* même de ces éditions que sur les vraies leçons des manuscrits. En ne se servant que de l'ouvrage de M. Bréhier, on ne peut donc se faire une juste idée de l'écart qui sépare les manuscrits de la tradition indirecte de ceux des *Ennéades*. Les erreurs de détail sont ici trop nombreuses et parfois même assez considérables. La question étant trop complexe pour que nous la traitions ici, nous nous contentons d'un seul exemple. V, 1, 6, 50 : « ποθεῖ δὲ πᾶν τὸ γεννῆσαν <τό γεγεννημένον> καὶ τοῦτο ἀγαπᾷ, tout être engendré désire et aime l'être qui l'a engendré ». Tel est le texte et la traduction de l'édition Bréhier. En note, on lit : « 50, τὸ γεγεννημένον Euseb. ». En fait ni Eusèbe, ni Cyrille, ni Théodoret, qui tous trois ont extrait ce texte, n'ont écrit τὸ γεγεννημένον. Les manuscrits de *quatre* traditions indépendantes sont ici *unanimes*. Ces deux mots ont été introduits dans le texte de la Préparation Évangélique d'Eusèbe par une distraction de F. Viger qui lui-même fut induit en erreur par ce qu'il lisait dans l'édition *princeps* de Robert Estienne. Comme le montre la traduction de M. Bréhier ces intrus devraient être rapprochés de leur qualificatif πᾶν : or ils en sont séparés par le complément direct τὸ γεννῆσαν. La phrase devient passablement embrouillée. Il faut chasser cette glose maladroite de nos éditions et traduire simplement, comme le P. Arnou (voir p. 733) : « Tout être désire ce qui l'a engendré et il l'aime ...».

On connaît les mérites de la traduction de M. Bréhier, sa clarté, sa précision, sa sobre élégance. Qu'on nous permette encore de corriger deux interprétations erronées qui touchent à certains points de doctrine et dont l'une repose de nouveau, en partie, sur un texte mal établi. Au chap. 3 du même traité V, 1, on lit : « οἷον λόγος ὁ ἐν προφορᾷ (εἰκών τίς εστι) λόγου τοῦ ἐν ψυχῇ, οὕτω τοι καὶ αὐτὴ λόγος νοῦ καὶ ἡ πᾶσα ἐνέργεια καθ' (Kirch. - Bréhier καὶ mss.) ἣν προίεται ζωὴν εἰς ἄλλου ὑπόστασιν... Δεῖ δὲ λαβεῖν ἐκεῖ οὐκ ἐκρέουσαν, ἀλλὰ μένουσαν μὲν τὴν ἐν αὐτῷ, τὴν δὲ ἄλλην ὑφισταμένην, comme la parole exprimée est l'image du verbe intérieur à l'âme, ainsi elle (sc. l'âme) est le verbe de l'Intelligence et l'activité *selon laquelle* l'Intelligence émet la vie pour

faire subsister *les autres êtres*... Il faut donc concevoir *l'âme* qui est dans l'intelligence, comme ne s'écoulant pas mais restant là-bas tandis que l'*autre âme* a son existence propre ». Ce texte n'est pas banal : il a intéressé saint Cyrille d'Alexandrie qui s'est donné la peine de le copier; et saint Augustin s'en souvenait peut-être lorsqu'il développait sa magnifique comparaison sur l'immutabilité du Verbe dans l'Incarnation (1). Pour ce qui est du texte de Plotin, il faut revenir à la leçon des manuscrits καὶ ἣν et traduire : « ... ainsi elle est le verbe de l'intelligence et *elle est* l'activité que l'intelligence émet pour former *un autre être* (sc. l'âme elle-même) », ce qui est une conception autrement puissante. L'attribut ἣν (2) se trouve à l'accusatif par attraction, exactement comme plus bas nous avons ἡ δὲ ἣν παρέχει.., Un peu plus loin il vaut sans doute mieux rapporter les féminins ἐκρέουσαν, μένουσαν, ὑφισταμένην à l'ἐνέργεια plutôt qu'à la ψυχή et traduire : « Il ne faut donc concevoir là-haut aucun acte (3) comme s'écoulant, mais l'un, celui qui est dans l'intelligence, comme y restant, l'autre comme *venant* à l'existence » (cfr la théorie de la διττὴ ἐνέργεια, par ex. V, 4, 2, 29 sqq.; ainsi l. 37 : ἡ γεννηθεῖσα ἐνέργεια ὑπόστασιν λαβοῦσα).

(1) Saint Augustin, *Sermo* CLXXXVII, *In Natali Domini*, IV, 3 (Migne, P. L. XXXVIII, 1002). Sicut verbum quod corde gestamus, fit vox cum id ore proferimus, non tamen illud in hanc commutatur sed, illo integro, ista in qua procedat assumitur ut et intus maneat quod intelligatur et foris sonet quod audiatur : hoc idem tamen profertur in sono quod ante sonuerat in silentio, etc... ainsi le Verbe en se faisant Chair demeure ce qu'il est. De ce texte à celui des *Ennéades*, les résonnances sont très nettes, mais on voit que saint Augustin, s'il se souvient de Plotin, ne se borne pas à le copier. On remarquera de plus que la comparaison, si elle est la même chez les deux écrivains, porte sur des points différents.

(2) Cyrille, *Contra Julianum*, l. VIII (Migne, P. G. LXXVI, 924 B), omet καὶ et, d'après Migne et l'app. crit. de M.Bréhier, écrirait ἡ et non ἣν, ce qui offre d'ailleurs essentiellement le même sens que les mss. des Ennéades. En réalité, croyons-nous, Cyrille écrivit ἣν. En effet nous avons pu vérifier que Monacensis gr. 65, manuscrit du *Contra Julianum*, porte ἣν (et non ἡ) tout comme les mss. de Plotin.

(3) En traduisant ainsi nous rapportons οὐκ ἐκρέουσαν aux *deux* membres de phrase qui suivent. La nuance n'est pas négligeable. L'interprétation rivale est parfaitement soutenable (voir même en sa faveur, V, 1, 6, 6 et 7) mais la nôtre, croyons-nous, est conforme à la doctrine de Plotin et s'harmonise mieux avec le mouvement de la phrase.

Ces nuances ne sont pas à dédaigner : elles peuvent nous éviter de nous faire une idée trop grossière et fausse de la théorie plotinienne de la production des choses — on n'ose dire de l'*émanation*, cette image étant ici expressément rejetée par Plotin. — Au chap. 12, l. 5 sqq. d'*Enn.* V, 5, on lit : χρὴ δὲ ἐννοεῖν ὡς εἰσὶν ἐπιλελησμένοι οὗ καὶ ἐξ ἀρχῆς εἰς νῦν ποθοῦσι καὶ ἐφίενται αὐτοῦ· πάντα γὰρ ὀρέγεται ἐκείνου καὶ ἐφίεται αὐτοῦ φύσεως ἀνάγκῃ, ὥσπερ ἀπομεμαντευμένα, ὡς ἄνευ αὐτοῦ οὐ δύναται εἶναι. Il s'agit ici du désir du Bien ou de Dieu, point central du système plotinien, qu'on se rappelle la « grande » thèse du R. P. Arnou ! M. Bréhier traduit la première phrase : « mais pensons-y, les hommes sont oublieux de ce qui fait depuis toujours et maintenant encore l'objet de leurs désirs et de leurs souhaits. Toute chose tend vers cet objet par une nécessité de nature, etc... ». C'est beaucoup affaiblir la pensée de Plotin. Il faut comprendre : Les hommes sont oublieux de ce qui fait depuis toujours et maintenant encore l'objet de leur désir *et* cependant tendent vers lui (ἐφίενται est sur le même pied qu'εἰσὶν ἐπιλελησμένοι). *En effet* toute chose tend vers cet objet par une nécessité de nature (donc même si elle en a perdu la conscience, même si elle l'*oublie*)... ».

Tandis qu'en France M. Bréhier poursuit sa traduction des *Ennéades*, M. MacKenna achève, en Angleterre, de publier la sienne, et, en Allemagne, M. Harder en commence une nouvelle. Ainsi nous posséderons bientôt huit traductions complètes des œuvres de Plotin; peut-être nous saura t-on gré d'en donner ici la liste avec les principales indications bibliographiques et une courte appréciation sur chacune d'entre elles.

Ficinus, Marsilius, [*Plotini Opera*, Florentiae, 1492]. Il existe des exemplaires de cet incunable dans presque toutes les grandes bibliothèques d'Europe (1). En tout, on en compte une centaine. Reproduite dans l'*editio princeps* du texte grec [Basileae, 1580], puis, avec corrections, dans la grande édition de Creuzer (3 vol.,

(1) Il nous faut remercier ici la *Kommission für den Gesamtkatalog der Wiegendrucke* qui, par l'intermédiaire du R. P. J. de Ghellinck, a bien voulu nous communiquer la liste de ces bibliothèques.

Oxford, 1835) et dans la collection gréco-latine de Firmin-Didot (Paris). Pour une étude approfondie du texte, la traduction latine de Ficin est indispensable. Ses commentaires sont peu utiles.

Bouillet, Marie-Nicolas, *Les Ennéades de Plotin*, 3 vol., Paris, Hachette, 1857-61. Précieuse, surtout par ses notes et éclaircissements qui ne sont pas encore remplacés. La traduction, parfois inexacte, se lit toujours aisément.

Mueller, Hermann Friedrich, *Die Enneaden des Plotin*, 2 vol., Berlin, Weidmann, 1878-80. Littérale, mais parfois aussi obscure que le grec; guère lisible.

MacKenna, Stephen, *Plotinus* (sous-titres pour chaque Ennéade), 5 vol., London, The Medici Society, 1917-1930. Libre, mais exacte et élégante.

Alta, l'abbé, *Les Ennéades, traduction philosophique*, 3 vol., Paris, Chacornac, 1924-26. Peu utile.

Guthrie, Kenneth Sylvan, *Plotinus, Complete Works*, in chronological order grouped in four periods, 2 vol., London, Bell, 1928. N'ayant pas eu entre les mains cet ouvrage nous transcrivons une note de W. Inge (*The Philosophy of Plotinus*, 3e éd., t. I, p. 18) : « It is difficult to know what to say of *Plotinos, Complete works*, by Kenneth Sylvan Guthrie, University of the South, U. S. A. The translation is readable and fairly accurate, but the notes and excursuses are very poor ».

Bréhier, Émile, *Plotin, Ennéades*, 6 vol. (5 déjà parus), Paris, Les Belles-Lettres, 1924 sqq. La plus claire.

Harder, Richard, *Plotins Schriften*, Band 1, *Die Schriften der chronologischen Reihenfolge* 1-21, Leipzig, Meiner, 1930 (4 autres fascicules annoncés). La plus précise.

Quoique en général de l'une à l'autre de ces traductions, les progrès soient sensibles, aucune d'elles ne peut prétendre supplanter tout à fait ses devancières. Dans le détail, elles s'ignorent trop souvent, surtout d'une langue à l'autre, tandis que dans le domaine d'une même langue, sans doute par un excès de défiance, qui nous offre, il faut le dire, un gage de leur caractère consciencieux, elles rejettent parfois des interprétations qu'elles auraient dû conserver. D'autre part, il arrive aux meilleures d'entre elles

de commettre les mêmes erreurs (1). Mais elles sont en cela bien excusables : dans l'état actuel des études plotiniennes, trop arriérées pour ce qui est de la philologie, traduire les *Ennéades* est une œuvre difficile et, à ce titre, particulièrement méritoire.

M. MacKenna y a brillamment réussi. De tous points sa traduction est une œuvre d'art (2). La présentation en est d'une sobriété luxueuse et du goût le plus sûr : papier pur fil, au filigrane des Médicis, page de titre en noir et vert-eau (3) (ce que les prospectus de librairie appellent «Title in *blue* and black»), marges spacieuses et beaux caractères; une fois de plus, la plus grande simplicité s'avère comme une forme de l'élégance la plus raffinée. Et le joyau, comme bien on pense, n'est pas inférieur à l'écrin : la traduction de M. MacKenna est une merveille. Supposant que le lecteur a le texte grec sous les yeux (4) ou qu'il ne s'y intéresse pas, elle se dégage aisément de toute préoccupation de faire le mot à mot mais néanmoins s'astreint, par un effort constant et presque toujours heureux, à serrer la pensée de très près. Nous connaissons enfin une traduction qui, tout en étant belle, très belle, n'est pas infidèle. Belle, elle l'est presque trop : elle

(1) Voir l'article que nous publierons en janvier 1933 à la *Revue de Philologie*, intitulé : *Pour un lexique de Plotin. Recherches de style et de vocabulaire sur Enn.*, IV, 7, 6, 3-11. Nous espérons pouvoir publier dans quelques années un *Lexicon Plotinianum*.

(2) PLOTINUS [I], *The Ethical Treatises being the Treatises of the First Ennead with Porphyry's Life of Plotinus, and the Preller-Ritter Extracts forming a conspectus of the Plotinian System*, translated from the Greek by STEPHEN MACKENNA, (28 × 20 cm.), 158 pp., London, 1917 (réimpression 1926), The Medici Society Ltd.; imprimé par The Mayflower Press, Plymouth, William Brendon and Son, Ltd. Prix : 16 sh.net.— [II] *Psychic and Physical Treatises; comprising the Second and Third Ennead...*, 246 pp., 1921, 21 sh.net.— [III] *On the Nature of the Soul, being the Fourth Ennead...*, 158 pp., 1924, 21 sh.net. — [IV] *The Divine Mind, being the Treatises of the Fifth Ennead...*, 101 pp., 1926, 12, 6 sh.net. —[V] *On the One and the Good, being the Treatises of the Sixth Ennead*, translated from the Greek by STEPHEN MACKENNA and B. S. PAGE, 253 pp., 1930, 21 sh.— Prix de tout l'ouvrage : 4 L. 11 sh. 6. (Envoyé à la rédaction).

(3) Au vol. V, l'encrage du titre est plus foncé; mais les autres volumes se ressemblent parfaitement.

(4) Cette traduction est faite sur le texte de Volkmann. L'auteur a accepté quelques conjectures de M. Dodds. On eût aimé savoir lesquelles.

donne une tournure quasi poétique aux pages les plus austères des *Ennéades*. La langue de M. MacKenna est d'une saveur délicieuse; un exemple peut seul faire saisir la nature très spéciale de son travail. Dans ce spécimen nous soulignons certaines expressions, certaines métaphores qui font oublier un peu le grec mais enrobent la pensée de beauté et de force. « When, on the contrary, the agent *falls in love* with what is good in those actions, and, *cheated by the mere track and trace of the Authentic Good* makes them his own, then, in his pursuit of a lower good, he is the victim of magic. For *all dalliance with what wears the mask of the authentic*, all attraction towards that *mere semblance*, tells of a mind misled by the spell of forces pulling towards unreality. — *The sorcery of Nature is at work in this;* to pursue the non-good as a good, drawn in unreasoning impulse by specious appearance : it is *to be led unknowing down paths unchosen*; and what can we call that but magic » (T. III, p. 100). Cette traduction elle-même nous envoûte : mots rares et rythmes harmonieux; nous sommes sous le charme... mais nous sommes un peu loin (faut-il le regretter ?) du vocabulaire pauvre et abstrait et du style heurté de Plotin (1). Aux artistes, il faut passer quelques fantaisies. Au t. II de son ouvrage, M. MacKenna place la traduction de la troisième Ennéade avant celle de la deuxième, et pour se justifier, il écrit (t. II, p. 245) : « Plusieurs (?) historiens et commentateurs (par exemple Whittaker, p. 31-32) ont remarqué que l'ordre

(1) IV, 4, 44 (Volkmann, t. II, p. 99, 11-21) : εἰ δὲ τὸ ἐν ταῖς πράξεσιν ἀγαπήσας καλὸν τὰς πράξεις αἱρεῖται ἀπατηθεὶς τοῖς ἴχνεσι τοῦ καλοῦ, γεγοήτευται τὸ περὶ τὰ κάτω καλὸν διώκων· ὅλως γὰρ ἡ περὶ τὸ ἐοικὸς τῷ ἀληθεῖ πραγματεία καὶ ὁλκὴ εἰς αὐτὸ πᾶσα ἠπατημένου ἐξ ἐκείνων τῶν ἐπ' αὐτὰ ἑλκόντων. τοῦτο δὲ ἡ τῆς φύσεως γοητεία ποιεῖ· τὸ γὰρ οὐκ ἀγαθὸν ὡς ἀγαθὸν διώκειν ἐλχθέντα τῷ ἐκείνου εἴδει ἀλόγοις ὁρμαῖς, τοῦτο ἔστιν ἀγομένου ὅπου μὴ ἤθελεν οὐκ εἰδότος τοῦτο δὲ τί ἄν τις ἄλλο ἢ γοητείαν εἴποι; Après que l'on aura comparé mot par mot le grec et l'anglais, qu'on lise cette déclaration de l'auteur, dans laquelle nous soulignons quelques aveux significatifs : « Nothing whatever has been, *consciously*, added or omitted with such absurd purpose as that of heightening either the force of the thought or the beauty of the expression — *except in so far as force and beauty demand a clarity which must be, courageously, imposed* upon the most negligent, probably, of the great authors of the world » (t. I, p. 116).

logique des *Ennéades* est en gros IV, V, VI, II, III, I. Commençant par I, il vaut mieux les lire dans l'ordre I, III, II ». A ce compte, on eût pu tout aussi bien publier les Ennéades VI, V et IV respectivement dans les troisième, quatrième et cinquième volumes. On eût pu les lire ainsi à rebours et l'on serait resté logique dans l'illogisme! En fait, depuis Porphyre même, on s'accorde généralement à reconnaître que la division en Ennéades est factice (voir *Vit. Plot.*, 25, 23-25 et la note de M. Bréhier ad h. l., t. I, p. 30). De même l'auteur prétend employer les majuscules pour signaler les mots techniques ou importants. Mais il manque ici de constance : ainsi l'Ame Universelle et l'âme particulière qu'on eût pu si commodément distinguer en écrivant *Soul* et *soul* prennent indifféremment une majuscule ou non. La lecture de l'ouvrage est facilitée par une division du texte en petits paragraphes; mais il y a peut-être ici quelque excès. Quoi qu'il en soit de ces menues imperfections et de quelques erreurs d'interprétation, la traduction de M. MacKenna a de grands mérites : son mérite le plus apparent est dans sa souveraine beauté; le plus essentiel, comme aussi le plus fécond, dans son intelligente mais exacte fidélité. Cette œuvre, que l'auteur entreprit « à la gloire de Dieu et à l'honneur de l'Irlande » (dédicace irlandaise de chaque volume), qui fut le grand objet de sa vie, « the dominant desire of his life », qu'il mit plus de douze ans à achever, mérite, dans son genre, d'être appelé un chef-d'œuvre.

Dotée de qualités très différentes de la traduction de M. MacKenna, celle de M. Richard Harder (1) s'annonce comme devant être tout aussi précieuse (2). Dans sa préface l'auteur se justifie d'entreprendre une nouvelle traduction des œuvres de Plotin,

(1) *Plotins Schriften*, übersetzt von RICHARD HARDER, Band I, Die Schriften 1-21 der chronologischen Reihenfolge (Der philosophischen Bibliothek Band 211 a), (21 × 13 cm.), XI-198 pp., in-8°, Leipzig, 1930, Felix Meiner. Broché 12 Mk., relié 13.50 Mk. (Envoyé à la rédaction).

(2) Dans *Die Antike*, 1925, pp. 363-376, M. Harder avait déjà fait paraître la traduction de IV, 8 : *Der Abstieg der Seele in die Leibeswelt*. En 1929, dans la même revue, pp. 53-84, parut la traduction du célèbre traité *Contre les Gnostiques* (II, 9). Nous devrons revenir plus bas sur l'intéressante notice qui accompagne cette traduction.

alors qu'il n'en existe encore ni édition critique satisfaisante (on eût pu cependant tout au moins *citer* Creuzer qui n'est pas méprisable), ni commentaire (encore ici les *Notices* de M. Bréhier sont oubliées), ni grammaire ni lexique; il remarque que les traductions devraient logiquement suivre ces travaux, mais en fait les préparent (p. VII). Cela est juste; aussi lui saura-t-on gré d'avoir repris et mené à bonne fin l'œuvre commencée par son ami Werner Heintz (voir p. VIII) et laissée inachevée par sa mort. En un endroit de ses œuvres, nous dit M. Harder (p. VII), Plotin écrit οὐδὲν γὰρ ἁπλοῦν σῶμα; or, dans les deux seules traductions allemandes de ce texte, dans celle de Müller, et dans la traduction — incomplète — d'Otto Kiefer (2 vol., Dieterich, Iena et Leipzig, 1904), on lit : « Denn kein Körper ist einfach » et « Denn jeder Körper ist zusammengesetzt ». Au lieu de traduire : « aucun corps n'est simple », il faut évidemment comprendre : « aucun être simple n'est un corps ». Diminuer le nombre de ces fautes, et il y en a, nous dit-il, des centaines, tel est le but que s'est proposé l'auteur. On peut le féliciter d'avoir souvent réussi. Il a mis tout son soin à se rendre maître de la langue très particulière qui est celle de Plotin. Et c'est là ce qui fait la haute valeur de cette traduction. A ce souci primordial d'exactitude l'élégance est parfois sacrifiée; à la p. 20, on lit : « ...so muss *d*as *d*och *d*ie *d*ie lernen wollen belehren, *d*ass *d*asjenige *d*essen Teil *d*asselbe ist wie *d*as Ganze... »; même le grec de Plotin (IV, 7, 5 fin) n'est pas aussi dur. Si M. MacKenna pèche parfois par excès, M. Harder le fait ici par défaut. Un autre mérite de M. Harder, mérite qu'il faut d'autant plus souligner qu'il est plus rare, est d'avoir souvent préféré le texte des manuscrits aux conjectures d'éditeurs; ainsi IV, 7, 2, 2, il traduit ἀναλυτέον codd. et Eus., et non ἀναλυτὸν edd.; de même V, 1, 3, 9 καθ'ἣν codd. et non καὶ ἣν, correction maladroite de Kirchhoff acceptée par Müller, Volkmann et Bréhier; (voir p. 720); V, 2, 1, 11 οὗτος codd. et non οὕτως Kirch., Mül., Volkm, Br. Il fait bien de noter d'un point d'interrogation (p. 112) sa traduction d'un texte corrigé par Kirchhoff : V, 1, 2, 17 οὐρανὸς ἀμείνων codd., Creuzer, Bréhier : οὐρανὸς ἀκύμων Kirch., Mül. « ohne Bewegung » (Harder).

Malgré toute sa diligence, M. Harder n'a pu toujours éviter des erreurs d'interprétation; parfois même, c'est son souci de se libérer de tout préjugé qui est cause de ses méprises : ainsi il traduit IV, 7, 6, 6 πλείω περὶ ἓν ποιότητες, « viele Qualitäten die einem einzigen *Sinn* zugehören» (p. 20), alors qu'il faut comprendre avec tous les autres traducteurs de Plotin : « plusieurs qualités qui se rapportent à un seul *objet* » (1). On eût aimé savoir sur quelle édition fut faite la traduction de M. Harder : c'est sans doute sur les éditions de Müller et de Volkmann, et, tantôt sur l'une (par exemple, V, 1, 5, 19 ἀμφὶ corr. Kirch., Mül.; V, 1, 2, 8 ἢ χορηγῇ), tantôt sur l'autre (par exemple, V, 2, 1, 10, 12 et 13 αὐτὸ Volkm. corr. Voir p. 716). Comme on peut le deviner par le titre et le sous-titre de son ouvrage (*Plotins Schriften*, etc... et non Die *Enneaden* des Plotin), l'auteur a préféré disposer les traités suivant l'ordre chronologique de Porphyre plutôt qu'en Ennéades. Le premier fascicule contient les écrits de la première période de l'activité littéraire de Plotin (253-263), les trois suivants contiendront les écrits de la seconde période (263-267), le cinquième les écrits de la dernière période (267-270), ainsi que la *Vita Plotini* écrite par Porphyre une trentaine d'années après la mort de Plotin. Pour une traduction, cette disposition, sans être très recommandable, est cependant légitime. Mais on regrettera vivement la tentative de M. Harder d'introduire une nouvelle méthode de références et de diviser chaque traité en une série de nouveaux paragraphes. Il faut espérer que M. Oppermann, si même il se croit lié et obligé de reproduire cette numérotation dans son édition critique de Plotin, se gardera de faire disparaître l'ancienne (2). Quoiqu'il en soit de ces quelques remarques, le

(1) Voir notre discussion de ce texte mal compris dans *Pour un lexique de Plotin*, Revue de Philologie, janv. 1933.

(2) Ce problème des références étant d'une importance pratique capitale, on nous permettra d'y insister ici et de faire valoir quelques-unes des raisons qui militent en faveur de l'ancien système et condamnent celui que propose M. Harder. Le savant traducteur allemand s'étonnera d'autant moins que l'on discute sa proposition, que, prévoyant l'opposition qu'elle susciterait, il écrit : « Neueinführungen sind hier immer misslich » (t. I, p. IX).

Sauf celle de Kirchhoff qui, de ce chef, est presque inutilisable, toutes les

premier volume du travail de M. Harder est des plus sérieux et sera universellement apprécié. Il fait bien augurer des cinq fascicules de commentaires qui doivent suivre les cinq fascicules de traduction.

éditions, comme aussi toutes les traductions de Plotin présentent un texte divisé en *Ennéades*, *Livres* et *Chapitres*, ces derniers étant de grands alinéas longs d'une ou, tout au plus, de deux pages. La division en *Ennéades* et en *Livres* est de Porphyre : deux fois déjà (Kirchhoff, Heinemann) on a essayé de l'abandonner, mais en vain : on y revient toujours (voir à ce sujet la judicieuse remarque de M. Harder lui-même, t. I, p. IX). La division en chapitres ou en alinéas se rencontre, au moins partiellement, dans certains mss., ainsi dans Mon., gr. 86, Darm. 1641, etc.; nous n'en avons pas encore pu découvrir l'âge et l'origine. Jusqu'ici tous les critiques s'en sont servi : cette division du texte est donc aussi générale qu'elle est ancienne. Pour plus de précision, les auteurs allemands ajoutent parfois une lettre au chiffre marquant le chapitre; ainsi IV, 9, 5 M = Quatrième Ennéade, neuvième livre, cinquième chapitre, vers le milieu.

M. Harder propose de diviser les *Livres* en petits paragraphes et de ne plus tenir compte des chapitres. Ainsi il écrira IV, 9 § 19 ou peut-être même 8, 19 (numéro du traité dans l'ordre chronologique de Porphyre et numéro du nouveau paragraphe). Avec une référence de ce genre il sera impossible, à tout le moins très difficile, de retrouver la citation dans les six éditions et les sept traductions déjà existantes de Plotin. Ceci suffirait à faire rejeter le nouveau système de références.

On peut lui faire un autre grief, plus grave encore si possible. Aujourd'hui les philologues ont une tendance très marquée à donner des références d'une extrême précision : c'est ainsi que même les platonisants font suivre la page et la lettre d'Estienne d'un chiffre marquant la linéation. Le R.P. des Places dans son *Étude sur quelques particules de liaison...* écrit, par exemple, *Phédon*, 98 D 3. Cette précision dans les références est indispensable pour les travaux de grammaire et de vocabulaire, et chez Plotin, d'autant plus que le même mot se rencontre souvent plusieurs fois et dans des sens différents à quelques lignes de distance (Voir, à la p. 717, la discussion du sens de νοητὸν dans V, 4, 2, 11-13). Plusieurs critiques donc se résolvent à donner des références doubles : ils ajoutent le numéro du tome, de la page et de la ligne de l'édition dont ils se servent. Ce système est onéreux et n'est vraiment utile au lecteur que s'il dispose de toutes les éditions de Plotin. Car, tantôt cette seconde référence renvoie à Müller, Volkmann ou Bréhier, tantôt à Creuzer ou même à l'édition *princeps* de Bâle, plus rarement à Kirchhoff. Quant au système de M. Harder, à supposer même qu'il s'impose, il ne permettra jamais de citer un texte avec une entière précision : pour cela les paragraphes adoptés sont beaucoup trop longs. Ainsi le § 19 de IV, 9 compte *quinze lignes*, c'est-à-dire une demi-page de l'édition Teubner. On en trouve de plus longs encore (par ex., IV, 7, 8 § 41 : 17 lignes) et beaucoup ont plus de dix lignes. Pour ces deux motifs donc, manque de précision et difficulté de retrouver les textes dans les ouvrages

De 1926 à 1930, M. J. H. Sleeman a fait paraître dans la *Classical Quarterly* (1) une série de conjectures au texte de Plotin. Elles sont assurément intéressantes et révèlent une étude attentive des *Ennéades*, mais toutes ne s'imposent pas également.

De même, M. Willy Theiler, à la fin de son beau travail *Die Vorbereitung des Neuplatonismus* (Berlin, 1930, Weidmann) que nous analyserons longuement plus loin, propose une cinquantaine de corrections au texte des manuscrits. Voici la liste de celles qui paraissent devoir retenir l'attention des philologues :

actuellement existants, le système de références préconisé par M. Harder doit, semble-t-il, être complètement abandonné. Il est d'ailleurs certain que plusieurs auteurs continueront à se servir des anciennes divisions : aux deux systèmes déjà en usage viendrait s'ajouter un troisième. Au lieu de simplifier les choses, on les compliquerait.

Il y a cependant un moyen bien simple d'allier la brièveté et la précision la plus absolue au respect d'une tradition bien établie : il suffit d'ajouter à l'ancienne référence *la ligne*, non pas de la page de l'édition, mais du *chapitre* cité. Dans son édition, M. Bréhier eut ainsi l'heureuse idée de numéroter les lignes non de ses pages mais des chapitres du texte. Il est à souhaiter qu'à l'avenir tous les éditeurs de Plotin en fassent autant; l'idéal serait même que, comme c'est aujourd'hui le cas pour les œuvres d'Aristote, les lignes de toutes les éditions fussent de la même longueur. Mais cela même n'est pas indispensable : de l'une à l'autre édition, le rapport de la longueur des lignes étant constant, et d'autre part cette numérotation ne tenant aucun compte de la page, mais seulement des sections du texte lui-même, on retrouvera très vite toutes les références. En fait, les lignes des quatre dernières éditions de Plotin ont presque exactement la même longueur. Pour une édition grand in-8°, on pourrait adopter une ligne de longueur double. Ainsi si l'on veut permettre au lecteur de retrouver rapidement le mot γεωμέτρης et que l'on se serve d'une des trois dernières éditions de Plotin, au lieu d'écrire, pour Müller (avec Theiler) : IV, 9,5 < 137,25 >, pour Volkmann (avec Arnou) : IV, 9,5 — II. 157,28, pour Bréhier : IV, 9,5 (Bréhier, t. IV, p. 235, l. 24) (on trouve cette référence baroque qui mêle les deux numérotations) on écrira, pour Müller : IV, 9,5,25, pour Volkmann : IV, 9, 5, 26, pour Bréhier : IV, 9,5,24. On n'écrira surtout pas, comme le propose M. Harder, IV, 9,19, ni encore moins 8, 19, référence dont le laconisme mystérieux fera perdre de longs moments au lecteur, si même elle ne lui interdit pas absolument de retrouver la citation. Au contraire, le système de références à l'Ennéade, au Livre, au Chapitre, *et à la ligne du chapitre*, sans compter qu'il ne bouleverse pas les usages établis, permet de passer sans difficulté d'une édition à une autre et surtout, de citer les textes avec toute la précision désirable.

(1) J. H. Sleeman, *Some Notes on Plotinus*. I. *Class. Quart.*, 1926, pp. 152-154. — II. *Notes on Plotinus*, *ibid.*, 1928, pp. 28-34. — III. *Notes on Plotinus*, *ibid.*, 1930, pp. 78-82.

II 1 7, 8 καὶ μερῶν πρὸς (τά) μέρη μὴ codd. : καὶ πρὸς τὸ μερῶν μὴ Theiler.

II 3 13, 14 οἷον (ἐξ) ωθούμενα ἔξω : οἷον ὠθούμενα ἔξωθεν Theiler.

II 9 17, 41 τὰ ἔνδον· οὐ (οὗ Theiler) γὰρ.

III 2 14, 28 γενομένου, ὥσι (ᾧ εἰσι Theiler) μέν.

III 2 18, 29 μόνον παντὸς (-ες Theiler) ψυχῆς τινος ὄντος (- ες Theiler).

IV 3 2, 34 καὶ ὅτι (ἔτι Theiler) καὶ τὸ μέρος.

IV 3 2, 59 πῶς ἡ μὲν κόσμου, ἡ (αἱ Theiler) δὲ μέρων τοῦ κόσμου.

IV 3 29, 5-6 διττὸν τὸ μνημονεῦον ἔσται. ἔτι τε εἰ τὸ αἰσθητικὸν καὶ codd. : διττὸν ἔσται· ἔτι τε εἰ τὸ μνημονεῦον καὶ Theiler.

IV 4 1, 18 τὸ ἄνω· τῷ μὲν γὰρ ἄνω (νῷ Theiler).

IV 4 45, 13 καὶ πάσχον <τες> αὖ.

VI 2 3, 13 αὐτὰ (αὐτὸ Theiler) καὶ τὰ ἄλλα.

VI 3 17, 3 εἰ δὲ τὰς ψυχ <ικ> ὰς ἁπάσας.

VI 7 6, 12 καὶ ὁ ἐν νῷ ἄνθρωπος τὸν (ὧν Theiler) πρὸ πάντων τῶν ἀνθρώπων ἄνθρωπον (-ος Theiler).

De plus M. Theiler restitue une fois — partiellement du moins — le texte des manuscrits. Il écrit VI, 8, 18, 14 καὶ ἔστι (sc. τὰ πέρατα der Radien auf der Peripherie des Kreises) μὲν οἷον ἐκεῖνο (sc. τὸ κέντρον), ἀμύδρα δὲ καὶ οἷον ἴχνη ἐκείνου τοῦ ὅ (ici edd. ὅτι) αὐτὰ (sc. τὰ πέρατα) καὶ τὰς γραμμὰς [δυνάμενον (l. δυναμένου, v. l. zu ὅ δύναται] αἱ πανταχοῦ ἔχουσιν αὐτό. Das Zentrum ist die Potenz aller in ihm endigenden Linien ». Fort bien, mais pourquoi supprimer ce δυνάμενον (que les éditeurs ont corrigé en δυναμένου); ne peut-on traduire : « (les extrémités des rayons) sont comme des vestiges de lui, de celui qui est leur puissance, puisqu'il est aussi la puissance des rayons qui de tous côtés le tiennent ». C'est par l'intermédiaire des rayons que le centre est puissance de leur extrémité. Le texte paraît sain, mais l'emploi de δύναμαι = εἶναι δύναμις est étrange.

Les autres corrections de M. Theiler sont moins sûres : parfois même elles semblent avoir été faites sans souci de la leçon des mss, mais à partir d'un texte déjà conjectural : ainsi, IV, 7, 3, 3 M. Theiler écrit διόλου <οὐ> δε <ν> ὸς (διόλου δὲ οὐ codd.) alors que les mss. portent μὴ διόλου δὲ οὐ et Eusèbe μὴ διόλου οὐ.

Pour remettre sur pied un autre passage (IV, 3, 23) l'auteur dans l'espace de quatre ou cinq lignes croit devoir faire quatre suppressions, deux additions et une septième correction. On s'étonne alors un peu qu'il ose conclure ces quelques pages de critique par les mots : « mit dieser kleinen aber *sicheren* Zurechtrückung der Ueberlieferung sei geschlossen » (1).

L'article du R. P. Arnou, *La séparation par simple altérité dans la « Trinité » plotinienne* (2), paru à Rome, en 1930, dans la revue de l'Université Grégorienne, intéresse autant la philologie proprement dite que l'histoire du dogme; aussi a-t-il paru préférable de l'analyser ici à la suite des travaux de critique verbale. L'auteur étudie les citations que saint Cyrille d'Alexandrie fait de certains textes « trinitaires » de Plotin ainsi que les commentaires dont il les accompagne. Recourant encore aux méthodes de ses lointains devanciers Justin, Athénagore et Clément, ce Père de l'Église invoque en faveur du dogme de la Sainte Trinité le témoignage des philosophes. Si Platon, Plutarque, Numénius et Plotin ont eu de ce dogme une certaine connaissance — et Cyrille l'affirme — il n'est donc pas absurde ni ennemi de l'intelligence et de la beauté. Quelques phrases pleines de finesse et d'humour font remarquer combien ce procédé diffère de ceux de l'apologétique moderne dont tout l'effort est à distinguer ce que la religion du Christ a d'unique, tandis qu' « il réjouirait plutôt une certaine école comparatiste, qu'il confirmerait dans sa croyance

(1) Voici quelques fautes d'impression ou inexactitudes relevées dans les textes corrigés (les références sont données exclusivement aux Ennéades) :
II 1 7, 8 αὐχμηρόν· καὶ ἔχοι δ' : lire αὐχμηρόν. <καὶ> ἔχοι δ' ou αὐχμηρόν· ἔχοι δέ.
III 2 14,24 ἵνα καὶ κατὰ τὴν ἀνθρώπου τόπον : lire τὸν.
III 6 2,32 τὸ δ' (Kirchhoff; ἢ τὲ codd.) : lire ἢ τὸ codd.
IV 3 4,26 τῆς μὲν ἐοικυίας : lire τῆς μὲν οὖν (delev. Kirchh.) ἐοικυίας.
VI 3 4, 22 ἢ μέρος ὃ τοιούτου : lire ἢ μέρος ὂν τοιούτου (ὃ est probablement une faute d'impression de Müller : tous les autres éditeurs ont ὂν et Müller ne donne ici aucune note critique).

(2) René Arnou, s. i., *La séparation par simple altérité dans la « Trinité » plotinienne. A propos d'un texte de saint Cyrille d'Alexandrie* (*Contra Julianum*, lib. VIII, M.G., 76,920 C,D), dans *Gregorianum*, vol. XI (1930), fasc. 2, pp. 181-193.

en l'origine néoplatonicienne du dogme trinitaire » (1).

Au livre VIII de son *Contra Julianum* (P. G., LXXVI, col. 917-924), Cyrille cite six (2) extraits du Περὶ τῶν τριῶν ὑποστάσεων (V, 1) où il est question des rapports entre les trois hypostases plotiniennes, l'Un, l'Intelligence et l'Ame, et dans lesquelles le Docteur chrétien veut reconnaître le Père, le Fils et le Saint-Esprit. C'est ainsi qu'il prétend que pour Plotin, l'Un et l'Intelligence ne sont distincts que par la simple altérité, non par une différence de nature (κεχώρισται δὲ μόνῃ τῇ ἑτερότητι καὶ οὔτι που τάχα τῇ κατὰ τὴν φύσιν, *Contra Jul.*, VIII, P. G., LXXVI, 920 D). L'auteur n'a pas de peine à montrer que Cyrille force le sens de la phrase qu'il commente (V, 1, 6, 53) et qu' « on ne trouve chez Plotin ni dans le passage altéré (voir plus loin p. 733) ni ailleurs aucune trace de la consubstantialité » (p. 191, conclusion 1). La preuve qu'il en donne mérite d'être signalée : « l'altérité se retrouve (dans la philosophie de Plotin) à chaque degré d'être, constituant la perfection propre à ce degré et le diversifiant de tous les autres. Il ne faut donc pas voir dans la « séparation par simple altérité un cas privilégié et réservé à Dieu » (p. 188). D'ailleurs, saint Cyrille use ici d'une particule restrictive (οὔτι που τάχα) et, comme il appert d'autres passages, il a lui-même « fort bien vu et marqué nettement ce qui distingue la Trinité chrétienne de la triade plotinienne » (p.190). Pour lui, Plotin, tout comme Platon, « tout en ayant quelqu'idée de la Trinité, [il] n'a pas tout vu avec exactitude, mais, comme les disciples d'Arius, il a séparé et subordonné les hypostases et fait trois dieux de la sainte et consubstantielle Trinité » (p. 190). Le saint Docteur se contredit-il donc ? Certes, pour Cyrille, il y a là une contradiction, mais c'est en Plotin qu'elle se trouve. Telles sont les principales conclusions

(1) On trouvera dans la quatrième partie de ce *Bulletin* l'analyse détaillée d'une forme nouvelle et plus subtile — mais non moins insoutenable — de cette hypothèse.

(2) On trouve encore un septième extrait (V, 1, 9,5-7), précédé du titre du traité, court mais aussi intéressant que les autres, au livre II du *Contra Julianum* (P. G., LXXVI, col. 604). Comme il ne se rapporte pas à la question trinitaire, le R. P. Arnou n'en fait pas mention dans son article.

historico-théologiques de l'auteur. Sur ce point nous ne pouvons que souligner notre plein accord avec lui.

Mais ces extraits de Plotin posent un autre problème. L'auteur a soigneusement comparé le texte du *Contra Julianum* au texte des *Ennéades* tel qu'il se lit dans l'édition Volkmann. Pour une soixantaine de lignes de la collection Teubner, il trouve une quarantaine de variantes. C'est beaucoup. « On n'en a, dit-il, jamais tenu compte pour l'établissement de ce texte et de fait leur intérêt n'est pas là » (p. 192). Ce n'est pas parfaitement exact : on en a tenu compte à peu près autant que des extraits d'Eusèbe, mais le laconisme de la plupart des éditions de Plotin ne permet guère de le deviner. Qu'on ouvre cependant le tome V de l'édition de M. Bréhier (ce tome a paru après l'article du R. P. Arnou), on y trouvera plusieurs fois en bas des pages accompagnant telle ou telle leçon la mention « Volkmann e Cyrillo » et même « Creuzer e Cyrillo ». Quant à l'intérêt de ces variantes pour l'établissement et pour l'histoire du texte et peut-être pour la compréhension de certains points de la philosophie de Plotin, il est beaucoup plus grand que l'auteur ne paraît le supposer. Nous devrons y revenir plus longuement ailleurs; qu'il nous suffise de mettre ici au point les ingénieuses conclusions — trop ingénieuses peut-être — du R. P. Arnou. Traduisons d'abord avec lui (p. 184) le plus important de ces textes sur les manuscrits de Plotin et sur ceux de Cyrille.

Enn. V; 1, 6, 50-53.

Tout être désire ce qui l'a engendré et il l'aime, surtout lorsque ce qui engendre et ce qui est engendré *sont seuls* (ὅταν ὦσι μόνοι) (1) : et lorsque

Contra Jul., l. VIII (P. G., LXXVI, 920 c).

Tout être désire ce qui l'a engendré et il l'aime, surtout lorsque ce qui engendre et ce qui est engendré *sont une même* chose(ὅταν ἓν ὦσι):et lorsqu'il(2)

(1) Que l'on note ce masculin. Bouillet a-t-il donc tort, comme le veut l'auteur, de traduire « *celui* qui engendre » et « *celui* qui est engendré » ? Voir la suite de cette discussion, p. 734. Il s'est évidemment trouvé un critique (Vitringa), pour corriger μόνοι en μόνα, correction que n'a heureusement acceptée aucun éditeur. Eusèbe et Théodoret ont aussi μόνοι.

(2) On remarquera que l'auteur ponctue différemment ce membre de phrase

ce qui engendre est *ce qu'il y a de meilleur* (ὅταν δὲ καὶ τὸ ἄριστον ᾖ τὸ γεννῆσαν) nécessairement il est avec lui de manière à n'en être séparé que par la seule altérité.

est *l'infini* (ὅταν δὲ καὶ ἀόριστον ᾖ) ce qui engendre est nécessairement avec lui de manière à n'en être séparé que par la seule altérité.

Les deux variantes sont absolument remarquables : ἕν au lieu de μόνοι, ἀόριστον au lieu de τὸ ἄριστον. Elles ne s'expliquent pas par une confusion de lettres. L'intervention d'une main chrétienne est ici d'autant plus évidente qu'Eusèbe (*Praep. Ev.*, XI, 17) et Théodoret (1) (*Gr. Aff. cur.*, II, 83, Raeder, p. 58, l. 18 et 19) qui citent le même texte écrivent correctement μόνοι et ἄριστον. L'auteur veut voir la même intervention dans d'autres passages où, lorsqu'il s'agit de l'Un, (τὸ ἕν), « le neutre ἐκεῖνο, αὐτὸ est partout remplacé par le masculin qui évoque mieux les Personnes de la Sainte Trinité » (p. 186, note 1). Ces masculins au nombre de six ou sept, sont en effet surprenants, tout comme le μόνοι que nous lisions il y a un instant dans le texte authentique des *Ennéades*. Se basant sur une dizaine de « variantes » de cette sorte, toutes à portée doctrinale, l'auteur conclut que saint Cyrille « avait sous les yeux un texte qu'une main chrétienne semble avoir intentionnellement modifié » (p. 191, conclusion II) et qu' « il existait, semble-t-il, au moins pour quelques textes ploti-

dans l'une et l'autre version. Ici cet *il* est l'être engendré (τὸ γεγεννημένον) et non plus l'être qui engendre (τὸ γεννῆσαν) : la virgule est déplacée avant τὸ γεννῆσαν. Il n'est pas impossible que Cyrille ait ainsi compris ou voulu comprendre ce texte; la saveur chrétienne de tout le morceau en est d'autant plus prononcée : le « Fils » est infini, et *le Père* n'en est séparé que par la seule altérité. Il y a là une nuance très fine, mais à laquelle Plotin eût attaché une grande importance. Néanmoins, commentant cette variante, le R. P. Arnou écrit : « Chez saint Cyrille, *ce qui engendre* est infini et son infinité est la raison de son union toute spéciale avec ce qu'il engendre » (p. 184). Pour ce qui est du texte des *Ennéades*, le sens n'est pas douteux; avec tous les éditeurs et traducteurs de Plotin, il faut lire : ὅταν δὲ καὶ τὸ ἄριστον ᾖ τὸ γεννῆσαν, ἐξ ἀνάγκης σύνεστιν (sc. τὸ γεγεννημένον) αὐτῷ, ὡς τῇ ἑτερότητι μόνον κεχωρίσθαι.

(1) A ajouter entre Eusèbe et Thomassin à la liste de la note de la p. 183 parmi ceux qui se sont intéressés à ce texte de Plotin.

niens plus souvent utilisés, une édition revue et corrigée d'où l'on avait éliminé les divergences plus choquantes » (p. 192). Cette conclusion serait à coup sûr fort intéressante pour l'histoire du texte de Plotin, si elle était solidement fondée; mais elle ne l'est pas. En dehors des deux leçons ἕν et ἀόριστον, aucune autre des quarante variantes qui séparent le texte des *Ennéades* de celui de Cyrille, ne modifie sérieusement la pensée de Plotin. Tous les *manuscrits* de Plotin, comme ceux d'Eusèbe et de Théodoret, portent, αὐτόν, ἐκεῖνος, ἐκεῖνον. Les neutres αὐτὸ et ἐκεῖνο sont des « corrections » d'éditeurs. On voit par cet exemple, combien funestes peuvent être certaines conjectures. Quant à ce masculin, admirablement attesté et des plus authentiques, il y aurait beaucoup à dire à son sujet. En tout cas, il n'y a pas lieu, semble-t-il, de supposer que Cyrille se soit servi d'une édition chrétienne des *Ennéades* : ἕν et ἀόριστον sont des « corrections » qui doivent être imputées à l'auteur du *contra Julianum*. Mais alors, comment expliquer les autres variantes qui ne peuvent tout de même pas toutes être des fautes de copistes. Lorsqu'on aura une édition critique de Cyrille, elles seront certainement moins nombreuses (1). Elles le seront peut-être encore trop pour ne pas poser un problème. Si Cyrille ne s'est pas servi d'une édition remaniée par des chrétiens, est-il sûr qu'il se soit servi de celle de Porphyre ? Comme pour le récit de la mort de Plotin, conservé par Firmicus Maternus (voir p. 711), n'aurions-nous pas dans ces extraits de Cyrille, des fragments — et en grec cette fois — de l'édition d'Eustochius ? On le voit pour l'histoire et pour l'établissement du texte de Plotin ces extraits ne laissent pas d'être intéressants. Il faut remercier le R. P. Arnou de les avoir signalés.

(A suivre). Paul HENRY, S. I.

(1) Nous avons pu nous en convaincre en examinant le Monacencis gr. 65, qui est une copie du principal manuscrit du *Contra Julianum* (Marcianus gr. 123). Parmi les quarante « variantes » signalées par le R. P. Arnou, sept fois ce manuscrit est d'accord avec la tradition manuscrite de Plotin et condamne le texte de Migne.

Actes du Saint-Siège

ACTES DU SOUVERAIN PONTIFE

Béatifications, canonisations et confirmation de culte (de janvier 1930 à septembre 1932) (1).

8 *janvier* 1930 : Bienheureux Balthazar Ravaschieri, de Chiavari (diocèse de Pavie), prêtre, franciscain de l'Observance, mort le 17 octobre 1492. Le culte qui lui était rendu de date immémoriale est confirmé par un rescrit de la S. Congrégation des Rites.

8 *juin* 1930 : Bienheureuse Paule Frassinetti, fondatrice de la Congrégation des Sœurs de Sainte-Dorothée, née à Gênes en 1809, morte à Rome en 1882. Son Institut, voué à l'éducation des filles, est très répandu en Italie, au Portugal, au Brésil et ailleurs.

15 *juin* 1930 : Bienheureux Conrad de Parhzam, frère capucin bavarois, né en 1818, mort en 1894. Pendant plus de quarante ans, il fut portier du couvent de Vetoettingen, célèbre sanctuaire de la Madone. Sa patience, son zèle des âmes et ses autres vertus édifiaient grandement les innombrables pèlerins.

22 *juin* 1930 : Sainte Catherine Thomas, chanoinesse régulière de Saint-Augustin, morte à Palma de Majorque (Iles Baléares), le 5 avril 1574. Béatifiée par Pie VI en 1792.

Le même jour : Sainte Lucie Filippini, fondatrice des « Maîtresses Pieuses », morte le 25 mars 1732, béatifiée par Pie XI en 1926. Son Institut se répandit très rapidement, surtout dans l'Italie centrale et en Toscane.

29 *juin* 1930 : Saint Théophile de Corte, franciscain, né en Corse en 1676, mort à Fucecchio (Toscane) le 19 mai 1740. Il se signala par son zèle à rétablir l'observance dans les couvents de son Ordre et par son inlassable dévouement aux missions de campagne. Béatifié par Léon XIII en 1896.

(1) La liste des béatifications qui ont eu lieu de 1926 à 1929 a paru ici-même en janvier 1927 et en mai 1930.

Le même jour : LES SAINTS MARTYRS CANADIENS, Jean de Brébeuf, Isaac Jogues, Gabriel Lalemant, Antoine Daniel, Charles Garnier, Noël Chabanel, René Goupil et Jean de la Lande. Ces huit jésuites français, dont les six premiers étaient prêtres, firent le sacrifice de leur vie dans les terribles missions de la Nouvelle-France, entre 1642 et 1649. Après s'être dépensés pour convertir les Hurons et d'autres peuplades de Peaux-Rouges, ils tombèrent successivement aux mains des féroces Iroquois qui les firent périr dans des supplices affreux et prolongés.

Le même jour encore : SAINT ROBERT BELLARMIN, né à Montepulciano (Toscane) en 1542, mort à Rome le 17 septembre 1621, béatifié par Pie XI le 13 mai 1923 et déclaré docteur de l'Église le 17 septembre 1931. La *Nouv. Rev. Théol.* a consacré deux articles (en mai 1931) au célèbre cardinal jésuite, qui fut ordonné prêtre en Belgique et fit ses premières armes, comme prédicateur et comme professeur de théologie, à Louvain (cf. *Revue d'hist. eccl.*, 1932, p. 74-83).

16 *décembre* 1931 : SAINT ALBERT LE GRAND, dominicain, mort en 1280. Par une « canonisation équipollente », sans précédent, le culte de l'illustre maître de saint Thomas d'Aquin a été étendu à l'Église universelle, et le titre de Docteur lui a été conféré. Voir, dans notre numéro d'avril, l'article du R. P. Louis Rousseau, O. P., sur *La vocation scientifique de Saint Albert le Grand.*

FR. HALKIN S. I.

S. CONGRÉGATION DU SAINT-OFFICE

Condamnation de livres (A. Loisy, S. Paglionica, B. Croce.)

Par décret des 1-25 juin sont inscrits au catalogue de l'Index le dernier ouvrage d'ALFRED LOISY : « *Mémoires pour servir à l'histoire religieuse de notre temps* », 3 volumes, Paris, É. Nourry, 1930-1931 et en même temps *tous les ouvrages* (opera omnia) du même auteur, (plusieurs d'entre eux se trouvaient déjà au catalogue de l'Index).

Par décret des 22-25 juin est inscrit au catalogue de l'Index l'ouvrage suivant : SALVATORE PAGLIONICA, *Compendio di economia politica e nozioni di diritto.* Padova, Istituto delle Edizioni Accademiche, 1932.

Par décret des 13-15 juillet est inscrit au catalogue de l'Index l'ouvrage suivant : Benedetto Croce, *Storia d'Europa nel secolo decimonono*. Bari, Laterza 1932, avec cette remarque ajoutée au décret « quin ex peculiari huius operis damnatione argui debeat cetera eiusdem Auctoris opera, super quibus Sacra Congregatio indicium sibi reservat, non esse censura digna ».

S. CONGRÉGATION DU CONCILE

Publication de grâces obtenues et d'aumônes dans les Revues (Décret de la S. Congr. du Concile, 7 juin 1932. — *A. A. S.*, XXIV, 1932, p. 240).

Avec la multiplication des lieux de pèlerinage et des associations pieuses marche de pair le nombre des Revues et Bulletins où l'on tient les fidèles au courant des grâces obtenues du ciel par leurs confiantes prières. En cela rien de condamnable, à condition d'observer toujours les règles de la prudence et les sages prescriptions de l'Église pour éviter toute apparence de superstition, de mauvaise crédulité ou d'une recherche coupable de gains matériels. Pour éviter ces abus ou les supprimer, la S. Congr. du Concile rappelle l'observation des canons du Code sur cette matière. Et d'abord le can. 1261 qui prescrit aux Ordinaires de prendre les mesures opportunes pour écarter ces abus. Dans son paragraphe 2, il stipule que même les religieux exempts sont soumis aux statuts diocésains sur ce point et que l'Ordinaire a le droit de visiter leurs églises et oratoires publics pour constater si tout y est conforme à ses ordonnances.

Le n. II du décret est le plus important par les mesures qu'il édicte. Quand on pense au nombre de publications soumises à la censure diocésaine, on comprend que celle-ci ne soit pas toujours très rigoureuse et que l'Ordinaire et ses censeurs donnent, sans examen minutieux, à des auteurs dignes de toute confiance l'autorisation de publier. Mais la S. Congrégation exige que la partie des Revues et Bulletins pieux, où sont relatées des grâces obtenues, soit toujours revisée avec soin. La permission de publier ne peut être accordée par l'Ordinaire sans l'avis favorable, *donné chaque fois par écrit*, d'un censeur particulier, conformément à l'Encycl. *Pascendi* du 8 sept. 1907. Le censeur veillera à ce que les récits se présentent avec les garanties voulues de crédibilité et ne permettra pas qu'un lien semble établi entre la grâce

obtenue et l'aumône offerte. Quand un fait ne pourra satisfaire à ces conditions, on devra se contenter de le mentionner d'une manière très générale sous la rubrique de « grâces obtenues ».

J. C.

Conférences épiscopales en Italie (Décision de la S. Congrégation du Concile, 21 juin 1932. — *A. A. S.*, XXIV, 1932 p. 242.)

Le can. 292, § 1 prescrit aux évêques diocésains de se réunir tous les cinq ans en conférence, dans les diverses provinces ecclésiastiques pour délibérer sur la situation religieuse des diocèses et préparer ainsi le futur concile provincial. En Italie ces réunions devaient se faire tous les ans et une circulaire de la S. Congrégation Consistoriale (15 févr. 1919) avait maintenu la décision prise à ce sujet par la S. Congrégation des Év. et Rég. le 24 août 1889. Les « dispositions » de la S. Congrégation du Concile du 21 juin 1932 confirment cette solution.

J. C.

S. CONGRÉGATION DES SACREMENTS

Enquête sur les causes matrimoniales (*S. C. de Sacr.*, Litterae d. 1 iul. 1932. — *A. A. S.*, XXIV, 1932, 272).

Les Ordinaires diocésains ont reçu de la S. Congrégation des Sacrements une lettre contenant de nouvelles prescriptions, très précises et très formelles, au sujet des causes matrimoniales. La S. Congrégation veut être mise au courant chaque année de l'organisation des tribunaux auxquels elles sont soumises. Il faudra lui faire connaître le nombre de procès achevés pendant l'année et des litiges encore pendants, les sentences rendues, les causes de nullité alléguées, la date d'introduction et de solution du procès, etc.

Les Ordinaires qui ne pourraient, faute de personnel, trouver dans leur diocèse des hommes assez compétents pour mener ces procès souvent si difficiles doivent soumettre cette situation à l'appréciation de la S. Congrégation. On y remédiera en donnant juridiction aux tribunaux de diocèses voisins mieux pourvus à ce point de vue.

Pour prévenir les plaintes des Ordinaires à l'occasion du surcroît de travail imposé par ces informations, la S. Congrégation leur rappelle l'importance de ces causes où le lien sacré du mariage est engagé. Avec beaucoup d'à-propos, elle ajoute que les parties ont un droit strict à ce que ces procès soient examinés et résolus le plus tôt possible.

Par erreur, sans doute, le texte officiel renvoie ici au c. 1630, au lieu du can. 1620 : celui-ci demande que les procès en première instance ne durent pas plus de deux ans et pas plus d'un an en cour d'appel. De fait, imagine-t-on les sacrifices demandés à une personne dont le mariage est probablement ou certainement nul, quand on lui déclare par ex. que l'examen de sa cause ne pourra commencer avant deux ans et demi et durera peut-être au delà de trois ans ?

Les Ordinaires devront envoyer les informations sur l'année écoulée pendant le mois de janvier qui suit immédiatement. Par mesure provisoire, ils reçoivent l'ordre d'expédier à Rome avant le 1er avril 1933 un rapport un peu moins détaillé sur les causes traitées pendant les années 1930-1932. J. C.

S. PÉNITENCERIE

Indulgences des « stations » (Décret du 12 avr. 1932. — *A.A.S.*, XXIV, 1932, 249).

Dès le IVe siècle, les fidèles prirent l'habitude de se réunir à certains jours de fête dans une église déterminée pour y assister aux saints mystères ou y vaquer à des prières prolongées. Le clergé s'y rendait aussi individuellement ou en procession. Ces églises furent appelées stationales. Cette pratique, réglementée aux VIIe et VIIIe siècles, a gardé toute sa vogue à Rome; mais elle est aussi en usage dans d'autres villes bien qu'à un petit nombre de jours de pénitence ou de fête. Par décret du 12 avril 1932, toutes les anciennes indulgences attachées à ce pieux exercice sont remplacées par des faveurs nouvelles, à la fois plus précises et mieux adaptées. Il faut distinguer les églises où se font des cérémonies particulières de celles où la « station » ne comporte aucun office public particulier. D'après cela : 1° une indulgence plénière est accordée à tout fidèle qui prend part aux cérémonies de la station, telles qu'elles se font le matin ou le soir. Conditions ordinaires, c'est-à-dire confession, communion, prières aux intentions du Souverain Pontife; 2° s'il n'y a pas de cérémonies publiques, l'indulgence plénière est accordée à ceux qui *a*) récitent cinq Pater, Ave et Gloria devant le Saint Sacrement (exposé ou non); *b*) y ajoutent trois Pater, Ave et Gloria devant les Reliques exposées à la vénération des fidèles, ainsi qu'un Pater, Ave et Gloria au moins aux intentions du Souverain Pontife (confession et communion); 3° une indulgence de 10 années

est accordée aux fidèles qui se contentent de visiter l'église stationale et y récitent les prières indiquées au 2°. J. C.

COMMISSION D'INTERPRÉTATION DU CODE

Réponses du 25 juin 1932 (*A. A. S.*, XXIV, 1932, 284.)

I. *De concursu paroeciali.*

D. « *An forma concursus, de qua in can.* 459, § 4, *servanda sit etiam in prima provisione novae erectae paroeciae* ».

R. *Negative.*

Le Concile de Trente (Sess. XXIV, ch. 18 de ref.) prescrivit de soumettre les candidats aux cures vacantes à un examen spécial ou concours. Cela permettait non seulement d'écarter les sujets incapables, mais de choisir les plus qualifiés. A la suite de certains abus, Benoît XIV précisa les conditions de ce concours. Toutefois la loi du Concile de Trente n'avait pas été observée ou était tombée en désuétude dans certains pays. Dans plusieurs, par exemple, en Belgique, le concours était remplacé par des examens annuels obligatoires jusqu'à la nomination comme curé. Le Code n'a pas voulu imposer le retour à l'ancienne discipline, à laquelle il supplée par les examens imposés à tous les clercs et des enquêtes sur les mérites des candidats aux bénéfices vacants. Toutefois le c. 459, § 4 ordonne de maintenir là où il est encore en usage, le concours spécial ou général, jusqu'à ce que le Saint-Siège prenne d'autres mesures. Or, il est à noter que dans tous les textes prescrivant le concours, il s'agit toujours de paroisses *vacantes*. De plus, le texte du § 4 laisse entrevoir l'intention de remplacer le concours par un moyen d'information peut-être moins compliqué. On comprend dès lors la réponse donnée au sujet des paroisses récemment érigées. Elles ne tombent pas strictement sous les termes de la loi et le Saint-Siège ne voit pas d'inconvénients à ce que les Évêques se contentent, pour y pourvoir, d'observer les prescriptions très sages prises par le Code.

II. *De impedimento publico matrimonii.*

D. *An ad habendum impedimentum publicum, de quo in can.* 1037, *sufficiat ut publicum sit factum ex quo oritur impedimentum.*

R. *Affirmative.*

D'après le can. 1037 « Publicum censetur impedimentum quod probari in foro externo potest; secus est occultum ». Le Code considère donc uniquement la possibilité de la preuve au for externe pour définir le caractère public ou occulte d'un empêchement, supprimant ainsi les hésitations venant du nombre des personnes qui doivent le connaître, du caractère de l'endroit (ville, bourg, etc.) où elles vivent, etc. Cette définition si simple facilitait la réponse au doute proposé. Faut-il que l'empêchement soit connu *comme tel* par plusieurs personnes pour qu'il soit considéré comme *public* ou suffit-il que le fait *matériel* d'où il résulte, soit public? On sait par exemple que Titius et Caïa sont parents au troisième degré, mais ceux qui le savent ignorent l'empêchement de consanguinité résultant de ce degré de parenté. L'empêchement est-il public ou occulte? La Commission répond qu'il est public. En effet son existence pourrait, à tout instant, être démontrée au for externe et même souvent en justice. Dès lors la nullité du mariage est continuellement exposée à devenir publique.

Cette solution était celle des meilleurs canonistes : De Smet (1), Cappello (2), Knecht (3), etc. Nous la donnions comme la plus probable (4).

III. *De separatione coniugum.*

D. I. *An separatio coniugum ob causas, de quibus in can.* 1131, § 1, *forma administrativa decernenda sit.*

II. *An in causis separationis coniugum, de quibus in can. 1131, § 1, in secundo gradu eadem servanda sit forma ac in primo gradu.*

R. Ad I. *Affirmative*, nisi ab Ordinario aliud statuatur ex officio vel ad instantiam partium.

Ad II. *Affirmative.*

Le Code reconnaît deux sortes de causes de séparation entre époux : l'adultère qui donne le droit de la séparation perpétuelle, une série de torts graves d'où résulte le droit à une séparation temporaire. Dans le second cas, il impose le recours à l'Ordinaire quand il n'y a pas péril en la demeure. Celui-ci décide également la durée, déterminée ou indé-

(1) De Smet. *Desponsalibus et matrimonio.* n. 465.
(2) Cappello, s. I., *De matrimonio*, n. 200.
(3) Knecht, *Handb. des kath. Eherechts*, p. 197.
(4) Vermeersch-Creusen, *Epitome iuris canonici*, II⁴ n. 297,4

terminée, de la séparation. Les causes en sont l'apostasie du conjoint s'il passe à une secte hérétique ou schismatique, sa volonté d'élever les enfants hors de la religion catholique, une vie scandaleuse et criminelle, des sévices graves, etc.

Par quelle procédure l'Ordinaire doit-il établir la culpabilité de l'accusé et définir la durée de la peine ? Suffit-il qu'il s'entoure de toutes les garanties de certitude que fournissent des témoignages dignes de foi, une enquête sérieuse, des aveux sincères, et décrète seul qu'il y a ou non lieu à telle séparation ? Faut-il qu'il procède d'après toutes les formalités prescrites dans les procès matrimoniaux ?

Par l'examen des can. 1960, ss. on voit que les procès dont ils parlent ont pour objet la validité ou la nullité du mariage ou du moins le fait de sa consommation par l'acte conjugal. D'autre part, commes des droits stricts et d'une grande importance sont en question dans toute cause de séparation, on comprend que soit l'Ordinaire, soit les parties estiment plus sûr ou même nécessaire de recourir à la procédure judiciaire, si une transaction ne peut intervenir. Ainsi s'explique la réponse de la Commission d'interprétation qui complète utilement le Code en cette matière.

Réponses du 28 juillet 1932 (*A. A. S.*, XXIV, 1932, p. 394).

I. *De constitutione tribunalis collegialis.*

D. *An Officialis, cum potestate ordinaria iudicandi et absque ulla causarum reservatione ad normam can.* 1573, § 1 *et* 2 *electus, constituere possit tribunal collegiale vocando per turnum iudices synodales iuxta can.* 1574 *nominatos.*

R. *Affirmative*, nisi Episcopus aliter in singulis casibus statuat.

Les Ordinaires diocésains doivent tous nommer un Official ou juge muni de la juridiction ordinaire pour trancher les causes que l'Évêque ne peut pas ou ne veut pas se réserver. L'Official est de droit le président du tribunal collégial dans les cas où celui-ci est requis par le droit ou constitué librement par l'Ordinaire. Le can. 1576, § 3 confie à « l'Ordinaire » le choix des juges synodaux ou prosynodaux qui constitueront le tribunal dans chaque cause et ne parle pas de l'Official. Toutefois puisque celui-ci ne fait juridiquement qu'une personne avec son Ordinaire au point de vue de la justice (can. 1573, § 2) et puisqu'il a juridiction ordinaire (vicaire), rien ne s'oppose à ce qu'il désigne lui-même les juges, munis de pouvoir délégué, aux lieu et place de l'Ordi-

naire, si celui-ci ne se réserve pas ce droit. Il ne peut toutefois les prendre que parmi les juges synodaux ou prosynodaux, tandis que l'Ordinaire peut, s'il a de bonnes raisons, leur substituer d'autres prêtres suffisamment qualifiés (cfr. can. 1576, § 3). Le silence des commentateurs du Code sur ce point montre l'opportunité de la réponse.

II. *De iudicio super martyrio servorum Dei.*

D. *An praescriptum can.* 2101 *extendatur etiam ad disceptationem martyrii Servorum Dei.*

R. *Negative.*

Le can. 2101 est le premier du l. IV, P. II, Cap. III, Art. III intitulé « De iudicio super heroicitate virtutum in specie vel super martyrio eiusque causa ». Ce double objet revient dans plusieurs des canons dont se compose cet article. L'un et l'autre sont soumis à un triple jugement de la Sacrée Congrégation, etc. On a pu croire dès lors que le can. 2101 qui défend d'entamer l'examen de l'héroïcité des vertus pendant les cinquante premières années après la mort du serviteur de Dieu s'appliquait aussi au fait du martyre. C'était l'opinion proposée par nous dans l'*Epitome*, t. III [4], n. 333, s. conformément à la prescription formelle d'Urbain VIII, reprise par Benoît XIV, *De Servorum Dei beat. et Beat. Canon.*, I, ch. XXI, n. 9. Nul auteur à notre connaissance n'y contredisait.

La réponse de la Commission s'explique toutefois assez aisément. D'abord le texte du can. 2101 ne parle que de la discussion des vertus. Ensuite s'il y a de réels avantages à ne pas pousser trop tôt le procès apostolique sur l'héroïcité des vertus, il est, au contraire, très opportun d'examiner sans tarder les preuves du martyre infligé à un serviteur de Dieu et des vrais motifs de son supplice. Enfin dans les causes des martyrs, le Saint-Siège avait coutume de dispenser de plusieurs prescriptions strictement imposées dans les procès des confesseurs.

J. Creusen, s. i.

Bibliographie

ÉCRITURE SAINTE

Nouveau Testament.

H. Hôpfl, O. S. B. *Introductionis in sacros utriusque testamenti libros compendium. II-III.* 3e éd. 1931. (23 × 14 cm.), 364 et 482 p.

L'Introduction à l'Écriture Sainte du R. P. Höpfl est bien connue dans les milieux exégétiques; orthodoxie parfaite, information sérieuse, intelligence pénétrante des problèmes, ces qualités ont assuré à son manuel la confiance et la sympathie. Publiés pour la première fois en 1920, ces trois volumes atteignent leur 3e édition (la 3e édition du 1er sortira de presse prochainement). Le tome II traite de l'Ancien Testament; le tome III du Nouveau. Dans ce dernier, près de la moitié du volume est consacrée aux 4 évangiles (209 pages sur 480) : sous une forme très pédagogique (nombreuses divisions, plan logique, etc.), en un style concis, l'auteur groupe des matériaux considérables; dans les questions discutées, il donne très clairement le pour et le contre, assez souvent sans se prononcer lui-même, ce que nous regrettons, surtout lorsque les arguments dans un sens l'emportent visiblement; cette sorte d'hésitation devant la conclusion ultime apparaît à plusieurs reprises dans le volume entier. Dans les pages consacrées au reste du Nouveau Testament, l'auteur s'est borné strictement aux questions d'introduction proprement dites (authenticité, intégrité, etc.); par là son livre diffère d'autres manuels récents comme ceux du P. Simon ou de MM. Lusseau et Collomb. La bibliographie est très abondante; pour chaque opinion, tous ses défenseurs sont énumérés, avec indication précise de leurs œuvres. Sous un volume réduit et sous une forme très simple se cache ici un travail très considérable et de haute valeur. J. Levie, s. i.

Ed. Kalt. *Biblisches Reallexikon.* 3 *und* 4 *Lieferung.* Paderborn, Schoningh, 1931, (27 × 18 cm.), iv-1050 p. Prix : 41, 40 Mk. pour tout l'ouvrage (Livraisons 1 à 4).

Voici achevée l'œuvre entreprise par M. le Professeur Kalt et qui semblait dépasser les forces d'un seul homme. Nous en avons exposé le but, les principes et les mérites dans la *Nouvelle Revue Théologique*, 1932, p. 476. Le second volume apporte aux souscripteurs la bonne nouvelle d'une légère réduction du prix (conformément aux récent décrets du gouvernement allemand) de 46 Mk à 41 Mk 40 (pour l'ouvrage entier). Richesse du contenu et caractère pratique des articles, voilà ce que l'auteur a eu surtout en vue. Il s'est choisi comme lecteur principal le prêtre occupé au ministère pastoral qui veut être renseigné rapidement en vue de l'enseignement ou de la prédication. On ne lui demandera donc pas de traiter toutes les questions techniques (par exemple composition de Pentateuque, question synoptique, etc.) avec cette rigueur de dialectique et cette plénitude d'information que désirerait un spécialiste;

M. Kalt n'a voulu que résumer, pour le lecteur cultivé, l'état actuel de « l'opinion commune » des exégètes catholiques et cela en un langage clair, facile à lire, exempt de tout étalage d'érudition rébarbative. Son dictionnaire rendra de précieux services dans les pays de langue allemande et contribuera efficacement à faire davantage connaître et utiliser l'Écriture Sainte.

J. Levie, s. i.

*G. Kittel. *Theologisches Wörterbuch zum neuen Testament. Lieferungen* 1-4. Stuttgart, Kohlhammer, 1932, (31 × 22 cm.), xvi-256 p. Prix : 2,90 Mk. le fascicule.

Tous les exégètes connaissent le « Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament » du théologien protestant H. Cremer, publié pour la première fois il y a 50 ans, en 1883, et dont les éditions furent nombreuses, la dernière revue et remaniée par J. Kögel. Cet héritage de deux générations de travailleurs a passé à G. Kittel. Après mûre délibération, il lui parut préférable de ne plus rester lié à l'ancienne rédaction, mais de s'entourer de collaborateurs compétents pour faire une œuvre entièrement nouvelle. Le but est identique à celui de H. Cremer : l'étude *théologique* de tous les mots du Nouveau Testament, pouvant avoir, à quelque degré que ce soit, une signification religieuse; ce but a été largement conçu; on expliquera non seulement des mots tels qu'ἄβυσσος, ἀγαθός et ses dérivés, ἀγαλλιάομαι, ἀγάπη, comme le faisait Cremer, mais aussi les noms propres de l'Ancien Testament qui sont dans le Nouveau l'objet de spéculations théologiques, tels qu'Ἀαρών, Ἄβελ, Ἀβραάμ, et bien d'autres mots, même de simples prépositions, susceptibles parfois d'une véritable exégèse théologique, par exemple ἀντί, διά, σύν qui jouent un tel rôle dans la pensée religieuse de saint Paul. Les explications grammaticales et lexicographiques sont supposées; on ne veut pas refaire Preuschen-Bauer ou Wilke-Grimm. Les collaborateurs sont nombreux et bien choisis; la plupart des noms ainsi que la maison d'édition laissent prévoir une tendance plutôt protestante conservatrice, dégagée de tout libéralisme radical, objective et modérée; on profitera des progrès récents de l'étude du rabbinisme juif, de l'histoire comparée des religions etc.

Quatre fascicules ont paru jusqu'à présent, de α à ἀλλάσσω; nous nous proposons de les étudier, avec les suivants, lorsque le dictionnaire sera plus avancé; contentons-nous, pour l'instant, de donner une idée de la méthode par le résumé de l'un ou l'autre article. Par exemple ἄγγελος se divise ainsi : 1) ἄγγελος dans l'antiquité grecque et dans l'hellénisme; 2) Mal'akh dans l'Ancien Testament; 3) La doctrine des Anges dans le Judaïsme; 4) ἄγγελος dans le Nouveau Testament. L'étude des mots ἅγιος, ἀλήθεια, etc. est faite de la même façon (ἅγιος dans l'hellénisme; emploi du concept de sainteté dans l'Ancien Testament; histoire et évolution du concept, avant les prophètes, chez les prophètes, après l'exil, chez Philon et Josèphe, dans le rabbinisme; enfin ἅγιος dans le Nouveau Testament). — Dès maintenant, il apparaît que ce dictionnaire sera indispensable aux exégètes et remplacera avantageusement celui de Cremer, aujourd'hui vieilli. J. Levie, s. i.

(*) Les ouvrages de sujet religieux, écrits par des auteurs non catholiques, sont marqués d'un astérisque.

G. Bardy et A. Tricot, avec de nombreux collaborateurs. *Le Christ.* Encyclopédie populaire des connaissances christologiques. Paris, Bloud et Gay, 1932, (20 × 13 cm.), XVI-1264 p. Prix : 60 frs.

Ce volume est de ceux qui, immédiatement, se recommandent par eux-mêmes. Il suffit de le feuilleter rapidement, de parcourir la table des matières pour être frappé, d'emblée, de l'intelligente direction qui a conçu et réalisé le plan de l'ouvrage, du choix très judicieux des 25 collaborateurs, de la masse énorme de matériaux précieux rassemblée ici, et, enfin, du prix modique d'une semblable « encyclopédie ». Cette première impression est confirmée par l'étude plus attentive des divers chapitres; ils ont été demandés le plus souvent à des exégètes ou théologiens qui, déjà, avaient traité le sujet en des ouvrages étendus, hautement estimés; ces écrivains, en vulgarisant, n'ont pas rabaissé leur science; ils ont eu en vue des lecteurs sérieux et réfléchis et le ton élevé du volume, le nombre et la profondeur des questions traitées, l'amplitude des indications bibliographiques font honneur au public catholique, dont, légitimement, on a cru pouvoir attendre beaucoup. Peut-être parfois, dans le désir d'être complet, l'un ou l'autre exposé s'est-il fait assez sec et se rapproche-t-il d'une table des matières (par exemple le ch. VI sur l'histoire de l'exégèse); trois chapitres chevauchent l'un sur l'autre (ch. VI, XXIII et XXVIII traitant de l'exégèse non-chrétienne, au moins en partie; et, malgré cette abondance, on a omis l'étude — qui eût été si captivante — des lacunes essentielles de la critique rationaliste et des causes profondes de son insuffisance). Tous ces travaux témoignent d'une parfaite compétence et, très objectivement, résument l'état actuel de la science catholique.

Le but de cette œuvre de haute vulgarisation est d'offrir à tout chrétien cultivé — comme aussi aux non-croyants qui cherchent — une « somme des connaissances christologiques ». Après une introduction sur le milieu romain (P. A. Lemonnyer, O. P.) et juif (Abbé A. Tricot), dans lequel vécut le Christ, et sur les prophéties messianiques qui l'ont préparé (Abbé J. Plessis), quatre parties divisent l'ouvrage : I. *L'histoire de Jésus* (Sources de son histoire : évangiles et autres documents, P. J. Huby, S. I. et Abbé L. Vaganay; histoire de l'exégèse évangélique, P. C. Lavergne, O. P.; vie de Jésus en abrégé (cent pages), Abbé M. Lepin; enseignement de Jésus, abbé L. Venard). — II. *Qui est Jésus?* Exposé des dogmes catholiques de l'Incarnation et de la Rédemption (Histoire du dogme christologique du I^er^ au V^e^ siècle par les Abbés L. Pirot, G. Bardy et E. Amann; étude dogmatique par les Abbés P. Vigué et E. Masure). — III. *Jésus dans la vie religieuse et morale de l'humanité* (G. Bardy, le Christ vivant dans l'Eglise; P. Pourrat, le Christ dans la piété des fidèles; Ch. V. Héris, O. P., l'Eucharistie; Chanoine Cordonnier, le Saint-Sacrement; A. Hamon, S. I., Le Sacré-Cœur; R. Plus, S.I., Le Christ-Roi; V. Breton, O. F. M., L'Imitation du Christ; R. Aigrain, Les pèlerinages au tombeau du Christ; G. Bardy, Jésus vu par les non-chrétiens. — IV. *Jésus dans l'art et la littérature* (Le Christ dans l'art par M^elle^ G. Maillet; dans la musique par Phylax; dans la littérature par l'Abbé J. Calvet; Le Cruxifix par le Chanoine Broussolle; Quelques vies de Jésus par l'Abbé R. Aigrain). Une conclusion vibrante de M. Maurice Brillant « Christus vivit » clôt le volume. Cette simple énumération montre suffisamment que pareil livre a sa place marquée dans toute bibliothèque de prêtre et de laïc soucieux de culture religieuse.

La Maison Bloud et Gay a fait un tour de force en condensant tout cela en un volume relié de 1280 pages, illustré et d'impression très serrée, au prix de 60 francs français. Peut-être le succès du volume lui permettra-t-il, dans l'avenir, d'améliorer la qualité des gravures (fort nombreuses) et du papier, sans augmenter sensiblement le prix. J. Levie, s. i.

*J. **Schniewind**. *Evangelion. Ursprung und erste Gestalt des Begriffs Evangelium. Untersuchungen.* Wissenschaftliche Monographien, Bânde XIII, XXV. Gutersloh, Bertelsmann, 1927 et 1931, (24 × 16 cm.), XIII 112 p. et X-146 p. Prix : 4,50 et 6 Mk.

C'est dans l'hellénisme qu'on a ordinairement cherché l'origine et la signification du mot : évangile. M. Schniewind, à la suite de Schlatter et de Harnack qui avaient déjà émis un avis différent, rejette la thèse communément admise. L'origine du concept « évangile », tel que nous le trouvons dans les livres du Nouveau Testament, doit être cherchée, dit-il, dans l'Ancien Testament et dans le judaïsme de Palestine. Il veut le prouver dans un grand ouvrage dont deux fascicules ont déjà paru.

Dans le premier fascicule, l'auteur examine l'emploi du vocable (et de ses dérivés) dans l'Ancien Testament, surtout dans Isaïe. Les Septante ne nous apportent rien. Quant à Philon et Josèphe, ils n'emploient le mot que dans le sens religieux que lui donnait l'hellénisme. — Le second fascicule nous donne une étude philosophique très détaillée de l'emploi du mot dans le monde grec et hellénistique. L'usage profane y a précédé l'usage religieux. Ce dernier semble commencer en Asie-Mineure : εὐάγγελος = celui qui rend des oracles. Le même mot s'appliquera aussi aux dieux. — Les fascicules suivants examineront l'emploi du mot dans le culte des empereurs et démontreront que ce n'est pas l'hellénisme, mais bien le milieu juif de Palestine qui a exercé son influence sur la formation du concept tel que nous le trouvons dans le Nouveau Testament.

Etude intéressante et très fouillée qui ne demeure pas dans le domaine de la pure philologie, mais établit de nombreux points de comparaison avec l'Ancien et le Nouveau Testament. Mais, comme la vraie preuve de la thèse ne sera exposée que dans les fascicules suivants, il faut attendre leur parution pour juger de l'ouvrage. G. Geniets, s. i.

H. **Escoffier** *Évangile. Édition méthodique avec introduction, notes, glossaire et tables.* Paris, Redier, 1931, (18 × 11 cm.), 472 p., nombreuses illustrations.

L'Évangile reste le livre de chevet par excellence pour tous ceux qui veulent se familiariser avec la pensée du Christ et y puiser force et lumière pour leur vie personnelle et pour leurs œuvres d'apostolat. Cet « Évangile méthodique » leur fournit à cet effet un instrument de travail appréciable. Par son bref mais clair exposé des problèmes soulevés au sujet des Évangiles, par la disposition méthodique du texte, par ses notes nombreuses et substantielles puisées chez les meilleurs commentateurs, enfin par son glossaire, ses cartes et ses tableaux chronologiques, l'auteur nous aide à pénétrer plus avant dans l'intelligence de la doctrine du Maître. L'abondante illustration, sans être toujours éclairante

pour le texte, n'est cependant pas dépourvue de goût. Cette œuvre de vulgarisation est tout indiquée pour les bibliothèques de nos catéchistes et de nos cercles d'études. G. LAURENT, S. I.

Saint Thomas d'Aquin. *Somme Théologique. Vie de Jésus. Tomes III et IV.* Traduction française par P. Synave, O. P. *Le Mariage.* Tome II, traduction française par L. Misserey, O. P. Paris, Édition de la Revue des Jeunes, 1931 et 1932, (17 × 10 cm.), 297 et 460 p.; 352 p., Prix : 11 et 13 fr.; 11 fr.

C'est « sub specie aeternitatis » que la Somme étudie la vie du Sauveur, surtout dans sa phase douloureuse et dans sa forme glorieuse qui est définitive. Les notes doctrinales, claires et synthétiques, ajoutées par le P. Misserey aident l'étudiant d'aujourd'hui à pénétrer des questions dont le progrès théologique a, depuis saint Thomas, légèrement transposé les formules. Fidèle en général, la traduction ne dispense pas le lecteur de porter un regard sur le texte original.

Dans ce tome second du traité consacré au mariage, le P. Misserey a été heureusement inspiré de fournir en appendice une vue complète de la législation actuelle des empêchements. Non que les discussions thomistes doivent passer pour caduques en cette matière; les principes invoqués gardent un intérêt qui n'est pas toujours purement historique, et la version française en facilite l'accès à bien des lecteurs. L. RENARD, S. I.

***J. Gresham Machen.** *The Virgin Birth of Christ.* 2e éd. New York, Harper and Brothers, 1932, (24 × 16 cm.), XIV-416 p. Prix : 2,50 doll.

Seconde édition du remarquable ouvrage du Docteur J. Gresham Machen, professeur d'Écriture Sainte au séminaire théologique protestant (Westminster Theological Seminary) de Philadelphie. Nous avons dit les mérites de ce livre dans la *Nouvelle Revue Théologique*, 1930, p. 797. Grâce au succès assuré, l'exemplaire de la 2e édition a pu être fixé à un prix plus raisonnable : 2 dollars et demi au lieu de cinq. Les changements n'ont pas dû être considérables, deux ans seulement s'étant écoulés depuis la première impression : insertion de quelques références à des discussions récentes, une page réécrite (p. 121), enfin addition d'une préface nouvelle, dans laquelle l'auteur rend compte de l'accueil fait à son livre et répond à quelques critiques. Nous y avons lu avec plaisir des phrases comme celles-ci : « The author desires to say how greatly encouraged he has been by the manner in which the book has been received by Roman Catholic scholars... If he disagrees with what these writers say about Protestantism, he agrees to the full with their high estimate of the Roman Catholic Church... ». J. LEVIE, S. I.

H. Pinard de la Boullaye. *Jésus Messie. Le Thaumaturge et le Prophète.* Conférences de Notre Dame de Paris 1931. Paris, Éditions Spes, 1931, (20 × 13 cm.), 286 p. Prix : 12 frs.

Ce troisième carême, et le volume qui le présente avec notes et compléments, réunissent les mérites déjà relevés, ici même, pour les deux premières séries de conférences. Les deux premiers entretiens de 1931, consacrés au miracle en général, à sa place dans l'économie divine et aux notes qui le

distinguent, remettent avantageusement en valeur le sens du prodige physique, parfois trop dédaigné parce que trop étroitement considéré. Quant au préjugé qui oppose à l'intervention divine la beauté d'un plan « régulier », le voit-on radicalement extirpé ? Dans la troisième conférence, la réalité et la transcendance du pouvoir miraculeux de Jésus sont établies par l'étude des caractères généraux que présente l'activité du thaumaturge. Parmi les prophéties de Jésus — signe qui fait l'objet des trois dernières conférences — les plus connues se rencontrent dans l'apocalypse fâcheusement dénommée *discours eschatologique*. L'éloquent apologiste s'attache aux prédictions concernant la ruine de Jérusalem, et expose en note une exégèse (la présente-t-il comme l'exégèse ?) des passages évangéliques qu'on y rapporte.

Perpétuellement présent, mais délicat à décrire, le signe que manifeste l'Église en sa pérennité; le temps aura manqué à l'orateur pour compléter par quelque discussion le développement du point intitulé *L'accomplissement des prophéties*; de quoi résoudre pleinement certaine difficulté relative à la façon dont l'Église sauvegarde l'intégrité de sa doctrine. Mais c'est dans un sujet comme celui de la sixième conférence, *le duel de l'amour et de la haine* (comment, à Notre-Dame, ne pas évoquer Lacordaire ?), c'est là que se font apprécier la conscience de l'étude, la mesure dans l'usage des arguments, la rigueur de la mise au point. L. RENARD, S. I.

* **K. Kastner.** *Jesus vor dem hohen Rat.* Breslau, Goerlich, 1929, (25 × 16 cm.), 120 p. Prix : 3 Mk.

M. Kastner nous présente ici une étude pénétrante des écrits évangéliques et des documents rabbiniques, en vue de mettre en lumière la portée du procès de Jésus devant le Sanhédrin. Précisant l'accusation, dont Jésus eut à répondre et qui amena la condamnation à mort, il estime qu'il s'agissait d'une vraie revendication de la divinité, regardée comme blasphématoire par les juges du Grand Conseil. Le titre de « Fils de l'homme », que Jésus se donne, n'impliquerait guère que l'affirmation d'une humanité véritable, capable de souffrir malgré son union avec la nature divine.

L'ordre des événements qui se déroulèrent avant et pendant le procès est aussi discuté avec un soin scrupuleux. M. Kastner admet qu'une comparution préléminaire, non officielle, de Jésus devant Anne eut lieu vers 3 ou 4 heures du matin. La séance officielle du Sanhédrin sous la présidence de Caïphe se place vers 5 heures; et la sentence fut soumise à la sanction de Pilate vers 7 heures. Certaines opinions de M. Kastner peuvent se discuter; mais il faut rendre hommage à la loyauté de ses recherches et à la netteté des conclusions. C. H.

M.-J. Lagrange. *La Morale de l'Évangile.* « La vie chrétienne ». 3e éd., Paris, Grasset, 1931, (19 × 12 cm.), 250 p. Prix : 15 frs.

D'après un cahier de la collection « Christianisme » rédigé par M. Bayet, l'Évangile ne contiendrait pas une morale mais un almagame de morales contradictoires. Isoler les textes, les dresser l'un contre l'autre « sur leurs ergots comme de petits coqs » dès qu'ils présentent la moindre opposition verbale, taxer d'échappatoire tout essai de conciliation, c'est une méthode facile, qui peut en imposer par des apparences de rigueur mathématique, mais qui n'a rien

de scientifique. Dans un premier chapitre, le R. P. Lagrange rappelle les règles d'exégèse perpétuellement violées par M. Bayet. Puis il rend à leur vrai sens les textes prétendument inconciliables concernant la morale spéculative et la morale pratique. Enfin, après avoir fait bonne justice de l'hypothèse sociologique par laquelle M. Bayet croit avoir expliqué la genèse du tissu de contradictions que seraient nos Évangiles, il termine son petit livre en montrant comment l'amour de Dieu et du prochain fait l'unité de la morale évangélique.

P. Denoël, s. i.

***E. Barnikol.** *Mensch und Messias Der nichtpaulinische Ursprung der Präexistenz-Christologie. Prolegomena zur neutestamentlichen Dogmengeschichte I.* Forschungen zur Entstehung des Urchristentums des Neuen Testaments und der Kirche, VI. Kiel, Mühlau, 1932, (24 × 17 cm.), xii-224 p. Prix : 7 Mk.

La critique radicale et fort subjective de M. Barnikol suppose chez les auditeurs de saint Paul une incapacité absolue de saisir la doctrine christologique des épîtres pauliniennes. Partant de là, il estime que l'apôtre, avidement écouté et suivi par d'innombrables convertis, prêchait en réalité une doctrine différente, et qu'en particulier la foi en la préexistence et la divinité de Jésus-Christ lui fut toujours étrangère.

Que faire des épîtres pauliniennes, où ces deux dogmes sont nettement affirmés ? Avec un apriorisme superbe, M. Barnikol les déclare non-authentiques. D'après lui, les deux lettres aux Thessaloniciens, celle aux Galates et le petit billet à Philémon sont les seuls écrits émanant de l'apôtre. L'épître aux Romains, les deux épîtres aux Corinthiens et celle aux Philippiens ne sont que des élaborations postérieures de quelques messages envoyés peut-être par saint Paul aux églises qu'il avait fondées. Les épîtres aux Colossiens et aux Éphésiens sont nettement deutéropauliniennes, et les épîtres pastorales sont même tritopauliniennes.

Cet artifice critique suffit à M. Barnikol pour éliminer les épîtres christologiques et tous les témoignages où la controverse amenait saint Paul à préciser sa pensée sur la personne du Seigneur. Dans les autres écrits, où la lutte contre les judaïsants absorbait l'esprit de l'apôtre, il se trouve encore des attestations non équivoques de la préexistence de Jésus. Mais M. Barnikol est passé maître dans l'art de solliciter les textes, et de faire passer pour une négation formelle tout ce qui n'est pas une affirmation explicite. On ne dit cependant pas tout à propos de tout; et saint Paul, en combattant le légalisme judaïsant, n'avait pas à faire un traité complet sur le Verbe Incarné. L'érudition de M. Barnikol est réelle : nous regrettons qu'il la mette au service de thèses aussi aventureuses.

C. H.

***E. Barnikol.** *Philipper 2. Der Marcionitische Ursprung des Mythossatzes Phil. 2, 6-7. Prolegomena zur neutestamentlichen Dogmengeschichte II* (Forschungen zur Entstehung des Urchristentums des Neuen Testaments und der Kirche, VII). Kiel, Mühlau, 1932, (25 × 18 cm.), 136 p. Prix : 4 Mk.

Il n'est pas facile de désagréger le solide bloc doctrinal des épîtres de saint Paul, et d'y découvrir des pièces d'origine théologique différente et contradic-

toire. M. Barnikol s'y essaie cependant avec une audace déconcertante, et sur le ton d'un homme sûr de son fait. Il s'en prend ici au passage connu de l'épître aux Philippiens II, 1-11, le *locus classicus* en faveur du dogme de la préexistence du Christ.

M. Barnikol estime que le texte primitif est surchargé d'interpolations marcionites : ce sont elles qui ont introduit l'idée d'une préexistence inconnue de saint Paul. Celui-ci n'admettait pas de *Kénose*, et n'attribuait au Messie qu'une origine terrestre. Il a fallu attendre Marcion pour voir altérer par des conceptions mythologiques la saine doctrine paulinienne.

Le travail de dissection qui permet à M. Barnikol de découvrir dans Phil. II, 1-11 une double série de textes, d'après lui contradictoires, se fait par un procédé assez simple : ce qui a trait à la nature humaine du Christ vient de saint Paul, et le reste émane de Marcion. Plus tard la tradition catholique a harmonisé, comme elle a pu, les dires de l'un et de l'autre.

L'ex-abbé Joseph Turmel, le pseudo-Delafosse, prétendait des choses analogues, quand en 1928 il écrivait : « Depuis les environs de 130, deux christologies rivales se sont donné rendez-vous dans l'oracle *Phil.* II, 1-11; et l'amalgame qui en est résulté a tout embrouillé ».

M. Barnikol se flatte en qualifiant de science ce qui n'est qu'un échafaudage d'hypothèses gratuites et controuvées. C. H.

J. Rohr. *Der Hebräerbrief und die Geheime Offenbarung des heiligen Johannes übersetzt und erklärt.* Die Heilige Schrift des Neuen Testaments herausg. von F. Tillmann. 4e éd. Bonn, Hanstein, 1932, (25 × 17 cm.), VIII-142 p. Prix : 4,60 Mk.

Nous avons eu naguère l'occasion d'utiliser à loisir la première édition du commentaire du Professeur Rohr sur l'épître aux Hébreux et sur l'Apocalypse et nous avons appris à l'estimer vivement; très bien informé, érudit sans ostentation, vigoureux et concis, l'auteur excelle particulièrement à mettre en relief le développement logique de la pensée inspirée, à marquer le mouvement naturel, la progression de l'idée. La nouvelle édition est profondément remaniée et sensiblement améliorée encore. Des notes théologiques, « Exkurse », ont été ajoutées en grand nombre; les introductions ont été augmentées; les nombreux travaux publiés en ces dernières années sur l'Épître aux Hébreux et l'Apocalypse ont été soigneusement étudiés et la bibliographie utilisée apparaît très abondante. Afin de gagner de la place pour ces nombreuses additions l'auteur a soumis le style de son commentaire à une refonte continuelle; toute formule oratoire, toute phraséologie inutile a été sacrifiée; il a tendu inlassablement à la simplicité limpide et à la concision vigoureuse. Le commentaire sera de ceux qu'on ne parcourt pas à la hâte, mais qu'on est forcé d'étudier lentement et attentivement et dont on tire grand profit.

J. Levie, s. i.

***D. Bornhäuser.** *Empfänger und Verfasser des Briefes an die Hebräer.* Beiträge zur Forderung christlicher Theologie, 35 Band, 3 Heft. Gütersloh, Bertelsmann, 1932, (22 × 15 cm.), 98 p. Prix : 2,80 Mk.

Intéressante étude, dont les conclusions se rapprochent souvent des données traditionnelles. La fantaisie critique, qui voulait du neuf et aboutissait parfois à

l'extravagant, est manifestement passée de mode. L'auteur ne s'en cache pas : il accepte comme dignes de foi les écrits du Nouveau Testament et en particulier le livre des Actes. L'épître aux Hébreux est aussi une vraie lettre, répondant à des nécessités particulières de l'Église de Jérusalem avant l'an 70. La question vraie sera donc de trouver le cadre voulu d'après les indications des Actes; et M. Bornhäuser y déploie une réelle sagacité. Il exagère toutefois en n'admettant comme destinataires que des prêtres lévitiques devenus chrétiens; la note des Actes VI, 7 ne le postule pas; et les simples fidèles participaient au sacrifice chrétien et à la table du Seigneur. Dès lors le lévite Barnabé, auquel M. Bornhäuser attribue la lettre, ne s'indique pas comme auteur. Et il faut avouer que la parenté très réelle qui la relie aux épîtres de saint Paul ne favorise guère cette hypothèse. C. H.

Béda Rigaux, O. F. M. *L'Antéchrist et l'opposition au Royaume messianique dans l'Ancien et le Nouveau Testament.* Universitas Catholica Lovaniensis. Dissertationes. Series II. Tomus 24. Gembloux, Duculot; Paris, Gabalda, 1932, (25 × 17 cm.), XVI-432 p.

La dissertation présentée par le R. P. Béda Rigaux pour le titre de Maître en théologie mérite les plus vifs éloges; l'auteur a réussi à choisir un sujet neuf, qui a été rarement l'objet d'une monographie scientifique (l'étude de W. Bousset est de 1895), et il l'a traité d'une façon si pénétrante et si complète que son travail sera désormais indispensable pour l'étude de la question.

Il a envisagé largement l'objet de ses recherches; pour mieux atteindre la doctrine particulière de l'Antéchrist dans l'ensemble des croyances dont elle est inséparable, il a été amené à faire de son livre une histoire synthétique de l'*opposition au royaume du Messie* dans la croyance d'Israël, opposition humaine, individuelle ou collective ou bien opposition démoniaque, et cela à travers tous les livres inspirés, depuis le ch. II de la Genèse jusqu'aux chapitres XIII de l'Apocalypse. En cours de route, il a rencontré pas mal de problèmes d'authenticité, de date, etc. (par exemple date de plusieurs prophètes, de Daniel, du livre d'Hénoch, etc.); toujours il prend position avec netteté, indiquant brièvement ses raisons, et fournissant, sur chaque point, une bibliographie remarquablement étendue. Nous regrettons seulement qu'il n'ait pu étendre son enquête aux écrits rabbiniques, Mischnah et Talmud, domaine qu'il se propose, croyons-nous, d'explorer à l'avenir.

La dissertation est vigoureusement conduite; jamais l'auteur ne reste dans le vague, il sait où il va et s'y hâte sans détours inutiles; quand il lutte avec une opinion opposée, c'est un corps à corps rapide, où les coups essentiels sont portés d'emblée; les enquêtes du reste sont complètes et justifiées de façon très pédagogique. C'est de l'excellente dialectique par exemple que les p. 280-281 et 285-286 contre l'interprétation collective de *l'homme du péché* dans 2 Thess. II 1-12.

Enfin — et ceci nous paraît particulièrement digne d'être relevé — le P. Rigaux est pénétrant et a un sens très délicat des nuances : qu'il s'agisse d'une étude de sources (par exemple rapports entre le récit synoptique et le livre de Daniel) ou de la détermination du sens précis d'un passage, l'auteur tâche de dire exactement ce qui se dégage des faits, rien de plus, rien de moins, sans ces coups de pouces apologétiques, si fréquents, hélas! dans l'exégèse catholique :

de là une interprétation souple et nuancée en même temps que rigoureuse et exigeante. Nous songeons par exemple aux pages 247 (1) sur la perspective unique de la fin du monde et de la ruine de Jérusalem dans le discours eschatologique de Jésus (Mc XIV), 282 sur la pensée des apôtres au sujet de la fin du monde, 288 sur le degré exact de connaissance qu'avait saint Paul de l'homme de péché (2) etc.

Malgré toute l'estime que nous avons pour ce remarquable livre, nous ne pouvons nous rallier complètement à la conclusion de l'auteur : à notre avis celle-ci est exacte et solidement appuyée, mais inachevée; il n'y aurait rien à supprimer au solide travail du P. Rigaux, mais seulement une page à ajouter. Voici ce que nous voulons dire. L'auteur formule ainsi sa conclusion à la dernière page du volume (p. 408) : « Quelle portée et quelle valeur attribuer aux prédictions chrétiennes sur la fin des temps strictement dite ? Il nous semble que l'on peut reconnaître un caractère prophétique aux deux points suivants : premièrement la fin du monde sera marquée par un redoublement de l'hostilité persécutrice et séductrice contre les chrétiens; en second lieu, immédiatement avant la parousie de Jésus, apparaîtra un individu hostile à Dieu et aux hommes: l'Antéchrist. Telle semble bien être, dégagée de l'enveloppe des images apocalyptiques et des allusions historiques, l'affirmation des auteurs sacrés ». L'*individualité* humaine de l'Antéchrist serait donc *affirmée* par l'auteur inspiré et en conséquence imposée à notre foi. Est-ce bien certain ? Le P. Rigaux a parfaitement prouvé (contre certains exégètes catholiques) que saint Paul a *représenté* dans 2 Thess. II 1-12 l'homme du péché comme *un individu;* mais savons-nous avec certitude (sauf enseignement de l'Église, souverainement compétente) si cette représentation est de l'ordre du symbole ou de la chose symbolisée ? L'étude comparée de Daniel, des synoptiques, de Paul, de Jean montre qu'il y a, dans les descriptions apocalyptiques de la fin des temps, une part d'image, de symbole (dont Dieu seul a jusqu'ici le secret) et une part d'affirmation : opérer la séparation exacte de l'une et de l'autre est, parfois impossible à l'exégète privé; nous pensons que *c'est aussi le cas pour « l'individualité » de l'Antéchrist*, quand on tient compte de ce que le P. Rigaux admet lui-même des limites de la révélation faite à Paul en ce point (cf. p. 282, 288, 307), quand on met en parallèle le langage de saint Jean dans l'Apocalypse (cf. p. 286), dans les épîtres (p. 383 suiv. : cf. « Antichristi multi ») etc. Sans rien rejeter des preuves positives du P. Rigaux, nous serions seulement porté à mettre un point d'interrogation de plus qu'il ne le fait et à dire : « L'Antéchrist sera-t-il un individu ? Saint Paul nous le représente sous les traits d'un homme individuel; nous affirme-t-il par là qu'il le sera ou nous le décrit-il selon le style prophétique habituel, en partie symbolique ? A cette question, l'exégète ne peut répondre, nous semble-t-il, de façon définitive et doit laisser le jugement à l'Église qui, officiellement, ne semble pas s'être prononcée jusqu'à présent ».

J. LEVIE, S. I.

(1) Il y a, en cet endroit, une faute d'impression : un « à » de trop, p. 247, ligne 9, qui rend la phrase incompréhensible.

(2) Nous aimons moins la solution que propose l'auteur comme « possible » du problème du κατέχων dans 2 Thess II; elle nous semble difficilement conciliable avec l'interprétation naturelle du passage.

H. Bordeaux. *Le visage de Jérusalem.* Collection : Les Beaux Pays. Grenoble, Arthaud, 1931, (21 × 16 cm.), 160 p., 200 héliogravures.

L'intérêt de ce volume est surtout dans la belle collection de deux cents héliogravures qu'il contient; un bon nombre d'entre elles sont nouvelles, dues aux photographies de M. l'Abbé Gabriel Bretocq de Rosay. Ceux qui connaissent déjà les excellentes vues de Terre Sainte imprimées par la Bonne Presse de Paris, la maison Bonfils de Beyrouth, l'American Colony de Jérusalem, etc., seront heureux de trouver ici maintes images originales, prises avec bon goût et grande netteté. Le texte est indépendant des gravures et ne vise pas à les expliquer; ce sont les notes d'un voyage de trois semaines en Palestine, fait par M. Henry Bordeaux en 1922, impressions de pèlerin et de touriste, écrites au jour le jour, riches sans doute de souvenirs pour celui qui les a éprouvées, mais qui paraissent toujours un peu froides et conventionnelles au lecteur; un journal de voyage mérite rarement d'être publié tel qu'il a été écrit, à moins qu'il ne soit le terme d'une longue préparation artistique ou archéologique. Celui-ci aura l'avantage de nous faire mieux connaître l'âme chrétienne de M. Henry Bordeaux dans l'intimité de ses impressions spontanées.

J. Levie, s. i.

L. Dressaire, A. A. *Jérusalem à travers les siècles. Histoire, Archéologie, Sanctuaires.* Paris, Bonne Presse, 1931, (20 × 13 cm.), 544 p., 63 gravures, 2 plans. Prix : 30 frs.

Vétéran de Jérusalem où il a séjourné plus de 26 ans, le R.P. Léopold Dressaire n'a jamais cessé d'en étudier l'histoire et d'en scruter les monuments. Ceux qui le connaissaient étaient sûrs d'avance de retrouver dans son livre les qualités qu'ils avaient appréciées chez le guide cordial et le causeur charmant qu'est le Supérieur de Notre-Dame de France : parfaite compétence, clarté, intérêt et vie de la description, élégance sobre et ferme du style. Les livres qui décrivent Jérusalem ou ont beaucoup vieilli comme le « *Jérusalem* » de V. Guérin (1889) ou sont d'un prix très élevé et du reste encore inachevés comme les deux remarquables volumes des Pères Vincent et Abel : l'ouvrage du P. Dressaire sera donc la meilleure introduction, la plus pratique et la plus simple, à l'étude de la ville sainte. Les opinions défendues sont celles qui ont été vulgarisées déjà par le guide de Notre-Dame de France; on pourra ne pas les partager toutes; même alors on trouvera ici le problème posé. — Le plan du volume est très pédagogique : 3 grandes sections : I. Histoire. Étude largement conçue de l'histoire de Jérusalem des origines à nos jours peut-être même trop largement concue, car elle devient souvent une histoire des habitants plutôt qu'une synthèse typographique et archéologique); II. Archéologie (Ville cananéenne et davidique. — Enceintes successives. — Temple juif. — Esplanade du temple. — Les palais. — Canaux et piscines. — Les tombeaux); III Sanctuaires (Les monuments chrétiens retracant le souvenir de faits de la vie et de la passion de Jésus, de l'histoire de Marie).

La présentation typographique du volume n'est pas à la hauteur du contenu; depuis quelques années le livre français s'améliore sensiblement et tend à regagner l'avance prise par le livre anglais, hollandais ou allemand; il serait désirable qu'un ouvrage comme celui-ci bénéficiât davantage de ces progrès techniques.

J. Levie, s. i.

J. Keil. *Ephesos. Ein Führer durch die Ruinenstätte und ihre Geschichte.* 2e éd. Vienne, Filser, 1930, (19 × 14 cm.), IV-110 p., nombreuses gravures. Prix : 3,70 Mk.

C'est le directeur même des dernières fouilles archéologiques d'Éphèse (1926-1929) qui publie ce petit guide; cette simple remarque suffit pour souligner la valeur scientifique de l'ouvrage et la parfaite mise au point des plus récentes découvertes. Le volume s'ouvre par une histoire des fouilles archéologiques, depuis les recherches de l'ingénieur anglais J. T. Wood, il y a cinquante à soixante ans, jusqu'aux travaux de l'Institut archéologique autrichien (1926-1929); vient ensuite une histoire de la ville d'Éphèse, distribuée en 4 périodes : la vieille ville ionienne (1000-560 avant N.-S.), la ville grecque (560-290 avant N.-S.), la ville « de Lysimachos » qu'on peut faire durer jusqu'à l'abandon définitif (1000 ans après J.-C.) de l'emplacement choisi par Lysimaque, enfin la ville byzantine et seldjoucide (1000-1426). Suit alors le guide proprement dit, décrivant et expliquant les monuments dans le cadre d'une promenade, dirigée selon les exigences pratiques du site et des distances. Soixante-six gravures et deux plans enrichissent le volume. Indispensable au visiteur d'Éphèse, ce guide sera très utile à l'exégète, désireux de mieux connaître la ville où séjournèrent saint Paul de 52 à 56 et saint Jean dans la dernière partie du premier siècle. J. Levie, s. i.

A. Ungnad. *Syrische Grammatik mit Uebungsbuch.* Clavis linguarum semiticarum, pars VII. 2e éd. Munich, Beck, 1932, (20 × 13 cm.), XII-224 p. Prix : 7 Mk.

La première édition de la grammaire syriaque de Ungnad a paru en 1912 dans la collection dirigée par H. L. Strack, *Clavis linguarum semiticarum.* Elle est plus simple, mieux adaptée aux débutants que la grammaire (d'ailleurs excellente) de C. Brockelmann (4e éd., 1925, *Porta linguarum orientalium*) : la brièveté et la clarté des règles, l'heureuse disposition typographique en facilitant l'étude; l'ouvrage est d'une valeur scientifique incontestable. La 2e édition (1932) est la reproduction photomécanique de l'édition de 1912; les modifications ont été limitées au strict nécessaire. Nous signalons à l'auteur, p. 1, début du § b, une phrase qui est absolument incompréhensible en conséquence d'une lacune typographique. La 2e partie du volume, comprenant le tableau des paradigmes, la chrestomathie, et un lexique, est rédigée à la fois en allemand et en anglais. J. Levie, s. i.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Ascétisme.

1. *Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

M. Meschler, s. 1. *Das Leben unseres Herrn Jesu Christi, des Sohnes Gottes in Betrachtungen. Neubearbeitet von B. van Acken S. I.* 3 *Bände.* 14e et 15e éd. Fribourg e. B., Herder, 1931, (18 × 12 cm.), xxii-560 p.; 536; p. 456 p. Prix : 14, 50 Mk.

Cette nouvelle édition est, au point de vue typographique, une petite merveille : le bon goût et le sens pratique s'y révèlent à nouveau sur chaque page. Le R. P. van Acken a bien fait de répartir en trois volumes, plus maniables désormais, l'œuvre jadis un peu compacte. On la connaît sans doute, cette *œuvre classique*, que le P. Meschler a reméditée et perfectionnée pendant près de 36 ans. La langue y est d'une sobriété émouvante. Toujours concrètes, pleines de détails instructifs, les méditations, d'inégal développement, — oh! la délicieuse variété! — nous laissent en contact ininterrompu avec la personne de Jésus. Il n'est plus besoin de redire, si ce n'est peut-être aux gens du monde, qu'on rencontre peu de livres de méditation d'une méthode et d'une doctrine plus sûres. Chose précieuse. Loin de la flore exubérante de certaine littérature spirituelle de troisième ordre, l'œuvre du P. Meschler nous retient dans l'austère et chaste jardin du plus pur ascétisme catholique. J. Schaack s. 1.

K. Cruysberghs. *Kristus'Koningschap in de katholieke leering en het katholieke leven.* Louvain, Vlaamsche Drukkerij, 1932, (19 × 14 cm.), 336 p. Prix : 25 fr.

L'éminent Vice-Recteur de l'Université de Louvain nous présente ici un commentaire lumineux des encycliques « Annum sacrum » et « Quas primas ». Le but principal de cet ouvrage, à la fois doctrinal et pratique, est d'aider les prédicateurs à exposer au peuple chrétien l'enseignement de l'Église sur la royauté du Christ; mais l'auteur veut que cet enseignement soit inspirateur de vie et d'action, pénétrant au vif des misères et des besoins de notre époque. Aussi ces études ont-elles le grand mérite d'unir une doctrine sûre, précise et complète à un sens très averti des nécessités et des aspirations de ce siècle : on y retrouve l'apôtre intellectuel, dont la pensée est tendue vers l'action, et l'action pénétrée de doctrine et de foi. Jos. Hens, s. 1.

F. Degrave, c. ss. r. 1. *Vive le Christ-Roi.* 2. *Noblesse divine.* Louvain, Imprimerie Saint-Alphonse, 1931, (17 × 11 cm.), 32 et 40 p.

Petites brochures suggestives : la première mettant à la portée du public la doctrine de la Royauté du Christ, en l'illustrant de faits bien choisis; la seconde, esquissant la grandeur du chrétien et les responsabilités qui découlent de cette dignité. F. L.

M.-A. Janvier, o. p. *La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la Morale chrétienne. I.* Extraits des Conférences de Notre-Dame de Paris. Sermons du Vendredi-Saint, 1903 à 1912. Paris, Lethielleux, 1931, (20 × 13 cm.), x-284 p. Prix : 15 fr.

Le lecteur de ce recueil, s'il est moins à même que les auditeurs de Notre-Dame d'apprécier pleinement les mérites oratoires du conférencier, fera en revanche plus à loisir son profit des développements offerts à sa méditation. Par une synthèse heureuse et point banale, les données évangéliques, la psychologie

humaine, la spéculation dogmatique et les réflexions du moraliste sont à la fois mises à contribution, et leurs apports intimement associés se présentent sous forme de grandes leçons d'une portée très ample, d'un tour généralement concret : vraie gloire et vrai bonheur, usage de la liberté, attitude à l'égard du Christ, signe de contradiction, péché et expiation, efficacité et mystère de la Passion. L. RENARD, S. I.

Cl. DE LA COLOMBIÈRE, S. I. *Méditations sur la passion publiées par le P. Monier-Vinard S. I.* Collection « Maîtres spirituels ». Toulouse, Editions de l'Apostolat de la Prière, 1932, (16 × 10 cm.), 166 p. Prix : 5 frs.

Écho discret des confidences reçues à Paray-le-Monial, ces méditations portent la marque d'un zèle réfléchi, vigoureux autant que délicat. Celui qui les proposait à Londres, devant la duchesse d'York, devait bientôt être confesseur de la foi : loué par N. S. lui-même comme son fidèle serviteur et son ami intime, il parle avec une émotion communicative des sentiments du Cœur divin. Sa spiritualité — on en connaît la source — ne s'en tient pas aux vagues émotions; elle va droit aux réalisations précises, nobles et courageuses.

Louis PEETERS, S. I.

C. GEZELLE. *Gethsemane*. Courtrai, Vermaut, 1931, (19 × 12 cm.), 376 p.

Série de canevas d'instructions et de méditations sur différents sujets de la vie spirituelle : péchés capitaux, vertus, grandes vérités, etc. Le contenu est schématique, simple, limpide. On aurait souhaité une forme plus littéraire de la part d'un écrivain qui a fait ses preuves. Nous n'avons vraiment, en néerlandais, pas trop de traités spirituels bien écrits. Tout compte fait, le livre de M. Gezelle ne fera pas trop mauvaise figure dans la série de productions de son genre.

A. D. P., S. I.

H. MUCKERMANN. *Zin en Waarde der Eucharistie*. Nieuw Leven, 4 boek. Traduction de H. Deshayes. Louvain, Vlaamsche Drukkerij, 1932, (19 × 14 cm.), 80 p. Prix : 7,50 frs.

Excellente petite synthèse sur le sens et la valeur du don de l'Eucharistie. La première partie nous donne une paraphrase, fort lumineuse, des textes du N. T. qui ont trait au Saint-Sacrement; dans la seconde, on nous propose des idées très saines sur l'usage de ce don, en particulier sur la communion fréquente et quotidienne. L'auteur est un biologiste de marque et sait établir des analogies très frappantes entre les vies naturelle et surnaturelle. La traduction a certainement ses mérites, mais on la voudrait moins servile, plus aisée. On regrette la présence d'un certain nombre de fautes (physische au lieu de psychische, p. 10, et d'autres). E. V.

2. *Marie.*

Ed. JOLY. *La Mère de Dieu dans la pensée, l'art et la vie*. Paris, Éditions Spes, 1932, (19 × 12 cm.), 224 p., Prix : 10 frs.

Edmond Joly est mort ces jours derniers, consolé que son hymne du soir eût chanté la Vierge et que son départ eût lieu en ce mois de mai dont il redisait avec une émotion naïve (p. 57) :

C'est le mois de Marie,
C'est le mois le plus beau

Sentait-il la mort venir lorsque, dans ce livre, qui est comme son testament

littéraire, il écrivait (p. 55) : « Le *Salve Regina* est la plus tendre plainte à l'approche du soir, du soir des jours et *du soir de la vie*. Il exprime *l'angoisse de l'ombre* qui fut divinement traduite par l'évangile dans l'épisode des disciples d'Emmaüs, alors que ceux-ci conjurent le Seigneur par ces mots *si humains* : « Demeurez avec nous parce que le soir tombe ». Toute la peur des soirs se plaint ici à Dieu. C'est cette plainte que nous entendons lorsque dans l'église conventuelle, les moines... viennent saluer la « Reine, Mère de miséricorde », « espoir » du genre humain languissant « dans cette vallée de larmes ».

On peut déjà juger du livre d'après ces lignes. L'érudition abondante ne nuit pas à la piété du développement. Le style, parfois recherché, révèle toujours une émotion sincère.

Le maître d'œuvres nous a laissé une belle cathédrale, une « Notre-Dame », comme l'on dit. Le portique en est : *Ephèse;* au fond, dans une demi-lumière, le maître-autel : *le mystère de Marie*; y conduisent trois nefs grandisses : *Marie dans la liturgie, Marie dans l'art, Marie dans la littérature.*

R. Claude, s. i.

C. Yver. *La Vierge. Essai sur la naissance de son culte.* Paris, Flammarion, 1932, (19 × 12 cm.), 248 p. Prix : 12 frs.

« Je ne fais pas d'histoire romancée. Je tire seulement des déductions de faits précis ». Faits recueillis par une information suffisamment scientifique, déductions généralement présentées avec la cote de certitude ou de probabilité qui leur revient. Mérite encore plus appréciable en ces matières et dans ce genre de publications, l'auteur ne se contente point d'exhumer, mais ressuscite les témoins du passé chrétien, et commente leur déposition en termes toujours modernes. L'ouvrage n'utilise pas seulement les sources historiques principales que sont nos évangiles; il rencontre et met sommairement au point les théories comparatistes appliquées à la virginité miraculeuse de Marie; il décrit l'éveil de la conscience catholique au culte de Notre-Dame, en relevant les attestations multiformes de l'antiquité. Le lecteur saura ne pas majorer le sens d'épithètes comme *métaphysique* ou *mystique*, ni la valeur *apologétique* de la préface du troisième évangile pour établir l'authenticité des péricopes qui la suivent; de même pour une version du prologue johannique, attestant la conception virginale de Jésus.

L. Renard, s. i.

C. Yver. *Le mois de Marie.* Les Belles Fêtes. Paris, Flammarion, 1932, (18 × 21 cm.), 220 p., Prix : 10 frs.

Mois de Marie qui n'a guère de précédent, malgré l'extrême abondance de cette littérature. D'après les paroles de la Très Sainte Vierge dans l'Évangile, l'auteur étudie sa nature, sa vie, son intimité avec Jésus et sa mission; pour les trois derniers jours, le Salve Regina, le Stabat, l'Ave maris stella. Au courant de la critique contemporaine, M^me^ Yver établit, sans s'y appesantir, la vérité catholique et réfute les adversaires. Style fort agréable, conception originale, piété simple et vraie, tout recommande ce livre.

C. Sevrain, s. i.

F. Mauriac. *Pèlerins.* Paris, Les Editions de France, 1932, (19 × 12 cm.), 186 p., Prix : 7 frs.

Un catholique entraîne son ami, protestant, à Lourdes à l'époque des grandes foules. Avec beaucoup de tact, il justifie les pèlerinages et explique ce qui choque son ami, épris avant tout de correction extérieure. Lecture agréable et qui peut faire beaucoup de bien aux non-catholiques. C'est une joie toute particulière de voir un grand écrivain mettre son talent au service de l'apostolat.

C. Sevrain, s. i.

G. Bernoville. *Pellevoisin. Le village de la Vierge.* Paris, de Gigord, 1931, (18 × 12 cm.), 222 p. Prix : Prix : 12 frs.

M. Bernoville s'est décidément fait pèlerin. Après Lisieux et Lourdes, le voici à Pellevoisin.

Sa plume excelle à nous dessiner le pays, à nous en évoquer l'âme et vraiment il faut conclure que l'atmosphère préparait peu les événements. Rien de moins mystique qu'un Berrichon. Voici pourtant des faits prodigieux : Estelle est guérie subitement, elle a des visions de la Vierge (1876). Le village met du temps à s'émouvoir et même il ne s'émeut jamais outre mesure. L'orage viendra mais d'ailleurs. Il était de force à tout anéantir. Il passe et la dévotion n'a pas cessé de fleurir avec cette douceur, cette intimité qui la caractérise.

M. Bernoville en exprime bien la haute saveur spirituelle. Et tout cela nous est dit avec infiniment de bon sens, et, ce qui importe surtout, avec un sens catholique qui se révèle des plus sûrs. Son plaidoyer ne l'empêche pas de bien noter l'attitude réservée et prudente de l'autorité ecclésiastique, d'être serein et objectif. C'est ce que l'on aime en pareille cause. P. Goreux, s. i.

3. *Doctrine.*

Cardinal Faulhaber. *Rufende Stimmen in der Wüste der Gegenwart.* Fribourg e. B., Herder, 1931, (21 × 14 cm.), xviii-480 p. Prix : 6,20 Mk.

L'Allemagne catholique s'enorgueillit à juste titre du rôle tenu par un prélat comme l'archevêque de Munich, de l'autorité reconnue et de l'éloquence réelle avec lesquelles il aborde les problèmes que rencontre la mentalité contemporaine au contact du catholicisme, de ses dogmes, de son culte et de ses préceptes, à l'étude de son histoire et de son organisation. Le présent volume réunit lettres pastorales, sermons et discours du cardinal Faulhaber, pour la période de 1919 à 1931, et les groupes en quatre sections, qui ne sauraient être adéquatement distinctes : religion, morale, Église, société. Les titres disent assez l'actualité de l'enseignement : *La religion, affaire privée? — Notre culture religieuse [allemande]. — Les dix commandements dans la vie nationale et internationale. — L'Action Catholique. — La pressse au service de la formation du peuple. — Sépulture ecclésiastique ou crémation. — A la tâche de la réconciliation des peuples.*

L. Renard, s. i.

L.-H. Petitot, o. p. *La doctrine ascétique et mystique intégrale.* 2 volumes. Paris, Edit. Labergerie, 1930, (20 × 13 cm.), 186 et 216 pp. Prix : 25 frs les deux.

Recueil de conférences adressées à des personnes du monde par un religieux qui pénètre assez leur psychologie, cet ouvrage veut guider les chrétiens dans leur vocation à la sainteté, en exposant les principes généraux de la spiritualité catholique, selon les formules de saint Thomas d'Aquin et de saint Jean de la Croix. Quantité d'analyses vulgarisent, en les renouvelant, les observations de l'ascétisme traditionnel sur les intentions frelatées, les désordres de la pensée, les formes diverses de passion, le niveau « bourgeois » de la vertu. Parfois, les notions n'arrivent que moyennant des retouches à leur énoncé rigoureux, et d'autre part, pour un public non rompu aux considérations scolastiques, la présentation du « principe intégral » risque de ne pas causer toute l'impression désirable. Puis, que penser de l'adage « *Facienti quod in se est...* », quand on semble y entendre *gratia* de certaines grâces d'oraison?

L. Renard, s. i.

SAINT THOMAS D'AQUIN. *Vers la perfection de la vie spirituelle.* Traduction du R. P. Maréchal, O. P. Paris, Lethielleux, 1932, (19 × 12 cm.), XVI-168 p., Prix : 12 frs.

Excellente traduction aussi, claire qu'exacte, du magistral traité de saint Thomas d'Aquin sur la perfection. Écrit en réponse aux controverses du XIII^e^ siècle entre séculiers et réguliers, ce livre n'en reste pas moins toujours actuel. Dominant avec sa maîtrise habituelle les subtiles et parfois mesquines contentions, le grand Docteur a su s'élever à ces hauteurs de vues qui lui sont familières, en nous donnant un exposé subtantiel et lumineux de la doctrine sur la perfection. Les personnes pieuses, les religieux et les religieuses et tout particulièrement les directeurs d'âmes se réjouiront de posséder la traduction de cet opuscule; ils y trouveront un enseignement de première main sur la perfection de l'amour de Dieu et du prochain, sur les voies de la perfection, les vœux, etc. Les titres et les sous-titres multipliés par le traducteur rendront aisée l'utilisation de cette mine féconde en doctrine. G. LAURENT, S. I.

Vladimir SOLOVIEF. *Les fondements spirituels de la vie.* Traduction du russe par le R. P. G. Tzebricow. Bruxelles, Editions de la Cité Chrétienne, 1932, (20 × 13 cm.), 244 p. Prix : 20 frs.

Les « Fondements spirituels de la Vie » nous ramassent en une synthèse magistrale les recherches et les analyses profondes et perspicaces du grand penseur russe Vladimir Solovief en quête du vrai sens de la vie. C'est en 1884, au seuil de la foi intégrale, peu de temps avant son adhésion totale à l'Église catholique, que ce prodigieux philosophe nous trace ce merveilleux programme de la religion personnelle et sociale. Comme tout livre de « maître », ce chef-d'œuvre reste plein d'actualité; il répond, et avec quelle logique pénétrée pourtant d'une onction tout orientale, à l'anxieux problème qui se pose à tout adulte réfléchi qui cherche à voir clair sur la vraie valeur des hommes et des choses. Comme l'auteur lui-même, le lecteur ne peut que se rendre à ces fortes pensées qui le conduisent, comme malgré lui, à cette haute et seule vraie conception de la vie, la vie « théandrique » avec le Christ. Ce livre s'impose à la lecture et plus encore à l'étude de tout intellectuel qui veut vivre sa foi; il y trouvera, en même temps qu'un précieux et substantiel aliment pour sa vie personnelle, des vues lumineuses sur le rôle de l'Église et de la société dans la réalisation du règne du Christ ici-bas.

Nous savons gré au R. P. Tzebricow de nous avoir découvert cette « perle cachée », en nous livrant cette œuvre dans une traduction qui, tout en étant élégamment française, a su respecter l'âme vibrante et toute personnelle de l'auteur qui transpire à travers toutes ces pages. G. LAURENT, S. I.

P. DOHET, S. I. *Servir deux Maîtres.* Bruxelles, Editions de la Cité chrétienne, 1931, (20 × 13 cm.), 272 p. Prix : 18 frs.

Rien n'est plus dangereux pour l'esprit chrétien que ces maximes équivoques qui courent le monde, abritant toutes les tolérances, toutes les capitulations, toutes les défaillances et affermissant peu à peu dans l'âme vouée au Christ le règne de l'autre maître. Lorsque le « malin » est dans la place il est bien difficile de faire voir à l'assiégé sa « queue de serpent ». Le P. Dohet a entrepris de le signaler, de le débusquer, de mettre ses victimes en demeure de se prononcer pour ou contre. Avec une psychologie nuancée, il s'insinue dans ces esprits nourris d'équivoques; il débrouille l'écheveau des faux principes, éclaire à la lumière franche et loyale de l'Évangile le sens profond et pernicieux de ces maximes. Dialogues, lettres de direction, exposés plus systématiques s'adaptent parfaitement aux sujets plus ou moins graves. Telle maxime spécialement

dangereuse parce qu'elle s'attaque à quelque principe plus essentiel est exécutée brièvement et sévèrement; mais le plus souvent la critique s'attache à dissiper l'équivoque, et, démasquant tous les sous-entendus qui la rendent dangereuse, en dégage un sens élevé, bienfaisant. La vieille opposition des deux maîtres, des deux cités, des deux étendards est ainsi présentée sous une forme rajeunie, avec un intérêt que renouvellent à chaque page l'actualité des aspects, la variété de l'érudition littéraire, l'attrait d'une présentation très soignée et, par-dessus tout, cette saveur de culture classique qui ramène devant la pensée, plus souvent encore que devant les yeux, le souvenir de nos grands moralistes.

A. Hanin, s. i.

P. Lippert. *Vom guten Menschen.* Fribourg e. B., Herder, 1931, (21 × 15 cm.), 360 p. Prix : 6 Mk.

Essayiste, le P. Lippert ne s'autorise pas d'une appellation comme celle-là pour se dispenser d'aller au fond des questions qu'il pose, des « cas » dont il analyse les éléments en philosophe et en théologien. Cette profondeur doctrinale assure l'unité de l'ouvrage, qui avait d'abord paru en articles. L'auteur s'empare d'une locution courante : *Der gute Mensch, Daheim-Sein*, d'un paradoxe évangélique, d'un aspect de l'idéal humain, de la religion, du catholicisme; avec autant de souplesse que de fermeté, il débrouille les notions confuses, dégage les grands principes et met en lumière la valeur et la beauté de la vraie vie. Il applique enfin ses réflexions à quelques représentants de l'humanité religieuse, comme Rabindranath Tagore et François d'Assise.

L. Renard, s. i.

Vie d'amour de Dieu. I série. 22 tracts. Issoudun (Indre). Archiconfrérie de Notre-Dame du Sacré-Cœur, 1932, (14 × 10 cm.), 88 p. Prix : 10 exemplaires : 1 fr.

Aux tracts mentionnés est joint un feuillet sur la *Modestie* que les prêtres, tenus de veiller à la décence des mœurs, seront heureux de mettre entre les mains des fidèles comme un mémorial des avertissements réitérés de l'Église. Quant à la collection « *Vie d'amour de Dieu* » on aura défini son caractère et son mérite spécial en disant qu'elle reflète la spiritualité de sainte Thérèse de Lisieux et de Sœur Benigna-Consolata.

Souhaitons heureux succès à cette propagande, tout en hésitant à contresigner certains énoncés, par exemple la distinction entre l'amour parfait et imparfait, l'essence de la dévotion au Sacré-Cœur. Louis Peeters, s. i.

B. Wœhrmuller, o. s. b. *Le commandement royal. Petits chapitres sur l'amour du prochain.* Traduit de l'allemand par M. l'abbé M. Gautier. Mulhouse, Editions Salvator, 1932, (20 × 13 cm.), 312 p. Prix : 15 frs.

L'Amour du prochain! En parlera-t-on jamais assez? L'on ne peut donc qu'applaudir l'initiative de Monsieur l'abbé Gautier, et le féliciter d'avoir su mener à bien la tâche difficile de traduire, de l'allemand en francais, le livre de Dom Woehrmuller. L'ouvrage se recommande également par sa doctrine claire et logiquement exposée. Sa lecture est rendue facile et agréable par le choix heureux, qu'a su faire l'auteur, de nombreux traits empruntés à l'histoire ou à la vie des Saints. J. Comeliau, s. i.

F. Neyen, s. c. j. *La force d'âme. Ses applications dans la vie.* Paris, Lethielleux, 1931, (16 × 13 cm.), xii-218 p. Prix : 12 frs.

C'est moins dans les actions héroïques de sa vie que dans l'accomplissement répété de ses devoirs quotidiens et, pourtant, parfois monotones que se mesure

la vraie grandeur morale d'un homme. Après s'être fait de sa vie une conception lumineuse, « tenir » toujours et partout, coûte que coûte, quelles que soient les difficultés et même les épreuves, tout cela dénote un caractère trempé, une force d'âme qui dépasse sans conteste la triste et trop commune médiocrité.

Le lecteur trouvera dans ces pages des principes sûrs, des directives éclairées capables de guider bien des âmes dans l'acquisition de la force d'âme. Le mérite de l'auteur réside surtout dans les applications qu'il a faites de cette vertu virile aux diverses situations et circonstances de la vie. De plus, les idées maîtresses sont ramassées en quelques formules brèves, mises en italique, qui aideront avantageusement la lecture de ce livre appelé à faire du bien.

G. LAURENT, S. I.

4. *Maîtres de la vie spirituelle.*

H. MORICE. *La vie mystique de saint Paul. Le contemplatif. Le docteur. L'amant du Christ.* Paris, Téqui, 1932, (19 × 12 cm.), XIV-258 p. Prix : 10 frs.

On ne cherchera pas ici une œuvre proprement scientifique .Mais on y trouvera un exposé, que la plume facile de M. Morice rend agréable à lire, de tout ce que le Christ était pour saint Paul; on y trouvera aussi de beaux passages des grands mystiques que sont sainte Thérèse et saint Jean de la Croix. Le livre, deux fois bienfaisant, en faisant connaître saint Paul, fait connaître le christianisme tout entier.

E. MERSCH, S. I.

E. PISZTER, S. O. CIST. *Chrestomathia Bernardina ex operibus sancti Bernardi, Abbatis Claravallensis, Doctoris Melliflui, collecta et ad systema quoddam theologiae redacta.* Turin, Marietti, 1932, (23 × 15 cm.), VIII-392 p. Prix : 18 lires.

C'est toujours une chose difficile que de réduire au schème d'un système la pensée d'un auteur qui ne l'a pas enseigné formellement. Cependant l'ordre adopté a le grand avantage de nous permettre de retrouver facilement et rapidement les passages où le « Doctor Mellifluus » traite, dans son œuvre immense, des questions intéressant le théologien. Cette chrestomathie sera donc grandement utile à tous ceux qui voudront goûter la pensée si riche et si suave de saint Bernard.

J. COMELIAU, S. I.

G. HODGSON. *Office Psalms from Rolle's Psalter and St Augustine's Enarrationes.* Londres, Burns and Oates, 1931, (13 × 19 cm.), XIX-106 p. Prix : 6 sh.

Les lecteurs désireux de pénétrer la personnalité de Richard Rolle, l'ermite de Hampole, liront avec intérêt sa traduction et son commentaire du Psautier que Miss Geraldine Hodgson vient de publier partiellement (Ps. 4, 21-25, 30, 53, 90, 118 et 133) après les avoir remis en anglais moderne. Parmi les nombreux travaux que M. H. a consacrés au solitaire anglais, ce n'est pas le moins instructif. Une courte introduction et des notes permettent de discuter la question de l'influence, directe ou non, des Enarrationes in Psalmos de saint Augustin sur le « Commentary on the Psalter » de Richard Rolle. Ce n'est pas là dispute stérile et sans portée : la conclusion, modeste à coup sûr, confirme une fois de plus le bien fondé de la remarque que nous faisions dans notre introduction à la traduction du « De Emendatione Vitae » : « On constate en lisant ses œuvres, qu'il (Richard Rolle) possède un fonds sérieux de doctrine. » — remarque que le regretté Dom Nœtinger précise à juste titre et appuie de son

autorité, en écrivant dans son édition de l'Incendium Amoris (éd. Mame 1929) : « Ses œuvres montrent clairement... qu'il a fait de fortes études. Lorsqu'il traite de sujets dogmatiques, sa précision de langage est parfaite et suffirait à prouver qu'il a passé longtemps dans les écoles. »

Détail curieux : alors que la plupart des œuvres de M. H. ont paru « by the Faith Press », celle-ci paraît chez Burns et Oates et porte l'Imprimatur.

L. Denis, s. i.

F. Henrion. *Saint François de Sales. Ce qu'il faut connaître de ses œuvres.* Tours, Mame, 1932, (19 × 12 cm.), 166 p.

Joli volume sur papier Lafuma. L'auteur y a réuni des extraits d'ouvrages précédemment publiés par lui. Les textes, pris surtout dans l'Introduction à la vie dévote, sont habituellement bien choisis. Nous sommes pourtant un peu étonné qu'une seule page soit accordée à la seconde partie et que pas un des trois passages cités ne traite de l'oraison ou de la présence de Dieu; le troisième, sur l'examen de conscience, ne dit pas beaucoup, tandis que le dernier alinéa du même chapitre 11e eût été délicieux.

C. Sevrain, s. i.

Dom A. Jamet. *Le témoignage de Marie de l'Incarnation, Ursuline de Tours et de Québec. Texte préparé et publié avec une Introduction.* Paris, Beauchesne, 1932, (23 × 17 cm.)., xxviii-350 p. Prix : 30 frs.

Ce qui nous est présenté ici comme le « Témoignage » ou comme l'autobiographie de la Vénérable Marie de l'Incarnation, est, en réalité, un texte adapté, combiné et retouché par D. Jamet. Ceci est loin d'être une critique; il ne fallait rien moins que l'érudition et la compétence du docte bénédictin pour dégager d'une œuvre immense la physionomie attachante de cette âme grande, aimable, radieuse. L'illustre contemplative parle clair, instruit simplement, élève prudemment. Point d'aliment à l'illusion dans le sobre et pénétrant tableau des merveilles de la grâce. C'est bien l'évangile vécu, la croix de Jésus vaillamment acceptée, la magnanime conformité à la volonté divine. Ce « témoignage » dépose-t-il en faveur de la vocation universelle à la contemplation mystique? Ce que nous inculquent ceux qui ont vu, entendu, goûté les secrets de la vraie vie, c'est la nécessité d'être pur, de se renoncer, de ne rien refuser à Dieu. Nous promettent-ils pour autant de devenir à notre tour des « témoins » à qui Dieu se manifeste dès ici-bas? N'est-il pas plus prudent et plus humble de dire avec l'Église : « Et Jesum nobis post hoc exsilium ostende. »

Louis Peeters, s. i.

P. Gaetan du Saint Nom de Marie. *Doctrine de saint Paul de la Croix.* Louvain, Museum Lessianum, 1932, 323 p. Prix : 20 frs.

Après nous avoir fait admirer dans un précédent volume les « Ascensions mystiques » de son saint fondateur, le P. Gaétan a tenu à nous exposer sa doctrine. Il s'est donc imposé la tâche délicate de systématiser l'enseignement disséminé dans la correspondance ou dans les dépositions du procès de canonisation, car le saint n'a point fait de théorie. Le lecteur apprend non sans quelque surprise (Épilogue p. 301) que pour former cette synthèse, il a fallu découper les fragments d'une même lettre et les répartir selon le plan choisi. Les citations ainsi disposées sont habituellement confrontées avec des textes analogues de Tauler, de Sainte Thérèse, de Saint Jean de la Croix et de Saint Francois de Sales : d'où ressort tout ensemble l'orthodoxie et l'originalité relative de cette « Doctrine ». Il importe d'ajouter que la direction ainsi exposée ne convient qu'aux élus de la grâce mystique.

Louis Peeters, s. i.

Études Carmélitaines mystiques et missionnaires. 16e année 1931; 17e année 1932. Nouvelle série (paraissant deux fois par an). Paris, Desclée De Brouwer, (22 × 15 cm.), environ 250 p. le numéro. Prix : 25 frs français par année.

Les trois fascicules que voici font bien augurer de la série qu'ils ouvrent. Du mérite des collaborateurs, de l'intelligente vaillance du directeur, on doit espérer une précieuse contribution à l'étude historique et pratique de la spiritualité. « Dimidium facti, qui bene cœpit, habet ». Les articles déjà parus touchent les points les plus importants de la vie mystique. Sur la rédaction et l'interprétation du cantique de Saint Jean de la Croix, sur le milieu spirituel qui dut influencer la pensée et le style du docteur mystique, sur le développement de sa sainteté et sa conception du parfait amour de Dieu, etc., nous recueillons bien des renseignements utiles et de pénétrantes dissertations. A l'occasion de la « Madeleine » de Pierre Janet, la pure expérience des Saints est comparée, du point de vue médical et théologique, avec un cas partiellement pathologique. Nous ne pouvons songer à signaler, moins encore à mettre en valeur les intéressantes considérations émises sur l'apostolat des Ordres purement contemplatifs, sur les rapports entre la contemplation et la liturgie. La revue nous promet— et ce ne sera pas l'un de ses moindres avantages — la réédition de textes anciens. Ainsi par exemple, nous est restituée la « Vie mariforme de Marie Péty d'Hazebroek » : véritable chef-d'œuvre qui exprime d'une manière saisissante l'influence de la dévotion mariale et le rôle délicat et discret autant que puissant de la Médiatrice de toutes les grâces dans la transformation déifique de ses enfants. Ceux qu'attire le mystère du royaume des cieux ne manqueront pas d'aller s'instruire à l'école du Carmel. Les fils de Sainte Thérèse et de Saint Jean de la Croix sont qualifiés pour nous transmettre, comme des secrets de famille, leur céleste doctrine. L. PEETERS, S. I.

5. *Pour les prêtres : méditations et lectures.*

G. HOORNAERT, S. I. *Le Bréviaire.* Paris-Bruges, Desclée De Brouwer, 1932, (11 × 16 cm.), 88 p. Prix : 3,50 frs.

Cette brochure aurait pu s'appeler : *Ce que tout prêtre doit savoir touchant le bréviaire.* Aucun des aspects de cet ami inséparable de tout prêtre catholique romain n'a été négligé : histoire de sa formation dans le passé, composition actuelle, excellence et valeur internes. Le livret serait-il du P. H. s'il n'associait de la manière la plus heureuse la pratique à la spéculation ? Une érudition solide et sobre alimente ici la plus sincère piété. L'auteur montre à son lecteur la place, — une place d'honneur,— que le bréviaire mérite dans la vie sacerdotale ; il lui apprend des façons pieuses de le réciter; il a réponse aux objections qu'on entend parfois formuler contre ce qu'on a appelé — assez fâcheusement — l'*onus diei.* Réponse parfois des plus spirituelles. Il est bien superflu de rappeler qu'un écrit du P. H. évite comme naturellement tout contact avec le genre ennuyeux. Tout prêtre qui commencera à lire cette brochure achèvera la lecture; il l'achèvera probablement d'une traite; il en retirera un vrai renouveau de dévotion dans la récitation de l'office quotidien. Essayer et vous referez pour votre compte personnel une expérience que je ne suis pas seul à avoir faite.
F. J.

W. DE VEER, S. I. *De Priester. Conferenties.* Amsterdam, N. V. de R. K. Boek-Centrale, 1932, (15 × 12 cm.), VIII-104 p.

Ces conférences aux fidèles sur le Sacerdoce ont été honorées d'une lettre-préface de S. E. l'Archevêque d'Utrecht. Elles contiennent des considérations très élevées et très solides sur la vocation du Prêtre, ses pouvoirs, ses obligations,

et sur les devoirs des chrétiens envers lui. La théorie de la vocation est exposée d'après les dernières décisions romaines, mais nous l'aurions formulée (p. 68 et 71) un peu autrement. J. SALSMANS, S. I.

J. VAN VOLCKXSOM, S. I. *Instructions. Fascicule I. Instruction préparatoire à une retraite. Jésus-Christ, notre Idéal. La perfection. La piété. Saint Pierre. Sainte Marie-Madeleine.* Liége, Dessain, 1932, (19 × 13 cm.), 58 p. Prix : 5 frs.

Premier de huit fascicules à paraître de deux en deux mois; ils comprendront chacun six sujets détachés que l'on peut grouper à son gré. Sujets très variés, très bons développements qui rendront service aux prédicateurs de retraites comme aux directeurs de congrégations. C. SEVRAIN, S. I.

Cl. PONTNEAU, S. I. *L'Année liturgique en méditations. T. I De l'Avent au Carême. T. II Du Carême à Pâques. Le mois de saint Joseph.* Paris, Vitte, 1932, (18 × 12 cm.), 456 et 416 p.

Tout livre tendant à faire vivre plus intimement de la vie de l'Église, est à louer. « L'Année liturgique en méditations » réalise ce but. Pour chaque jour, de l'Avent à Pâques, un texte de la messe : épitre-évangile-collecte, nous fait entrer dans la pensée de l'Église, et vivre avec elle le cycle liturgique. Espérons qu'un troisième tome suivra bientôt, offrant à nos méditations les enseignements si riches que contiennent le temps de Pâques, et celui de la Pentecôte. J. COMELIAU, S. I.

J. BLOUET, P. S. S. *Bienséances ecclésiastiques et pastorales.* Paris, Gabalda, 1932, (19 × 12 cm.), 234 p. Prix : 12 frs.

Livre pratique, plein de charité et de clairvoyance qui montre très bien l'importance de cet extérieur que trop facilement on néglige. Tout prêtre, n'en eût-il pas un besoin particulier, y apprendra beaucoup, peut-être autant que dans ce que nous appelons tout spécialement un ouvrage de spiritualité; car c'en est un vraiment. Il fait rire aussi parfois, mais sans la moindre atteinte à la charité. C. SEVRAIN, S. I.

Petite Revue du Clergé paraissant tous les deux mois sous la direction de M. G. Jacquemet, du Clergé de Paris. Paris, Letouzey, 1932, (21 × 14 cm.), 56 p. Prix : 5 francs français pour la France.

Sommaire du numéro de février 1932 : Jésus : règle du prêtre. L'éducation de la pureté. La paroisse organisée en vue de la conquête. Une forme d'apostolat réel : les journées familiales. Le théâtre et le cinéma dans les œuvres. Le chant dans les œuvres. de jeunesse. Les neuvaines. Le curé et le mobilier d'art de son église. Correspondance. Quelques livres sur les missions. Conférence apologétique : les apparitions de Lourdes. Propos divers. Petits conseils pratiques. — Prix de l'abonnement : France : 5 francs. — Étranger, demi-tarif : 7 francs. — Plein tarif : 9 francs.

6. *Pour les jeunes.*

Congrès de l'A. C. J. F. Lourdes 1931. *La vie chrétienne.* Paris, Libr. de la jeunesse cath., 1931, (19 × 12 cm.), 120 p. 5 planches. Prix : 8 frs.

Compte-rendu du Congrès de l'A. C. J. F., ces pages nous parlent de la vie religieuse des jeunes. Les rapports ont concentré la substance d'enquêtes préliminaires sur l'ambiance religieuse, la piété collective dans l'association,

la vie de la grâce, les moyens de l'entretenir. Ils intéresseront particulièrement les dirigeants d'Action catholique. Les réponses obtenues des différentes sections sur la meilleure façon de participer aux offices méritent considération.

P. GOREUX, S. I.

M.. MONTASSUT. *La conquête de soi. Entretiens de psychologie pratique pour la jeunesse des deux sexes.* Paris, Editions Mariage et Famille, 1932, (19 × 12 cm.), 80 p. Prix : 5 frs.

M. Montassut s'adresse aux jeunes gens dont l'éducation psychologique se réduit, au sortir de l'école primaire, à des expériences personnelles faites au hasard et sans contrôle. Il veut les conduire à la maîtrise d'eux-mêmes, et cela par la discipline, non seulement de leurs sens, mais de leurs sentiments, de leurs passions, de leur intelligence et de leur activité volontaire. Remise ainsi à sa place dans la hiérarchie de nos facultés, la question de l'éducation de la pureté perd ce que trop d'insistance peut lui donner de nocif.

R. DE LE COURT, S. I.

A. VAN STEENBERGE, S. I. *Dapper en Vroom. Handleiding voor het Zieleleven van de rijpende mannelijke jeugd.* Turnhout, Brepols, 1932, (13 × 8 cm.), 558 p. Prix : de 10 à 23 frs selon la reliure.

Il y a longtemps que les dirigeants des œuvres de jeunesse en pays flamand attendaient un manuel de piété instructif et complet. « Dapper en Vroom » sera le bienvenu. Mais il est plus qu'un formulaire de prières, malgré qu'il en ait l'aspect traditionnel. L'auteur l'appelle « Manuel de vie spirituelle pour adultes ». C'est en même temps définir son caractère et circonscrire son usage. Outre un recueil de prières; il offre, pour les différents exercices de piété, une instruction, d'une remarquable clarté, il est vrai, mais trop longue à notre avis, pour trouver place dans un livre de poche. Il est réservé aux adultes. Ne le mettez donc pas aux mains de collégiens ou de jeunes garçons. Certains chapîtres, comme celui sur la chasteté, sont trop détaillés pour rester entre leurs mains, ou dans un livre qui si facilement passe de main en main. Il sera particulièrement utile à la jeunesse agricole et ouvrière.

C. DUMORTIER, S. I.

W. PEULER, S. I. *Im Zeichem Christi. Gebetbuch studierender Jugend.* Fribourg e. B., Herder, 1931, (14 × 9 cm.), XIV-384 p. Prix : cartonné depuis 2 Mk.

L'expérience a prouvé que l'usage du Missel seul n'est pas capable d'éclairer et d'alimenter la piété des jeunes gens. Il leur faut en outre un formulaire à leur mode, qui, loin de les détourner de la prière officielle de l'Église, les aide à s'en servir dans leurs exercices de piété personnels et collectifs.

C'est ce qu'a voulu réaliser le P. Peuler, et nous croyons qu'il y a réussi. Les prières sont empruntées pour la plupart au bréviaire, au missel, au Psautier, ou composées dans l'esprit des prières liturgiques. Outre les exercices de dévotion traditionnels l'auteur a ajouté les prières que la jeunesse catholique aime de trouver sous la main : Les prières pour l'Église, pour le Pape, pour les missions, etc.

Ce petit volume, aussi pratique que complet, deviendra le livre de prières de la jeunesse catholique de langue allemande. Nous lui souhaitons une large diffusion.

C. DUMORTIER, S. I.

7. Pour les enfants.

Renée ZELLER. *Noël.* Coll. L'année en fêtes pour nos enfants. Paris, Desclée De Brouwer, 1931, (20 × 14 cm.), 100 p. Prix : 10 frs.
H. GHÉON. *Épiphanie*, même collection, 1931, 74 p. Prix : 10 frs.
Geneviève DUHAMELET. *Chandeleur*, même collection, 1932, 118 p. Prix : 10 frs.
M. TH. LATZARUS. *Pâques*, même collection, 1932, 106 p. Prix : 10 frs.
Renée ZELLER. *Fête-Dieu*, même collection, 1932, 105 p. Prix : 10 frs.

Une nouvelle collection, très heureusement conçue et réalisée plus heureusement encore. Il s'agit de révéler aux enfants le sens des fêtes chrétiennes, de leur en donner le goût, de leur en faire sentir la poésie. Ces élégants petits volumes, signés de noms connus, délicieusement écrits, originalement illustrés, ne captiveront pas les seuls petits; les adultes qui les feuilletteront ne les fermeront qu'à la dernière page. Pour évoquer les joies de Noël, Renée Zeller imagine une fillette de huit ans, Marie-Claire, pensionnaire au Sacré-Cœur, y passant dans le recueillement la journée du 25 décembre, puis rappelée à la maison par le retour de son oncle, missionnaire de Palestine, et revivant, grâce à lui, dans le cadre naturel de la Terre Sainte, le récit de la nativité : tout cela conté avec un sens très juste de la psychologie enfantine, un parfait naturel et beaucouq d'esprit. — La « Fête-Dieu, » du même auteur en est comme la suite : mêmes personnages principaux, même milieu familial, même finesse dans la description et le portrait. — Dans « Épiphanie », Henri Ghéon met en scène l'histoire des mages en un dialogue pittoresque, original, fantaisiste, empreint de naïveté fine et d'humour savoureux. — La « Chandeleur » est interprétée dans le cadre paisible d'une journée familiale, un deux février : cérémonies liturgiques du matin, vues par des yeux d'enfants, présentation de Marie au temple expliquée par une grand'mère à son petit fils, folklore de la Chandeleur (proverbes et coutumes) commenté par l'oncle Pascal, un savant et un poète, à des neveux et nièces de six à douze ans; dans ce plan très simple la délicatesse du sentiment, la finesse d'observation, la vivacité du style de Geneviève Duhamelet ont tissé un récit extrêmement attachant et élevant. — Enfin « Pâques » de M. T. Latzarus prend déjà des allures de petit roman : un orphelin de huit ans, confié par l'Assistance publique à une vieille femme égoïste et paresseuse qui le néglige et l'exploite, est rencontré, le dimanche des Rameaux, recueilli et adopté par une généreuse chrétienne; à ce pauvre petit, qui ignore presque tout de sa religion, elle explique, au jour le jour, durant la Semaine Sainte les grands mystères qui trouveront leur terme et leur couronnement à Pâques. Grâce à cette fiction, la Passion et la Résurrection de Notre-Seigneur peuvent être décrites comme des faits tout nouveaux à une âme innocente qui réagit de toute la vigueur de sa spontanéité candide; de là une émotion profonde et vraie qui parcourt ces pages. — Heureux les enfants d'aujourd'hui pour qui on édite semblables collections. J. L.

LES GÉRANTS : ÉTABLISSEMENTS CASTERMAN, S. A.
ADMINISTRATEUR-DÉLÉGUÉ : LOUIS CASTERMAN, TOURNAI.

Imprimé en Belgique. — *Printed in Belgium.*